
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

SIÉGES

DE

SARAGOSSE.

Typographie de FIRMIN DIDOT frères, rue Jacob, 56.

SIÉGES

DE

SARAGOSSE.

HISTOIRE ET PEINTURE

DES ÉVÉNEMENTS

QUI ONT EU LIEU DANS CETTE VILLE OUVERTE
PENDANT LES DEUX SIÉGES QU'ELLE A SOUTENUS
EN 1808 ET 1809.

LES MATÉRIAUX DE CETTE DESCRIPTION ONT ÉTÉ RECUEILLIS SUR LES LIEUX
PENDANT LE SECOND SIÈGE;

LES RÉCITS DES ESPAGNOLS ONT ÉTÉ VÉRIFIÉS,
ET CE TRAVAIL A ÉTÉ COMPLÉTÉ AU MOYEN DES PIÈCES OFFICIELLES
RÉUNIES DANS L'OUVRAGE DE J. BELMAS,

Par le Général Baron LEJEUNE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

—

1840.

Pour publier ce récit, l'Auteur n'a point consulté ses forces, mais il a cédé au désir de rendre impérissable le souvenir de l'événement le plus extraordinaire de notre grande époque. Les détails en sont classés dans l'ordre qui suit.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

INTRODUCTION.

Les siéges ne sont pas, comme les batailles, des actions promptes et brillantes, où le succès d'une seule journée a souvent décidé du sort d'un empire, et l'a placé sous le joug d'un nouveau maître. Dans les batailles, le soldat combat rarement sur le sol qui l'a vu naître, dans le pays dont l'amour et l'estime lui sont plus chers que la vie. Presque toujours il va livrer ses combats, au loin, sur la terre étrangère, où il n'a d'autre désir, d'autre intérêt que de rapporter à sa patrie ses lauriers et sa gloire. L'honneur et l'ambition sont les mobiles les plus puissants de sa conduite sur un champ de bataille. Sans doute, il en est encore de même le jour où il devient assaillant dans le siége d'une place; mais combien de sentiments plus élevés viennent agiter son âme, s'il est appelé à défendre les remparts de sa ville natale et ses propres foyers! Combien vive est la sollicitude de ce guerrier citoyen, s'il doit écarter les dangers qui menacent son père, sa

mère, ses enfants et une épouse chérie ; alors qu'un ennemi, souvent avide et cruel, vient le surprendre au milieu de ses travaux, renverser ses autels, lui ravir ses biens les plus précieux et tout ce qui l'attache à la vie! Alors, tout ce qu'il a de cœur et d'énergie le porte à résister à l'ennemi par tous les moyens que sa force d'âme et sa pensée lui suggèrent. De là naissent ces émotions fortes qui donnent un intérêt si dramatique au récit des événements dont les siéges des villes ont été, bien plus que les batailles en rase campagne, l'occasion et le théâtre.

Combien de scènes touchantes de valeur, de piété, de grandeur d'âme, nous fournissent les relations de plusieurs siéges de l'antiquité et des temps modernes dans lesquels l'amour de la patrie a produit des actions héroïques dont le souvenir, admirable leçon des vertus civiques, ne doit jamais s'effacer!

Ces siéges sont heureusement des événements très-rares dans l'histoire des nations. Ils n'y figurent qu'à de longs intervalles, et un intérêt profond s'est toujours attaché à la mémoire de la défense des villes qui n'étaient point préparées à soutenir la guerre. (A)

Si le lecteur a pu se sentir ému quelque-

fois au récit des siéges de certaines places fortes, alors que le sort passif des habitants n'entrait pour rien dans les combinaisons des chefs; s'il a pu prendre un vif intérêt au souvenir des événements extraordinaires de l'attaque et de la défense des villes fortifiées (B), où les honneurs du succès n'ont pu être attribués qu'à l'art et à la valeur des seuls hommes de guerre; on peut espérer qu'il ne restera ni froid, ni indifférent au récit des événements de Saragosse.

Dans cette capitale de l'Aragon, l'amour de la liberté, celui de la religion, le sentiment de la nationalité ont fait des citoyens les défenseurs volontaires de leurs foyers, et des victimes dévouées à l'honneur de la patrie; en sorte que l'admiration peut se partager également entre le noble caractère déployé par les Aragonais vaincus et la persévérance des Français vainqueurs. Ces derniers, entourés d'ennemis, et réduits, devant la place, vers les derniers jours du siége, au petit nombre de treize mille hommes, ont bravé la faim, les fatigues, les dangers pour forcer cent mille citoyens, enfermés dans la ville, à leur ouvrir leurs portes. De leur côté les habitants de cette ville ouverte, et sans

remparts, ont porté leur valeur héroïque pour nous résister jusqu'au plus inconcevable mépris de la vie.

C'est ce drame terrible, auquel j'ai pris part, que je vais rapporter. Mes souvenirs d'alors, ceux que j'ai recueillis depuis, et les notes que j'ai prises chaque jour pendant le dernier siége, me serviront à tirer de l'oubli, autant que ce beau sujet me paraît devoir le comporter, quelques circonstances intéressantes qui sont omises dans les relations publiées par plusieurs officiers français, espagnols et anglais *sur les deux siéges que la ville a soutenus dans moins d'une année.*

Je raconterai succinctement les événements du premier siége. Le second siége est le sujet que je développerai. Ces deux périodes réunies feront connaître l'ensemble des malheurs qui ont pesé sur Saragosse dans l'espace de neuf mois.

NOTES DE L'INTRODUCTION.

(A) Que d'actions héroïques nous fournissent le siége de Troye, cette source féconde où Homère et Virgile ont puisé tant de sublimes inspirations; le siége d'Ascalon, qui dura vingt ans; celui de Capoue, où les sénateurs et la noblesse qui s'étaient réunis au banquet de Vibius, désespérant enfin du salut de la patrie, vidèrent ensemble la coupe empoisonnée pour ne point souscrire à de honteuses conditions! à Asculum (279 ans avant J. C.) le sénat, chez Indacilis, renouvela le même trait de désespoir. Quels beaux sujets d'admiration nous offrent le courage malheureux et le dévouement patriotique des généreux défenseurs de Veïes, de Tyr et d'Alexandrie; les siéges si extraordinaires de Carthage, de Jérusalem, de Numance, de Sagonte, de Grenade, où les malheurs les plus affreux ont provoqué des résolutions effrayantes, et où le génie de la guerre s'est montré, comme à Anvers (en 1584), à la Rochelle (en 1627) inventif et persévérant! Ces siéges si remplis d'épisodes et de faits mémorables donnent aux citoyens et aux guerriers des leçons aussi utiles qu'admirables. Quelle autre bataille que celle où d'Assas s'écria : « A moi, Auvergne! » peut nous rappeler un acte de dévouement plus sublime que celui d'Eustache de Saint-Pierre, de Jean d'Aire et de leurs émules au siége de Calais?... Un intérêt immense se rattachera toujours au souvenir de la défense des villes peu préparées à soutenir la guerre, comme l'étaient Paris en 1589, Lyon en 1793, et Saragosse en 1808.

(B) Voir les relations des siéges de Candie en 1667, de Philisbourg et de Maëstrickt en 1676, et ceux d'autres places fortifiées par les Deville, les Cohorn, les Vauban, les Cormontaigne, etc....



LEJEUNE.

Gal et peintre
né Strasbourg
1775-1848

PREMIER SIÉGE

DE SARAGOSSE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER SIÉGE EN 1808. — Causes de l'expédition dirigée par Lefèvre Desnouettes. — Prise du monte Torrero par les Français. — Attaque du Portillo. — Premier échec. — Les Français pénètrent dans Saragosse. — Occupation du Cosso. — Énergie de Palafox. — Guerra à cuchillo. — La comtesse Zurita. — Les Français sont repoussés peu à peu. — Secours envoyés à Saragosse. — Retraite du général Lefèvre. — Bataille de Tudéla.

DU 28 MAI AU 23 NOVEMBRE 1808.

Le peuple de Saragosse avait applaudi à la chute de Godoy, et dans l'enthousiasme de sa reconnaissance pour Napoléon il le considérait encore comme le sauveur de l'Espagne, parce qu'il comptait lui devoir l'avénement de Ferdinand VII au trône abandonné par le faible Charles IV.

Les Aragonnais étaient d'abord disposés à témoigner ouvertement leurs sentiments de gratitude, comme les peuples de la Biscaye et de la

Castille qui cueillaient toutes les fleurs de leurs jardins et les rameaux de leurs lauriers pour former des arcs de triomphe en l'honneur de leur libérateur; cependant, défiants et jaloux de leurs droits, ils voyaient approcher nos armées avec les plus vives inquiétudes, car ils ne se dissimulaient point qu'en pénétrant dans Saragosse ces troupes étrangères entraîneraient infailliblement l'asservissement de l'Espagne.

Les événements prouvèrent bientôt que ces craintes étaient fondées : Joseph Bonaparte fut désigné par l'Empereur son frère comme roi d'Espagne. Une violente insurrection éclata le 2 mai à Madrid, et causa un soulèvement général dans toutes les provinces.

La révolte se développa avec une telle rapidité dans l'Aragon que les généraux français durent se hâter de chercher à la comprimer. De là ces héroïques efforts et ces moyens extraordinaires de résistance que les Aragonais nous opposèrent et que nous avons tant admirés pendant les deux siéges. La division de cavalerie française de Lefèvre Desnouettes, et celle d'infanterie de Verdier, furent dans ce but successivement dirigées contre Saragosse; mais à leur arrivée sur l'Èbre elles trouvèrent le pays complétement soulevé et parcouru dans tous les sens par des bandes insurgées.

Il y avait alors dans Saragosse plus de soixante mille habitants qui se laissèrent immédiatement

diriger par quelques hommes des dernières classes de la société. Les chefs les plus accrédités parmi ces insurgés étaient quelques curés, un certain Tio George, limonadier sur le Cosso, un Tio Marino et quelques moines. Ces meneurs, à la tête de la populace mutinée, se portent chez le capitaine général comte Guillermi, gouverneur de la province d'Aragon, dont ils suspectent les opinions et la fidélité à la cause de Ferdinand VII, et ils le retiennent prisonnier. Ensuite ils se rendent à l'arsenal dont ils se distribuent les fusils, se forment en compagnie et donnent le commandement de la ville au général Mori.

Ce général redoutant de demeurer seul chargé d'une responsabilité si dangereuse, convoqua une junte qui se composait des personnes les plus influentes de la ville, et fit demander à Palafox de venir en faire partie. Palafox, qui arrivait de Bayonne, d'où il s'était sauvé déguisé en paysan, fut très-surpris de cette proposition. Il s'en excusa d'abord, prétextant que son grade de brigadier dans les gardes du corps n'était pas assez élevé pour que son avis pût exercer quelque influence dans le conseil. Mais le Tio George, ne s'arrêtant pas à ces considérations, partit à la tête d'une centaine de paysans armés et se rendit chez Palafox, qui était à la campagne dans son domaine d'Alfranca, pour l'entraîner de force en ville. Ce jeune officier, forcé de céder à ce

mouvement populaire, arriva chez le général Mori porté plutôt qu'accompagné par cet intrépide et impérieux cortége.

Tandis que Palafox sollicitait près de la junte la faveur d'être débarrassé de l'importunité du peuple, la foule impatiente, se grossissant à chaque instant, enfonça les portes du palais, et demanda que Palafox fût nommé capitaine général. On ne laissa ni à Mori ni à la junte le temps de délibérer : bientôt les cris les plus passionnés de *Vive Palafox, notre gouverneur et capitaine général,* annoncèrent à la multitude que l'élu du peuple acceptait cette haute mission. L'exaltation populaire s'apaisa dans l'instant même, et une soumission aveugle remplaça l'insubordination la plus complète.

28 mai. Don Joseph Rebolledo Palafox y Melzy (qui n'avait alors que vingt-huit ans) prit le commandement général au nom de Ferdinand VII; son premier soin fut d'organiser des corps de volontaires auxquels on donna le nom antique de Tercios; les grands et les nobles formèrent un corps à part sous le non d'Almogavares : ils adoptèrent le costume des anciens espagnols. Le nouveau gouverneur indiqua ensuite pour chacune des parties de la ville les moyens de résistance à employer.

Les préparatifs de la défense furent promptement achevés. On ferma et l'on barricada les portes des parties occidentales de la ville; celles du nord, vers lesquelles les Français arrivaient, res-

tèrent ouvertes, et on plaça dans l'espace intérieur, de distance en distance, alternativement deux canons, et un canon et un obusier. On transporta à la porte de l'est quelques autres canons, et enfin une pièce de douze fut établie sur la place de la caserne de la cavalerie, située dans l'enceinte de la ville près la porte del Portillo.

Le général Lefèvre Desnouettes partit de Pampelune le 7 juin avec quatre mille hommes, et se dirigea sur Saragosse. Les insurgés, à son approche, ayant rompu le pont de Tudéla, il traversa l'Èbre à Valtierra, fit attaquer et disperser le corps qui défendait Tudéla, et pénétra dans la ville, où le premier régiment de la Vistule vint le rejoindre. 7 juin.

Le 13, le général Lefèvre Desnouettes, marchant sur Alagon, trouve sur sa route le marquis de Lazan à la tête de quatre mille paysans qui essayent de lui barrer le passage à la position de Mallen. Il les met en déroute, et sa cavalerie leur tue plus de mille hommes. 13 juin.

Cette nouvelle jette l'effroi dans Saragosse, mais bientôt le bruit des cloches sonnant le tocsin ranime l'enthousiasme des habitants, et six mille hommes sortent spontanément de la ville, et obligent Palafox de les conduire au combat. Le 14, Lefèvre Desnouettes rencontra les bandes à Alagon, où il les défit complétement. Palafox, battu, désespère un moment du salut de Saragosse : cependant il dissimule ses inquiétudes, 14 juin.

et cherche à relever le courage du peuple en parcourant les rues un drapeau à la main ; puis, s'échappant précipitamment, il se rendit à Belchite où son frère don Francisco Palafox le rejoignit.

15 juin. Le 15, Lefèvre Desnouettes, continuant sa marche sur Saragosse, rencontre de nouveau trois mille hommes postés avec du canon à une demi-lieue de la ville, dans une situation très-difficile à attaquer : cependant il les tailla en pièces, et pénétra, en les poursuivant, jusqu'aux portes del Portillo, et de Saint-Engracia. Là, il s'aperçut que la population, dirigée par des moines, travaillait à établir des batteries, des retranchements et des barricades. Alors, craignant d'agir avec imprudence s'il pénétrait plus avant avec des troupes fatiguées par une chaleur excessive, et par un combat opiniâtre qui avait duré neuf heures, il se retira sur les coteaux qui dominent la ville, et prit position pour attendre les renforts qu'on lui avait annoncés. Pendant ce temps il préparait avec Lacoste tous ses travaux d'attaque. Le 17, Lefèvre Desnouettes essaya vainement d'entrer en négociation avec le gouverneur et la junte : la réponse qu'il reçut lui ôta tout espoir de conciliation.

19 juin. Le 19, Palafox envoya de Belchite à Saragosse un renfort de quatre cents hommes de troupes de ligne, auxquels s'étaient joints beaucoup d'officiers de différents corps, qui venaient offrir leurs services, et ranimer le courage des habitants.

Le 21 juin, le général Grandjean amena le deuxième régiment de la Vistule, et le corps du général Lefèvre se trouva fort de quatre mille huit cents hommes. Le 23, un rassemblement de quatre mille Espagnols, se dirigeant sur Saragosse, arrivait à Épila, à deux lieues sur les derrières du camp français. Lefèvre y envoya le premier régiment de la Vistule, avec le colonel Chlopiski, qui battit les insurgés, leur tua six cents hommes, et leur prit quatre pièces de canon. 21 juin. 23 juin.

Le 26, le général Verdier arriva devant Saragosse avec sa division, et, se trouvant plus ancien de grade que le général Lefèvre, il prit le commandement des troupes dont le nombre s'éleva alors à dix mille cinq cents hommes. 26 juin.

Le 27 juin, vingt à trente mille livres de poudre, que l'on avait imprudemment déposées dans le séminaire, sur le Cosso, sautèrent avec un horrible fracas. Une partie de ce beau quartier de la ville fut renversée, et beaucoup d'habitants furent victimes de cette explosion, qui répandit la terreur dans Saragosse. 27 juin.

Le 28, la hauteur du monte Torrero, à quinze cents mètres de la place, l'une des positions les plus importantes pour la ville, et défendue par cinq cents hommes, fut enlevée à la baïonnette par le général Lefèvre, secondé par le général Habert à la tête du deuxième régiment de la Vistule. L'on s'empara de toute l'artillerie ennemie, et l'on fit un grand nombre de prisonniers. 28 juin.

La junte fut tellement irritée de la perte du monte Torrero, qu'elle déclara traître à la patrie le colonel d'artillerie Falcon qui commandait ce poste. Une commission militaire le jugea et le fit pendre immédiatement à l'un des piliers du cirque des combats de taureaux sur la grande place du Portillo, où son supplice fut donné en spectacle au peuple. Les communications de Saragosse avec le pays de la rive droite de l'Èbre furent coupées par l'occupation du monte Torrero. Le vieux colonel Viana, plus que sexagénaire, indigné de la lâcheté de ceux qui avaient perdu cette
29 juin. position, sortit le 29 au lever du soleil à la tête de deux mille hommes pour la reprendre; mais il fut tué en arrivant sur la hauteur, et sa colonne mise en déroute eut beaucoup de peine à rentrer dans la place.

La garnison et les Aragonnais voyaient avec effroi les préparatifs du bombardement, et ils demandaient à grands cris le retour de Palafox. Tout ce que l'abnégation et le patriotisme peuvent inspirer de sacrifices pour la défense d'une ville fut mis en usage par les habitants de Saragosse : ils défirent les toiles tendues qui servaient de jalousies aux croisées de leurs maisons, et en fabriquèrent des sacs qu'ils remplirent de terre, et dont ils formèrent les embrasures des batteries qui furent élevées : on démolit ou l'on brûla les maisons de l'extérieur, et l'on coupa ou l'on dé-

racina les oliviers. La garnison, qui n'était dans ce moment que de huit mille cinq cents hommes, se renforça chaque jour de quelque détachement de différents régiments de ligne espagnols et suisses, de quelques soldats d'artillerie; enfin les assiégés reçurent de Lérida un convoi de bouches à feu et de projectiles. Les habitants achevaient 1er juillet. à peine de retirer des décombres les cadavres des victimes de l'explosion du 27, lorsque les Français commencèrent leur feu. Plus de douze cents bombes, obus et boulets tombèrent dans la ville et y causèrent un affreux ravage, aucun des bâtiments n'étant à l'épreuve du canon.

La ville avait fait élever une batterie devant le Portillo. Ce fut sur ce point que les assiégeants dirigèrent particulièrement leur attaque; plusieurs fois les Espagnols relevèrent l'épaulement sous le feu même de leurs adversaires. Un carnage épouvantable eut lieu à cette batterie. Une jeune femme du peuple, nommée Augustina, étant venue apporter des provisions aux canonniers espagnols dans le moment le plus chaud, et les voyant hésiter à recommencer le feu, se précipita au milieu des morts et des blessés, arracha une mèche des mains d'un canonnier expirant, mit le feu à une pièce de 24, et sautant sur le canon, fit le serment de ne s'en séparer qu'avec la vie. Ce trait d'héroïsme ranima l'ardeur des Espagnols, qui recommencèrent avec une nouvelle vigueur le feu contre les assiégeants.

2 juillet. Pendant cette attaque contre le Portillo, le général Verdier en dirigeait une autre contre la porte del Carmen. A peine la colonne française s'avançait-elle vers cette porte, que tout à coup, et presqu'à bout portant, une décharge de mitraille renversa le premier rang. Malgré cette forte résistance les Français continuèrent à s'avancer et entourèrent bientôt tout le côté occidental de la ville, depuis l'Èbre jusqu'à la porte Santa-Engracia.

La porte del Carmen, trop faible pour résister longtemps, ne tarda pas à être enfoncée, et les Français se précipitèrent dans la ville; mais les Aragonais, fermes à leurs pièces, n'en continuaient pas moins leur feu, qui, secondé par la fusillade partant des maisons, força les assiégeants à rétrograder. Cependant, beaucoup de ceux des Français qui étaient parvenus dans l'intérieur, se réunirent à leurs camarades qui avaient escaladé la muraille, entre la porte del Carmen et celle du Portillo, et s'avancèrent, tambour battant, sur la place de la Miséricorde et sur celle de Portillo. Cette manœuvre hardie ne déconcerta pas les Aragonais. Pendant qu'un certain nombre d'entr'eux continuait de défendre les deux portes attaquées, d'autres s'élancèrent vers le canon qui était sur la place de la caserne de la cavalerie, au pied du mur qui entoure le couvent et le jardin de Sant' Inès, et le braquèrent sur le front

des Français, que cette attaque arrêta sur le champ.

Palafox, suivi de trois mille hommes, que son frère et le baron de Versage lui avaient conduits à Belchite, revint dans ces entrefaites à quatre heures de l'après-midi, par le faubourg de la rive gauche. Les insurgés, enhardis par la présence de leur chef, et par les renforts qu'il amenait, nous attaquèrent alors de tous côtés avec une nouvelle fureur. Un combat sanglant eut lieu, et la victoire resta aux assiégés. Tous les Français qui échappèrent à la mort se réfugièrent dans la caserne de cavalerie, où plusieurs d'entre eux avaient pénétré pendant le combat. Les Aragonais les y attaquèrent en s'introduisant dans le bâtiment par les toits. Les Français se décidèrent alors à abandonner la caserne, à laquelle ils mirent le feu.

Pendant ces engagements partiels l'attaque des autres portes continuait. Les tirailleurs français, placés derrière les arbres dont la ville était entourée, faisaient beaucoup de mal aux Espagnols, mais sans pouvoir abattre leur courage. L'attaque contre les portes fut renouvelée, et toujours le feu des assiégés força les assiégeants à reculer.

Les munitions vinrent à manquer aux Espagnols après quelques heures de combat, et, quoiqu'en ville tout homme fût soldat, et qu'il n'y

eût pas un chef pour donner des ordres, le bruit ne s'en fut pas plutôt répandu parmi les assiégés, qu'on vit les femmes et les enfants apporter de la poudre des magasins; d'autres aller de maison en maison rassembler des clous et du vieux fer pour la mitraille; et un grand nombre couper leurs habits pour faire des sacs à mitraille et des bourres de canon. On vit des femmes et des enfants se risquer au plus fort de la mêlée : un garçon de onze ans s'empara du drapeau d'un enseigne qui venait d'être blessé, et le porta en triomphe dans les rues, en criant : *Viva Maria del Pilar!* Ce cri, mille fois répété, électrisa les Espagnols. Lors même que les Français seraient parvenus à forcer les portes, ils auraient eu de la peine à pénétrer dans cette portion de la ville, car tous ceux qui, incapables de manier les armes, étaient restés dans les maisons, avaient transporté sur les balcons et dans les étages supérieurs des meubles, du fer, des pierres et de la chaux pour écraser les vainqueurs.

L'abord des portes était rendu plus difficile par les monceaux de morts qui les obstruaient; cependant, après sept heures d'efforts, les Français voulurent tenter encore de s'en rendre maîtres; mais tout leur courage vint échouer contre la vigoureuse résistance des assiégés, et ils furent forcés à la retraite. Ils perdirent dans cette attaque environ quinze cents hommes tant tués que blessés, et quatre canons.

Le général Verdier, ne pouvant, à cause de l'insuffisance de ses troupes, renouveler de vive force ses attaques contre une ville dont les habitants se défendaient avec tant d'opiniâtreté, se borna, jusqu'au 11 juillet, à surveiller les portes extérieures, et fit réunir les matériaux nécessaires à la construction d'un pont de radeaux sur l'Èbre. Les Français passèrent ce fleuve le 11 malgré les efforts des assiégés. Un détachement d'infanterie prit position sur la rive gauche pour protéger l'établissement du pont, qui fut terminé le 12. Divers partis d'insurgés voulurent en vain 12 juillet. s'opposer à cette opération et couper la communication des assiégants; ils furent partout repoussés. Les moulins sur l'Èbre, qui servaient à l'approvisionnement de la ville, furent détruits par la cavalerie française, qui ôta ainsi à Palafox les moyens de se procurer des munitions et des vivres.

Pour obvier à ce grave inconvénient, le géné- 17 juillet. ral espagnol fit établir des moulins conduits par des chevaux; et, sous la direction de plusieurs officiers d'artillerie, employa les moines à la fabrication de la poudre à canon. On mit en réquisition tout le soufre qui pouvait se trouver dans la ville; on leva la terre des rues et des caves pour en extraire le salpêtre; et les tiges de chanvre, qui, en Espagne, sont fort élevées, servirent à faire le charbon nécessaire à cette préparation.

2.

La garnison faisait, pendant ce temps, de fréquentes sorties pour maintenir ses communications avec l'extérieur, par le faubourg de la rive gauche de l'Èbre.

Le général Verdier, ayant été informé que des troupes venant de la Catalogne étaient déjà parvenues jusqu'à Osera et Aguilar, chargea le général Habert d'aller les combattre avant que leur nombre fût devenu plus considérable. Ce général
28 juillet. partit le 28, les aborda le même jour dans leurs positions, les dispersa, et les poursuivit jusqu'à Pina. Il rentra au camp le 30 juillet.

1er août. Le 1er août, la belle brigade du général Bazancourt arriva au camp, escortant les provisions et les objets d'artillerie que l'on attendait. Ces secours ranimèrent l'ardeur de nos troupes, qui étaient très-fatiguées, et qui manquaient de vivres dans ce pays entouré d'insurgés. Les longues marches avaient presque entièrement usé les vêtements et la chaussure de nos soldats, qui étaient venus promptement, et comme pour un coup de main : sans administration, sans hôpitaux, et manquant des approvisionnements nécessaires, ils souffraient les privations les plus pénibles.

A l'aide de ces renforts, le général Verdier put cerner entièrement Saragosse. Ses troupes passèrent le ravin de la Huerba, et s'établirent entre cette petite rivière et la ville. Lacoste fit construire sept batteries qui menaçaient tout

l'espace compris entre la droite de Santa-Engracia, la porte del Carmen et celle du Portillo. Il pressait vivement les travaux; car il lui importait beaucoup de forcer la place à se rendre avant qu'elle pût recevoir de plus nombreux secours.

Dès que les batteries furent armées, le général Verdier voulut recourir encore aux voies de 3 août.
la négociation; mais le parlementaire qu'il envoya fut repoussé. Alors au signal donné, quarante-trois bouches à feu tonnèrent en même temps contre Saragosse, et répandirent la terreur dans toute la ville.

Les bombes furent d'abord dirigées sur les maisons voisines des points attaqués, ensuite vers le cloître Saint-François, et enfin sur le grand hôpital de Notre-Dame de Grâce, où il y avait des enfants trouvés, des aliénés, et beaucoup d'autres malades. Ces projectiles ne tuèrent personne, mais ils causèrent un tel effroi, que plusieurs malades et blessés abandonnèrent leur lit, et sautèrent dans la rue par les fenêtres, pour se sauver plus vite. On les rencontrait enveloppés de leurs draps ensanglantés, et traînant sur le pavé leurs membres horriblement mutilés.

Les Aragonais, qui étaient déjà assez occupés de la défense de leurs postes, déployèrent cependant un zèle au-dessus de tout éloge dans les soins qu'ils donnèrent à ces malheureux. En peu d'heures, presque tous furent mis en lieu de sû-

reté, et il en resta peu dans l'hôpital. Des bombes éclatèrent aux pieds de ceux qui portaient les malades; un de ces derniers, qui était à l'agonie, voyant qu'une de ces explosions n'avait blessé personne, retrouva assez de force pour s'écrier : C'est Sainte Marie del Pilar qui nous protége! C'est elle! répondirent les porteurs; et ils continuèrent à s'avancer courageusement au milieu des éclats de tous ces projectiles. Le fanatisme religieux, chez ces hommes déterminés, soutenait le dévouement patriotique.

4 août. Ce feu dura, sans interruption, jusqu'au 4 août, dans la matinée. Alors les batteries de brèche, composées de pièces de 16 et de 24, commencèrent à canonner la porte Santa-Engracia et le mur du jardin situé entre cette porte et la tour Pino. Tout ce qui se trouvait dans la direction des boulets fut renversé en un instant.

Les défenseurs des batteries et des portes del Carmen et Santa-Engracia firent en vain tous leurs efforts pour conserver leurs postes. Tous moururent sur leurs pièces, et furent remplacés par de nouveaux soldats, qui ne tardèrent pas à éprouver le même sort.

Des brèches étaient ouvertes partout à dix heures du matin, et l'assaut général commença. Après deux attaques faites sur deux points différents, et qui furent repoussées, trois mille assiégeants, soutenus par des réserves, sortirent des

tranchées, et s'avancèrent sur les ruines qui s'étendaient depuis la porte del Carmen jusqu'au cloître Santa-Engracia. Ils arrivèrent jusqu'aux décombres sans trouver de résistance. Là des Espagnols, cachés derrière ces ruines, parurent tout à coup et voulurent barrer le passage aux Français; mais ils étaient trop inférieurs en nombre et ne purent y parvenir. A onze heures et demie les assiégeants pénétrèrent dans Saragosse par la brèche du cloître et par celle de la porte del Carmen.

Santa-Engracia est située à l'extrémité de la grande rue qui mène droit au pont sur l'Èbre par le milieu de la ville. A moitié chemin de Santa-Engracia à ce pont, cette rue est coupée transversalement par la grande et large communication del Cosso, qui, à l'est, se courbe vers l'Èbre, et, à l'ouest, se termine au grand Marché Neuf, et à une rue de traverse qui aboutit également au fleuve. Ainsi le Cosso étant parallèle à l'Èbre, et ses deux bouts y tombant perpendiculairement, entoure dans la ville un massif oblong considérable, qui en est comme la cité intérieure, dont l'église del Pilar et la porte de l'Èbre font partie.

Le but des assiégeants était de rassembler leurs troupes, qui entrèrent par Santa-Engracia, parvinrent sur le Cosso, où elles se partagèrent en trois colonnes, dont l'une, composée de Polonais, se dirigea à droite, en descendant le Cosso, vers

la place Santa-Magdalena et l'Èbre; l'autre, à gauche, vers le Nouveau Marché, et la troisième courut droit au pont. Cette dernière s'empara d'abord de la salle de la comédie, qui fut bouleversée; et voulant poursuivre sa route pour marcher droit au pont, elle se trompa de chemin et se trouva engagée dans la rue étroite et tortueuse del Arco de Cinejga, conduisant à la Torre Novo, où elle rencontra une troupe d'Espagnols qui furent saisis à son aspect d'une terreur panique. Ces hommes vivement attaqués se sauvaient en désordre, et Palafox lui-même était entraîné par la foule avec ceux qui fuyaient vers l'Èbre, lorsque tout à coup un prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, sortit de la chapelle Saint-Jean et apparut à leurs yeux élevant le calice et l'hostie et leur reprochant d'une voix forte et solennelle d'abandonner ainsi Dieu, la foi et la patrie! A ces mots si puissants les fuyards s'arrêtèrent; la voix tonnante du prêtre leur promit les bénédictions du ciel en leur montrant le signe sacré de la rédemption, qui leur rendit un nouveau courage. Aussitôt ils revinrent à la charge, et tête baissée se précipitèrent sur les Français en criant : *Viva España!* Une mêlée affreuse s'en suivit; on tirait par toutes les portes et toutes les croisées, et presqu'à bout portant, sur les Français, qui, après avoir éprouvé des pertes considérables, ne savaient pas même quel chemin prendre pour se retirer sur le Cosso.

Les deux autres colonnes françaises, également repoussées, furent contraintes de revenir sur le même point. Les Espagnols n'abandonnèrent pas pour cela leurs retranchements; quelques-uns d'entr'eux seulement se détachaient pour venir au secours de ceux qui combattaient dans les rues.

Les colonnes des assiégeants avaient ainsi pénétré par la porte del Carmen; une partie de ces troupes marcha sur le Cosso, et le reste chercha à pénétrer sur la place de la Miséricorde. Au milieu du trajet, les Français se virent tout à coup barrer le chemin par un autre prêtre : c'était Santiago Sas, celui que Palafox avait nommé capitaine. Ce religieux se trouvait aux batteries du Portillo; mais dès qu'il avait appris l'entrée des assiégeants, il était accouru vers le Cosso avec deux compagnies, et se rencontra ainsi avec la tête de la colonne française. Il se précipita aussitôt sur elle, terrassa d'un coup de sabre l'officier qui la conduisait, et força les assiégeants à se replier jusqu'au cloître Santa-Fé. Là ceux-ci renouvelèrent le combat; mais les Espagnols se firent un passage à travers les portes et les fenêtres, et chassèrent les Français, qui, renforcés par de nouvelles troupes, s'établirent enfin à côté de l'église Santa-Rosa.

La seconde division des assiégeants, entrée par la porte del Carmen, et qui se dirigeait vers la place

de la Miséricorde, parvint jusqu'à la haie du jardin du cloître de l'Incarnation. A l'extrémité de la place se trouvait une troupe d'Espagnols occupés à faire une coupure dans les décombres, afin de couvrir quelques canons retirés des batteries perdues. Les Français ne supposant pas que cette poignée d'hommes pût avoir l'intention de se maintenir dans un poste déjà tourné par d'autres colonnes, leur firent avec un mouchoir blanc des signaux pour les inviter à se rendre. Les Espagnols y répondirent en attachant au bout d'un pieu un morceau de toile sur lequel ils avaient tracé ces mots : *Vaincre ou mourir pour Ferdinand VII*. Ils plantèrent cet étendard dans un tas de sable, et dirigèrent sur les Français une forte canonnade à laquelle ceux-ci répondirent.

Saragosse présentait en ce moment un effroyable aspect; on n'avait fait aucun préparatif pour une défense intérieure; aussi les assiégeants, une fois entrés dans la ville, pensèrent-ils qu'ils ne devaient plus craindre aucune résistance, et beaucoup de soldats français et polonais, se séparant de leurs corps, entrèrent dans les maisons pour piller. Les plus grands excès furent commis, mais la plupart des pillards trouvèrent la mort. Les femmes elles-mêmes aidaient à les massacrer et à les précipiter par les fenêtres. Malheureusement ce pillage fortifia les habitants dans la généreuse résolution qu'ils avaient prise de se défendre à toute outrance.

Malgré la résistance opiniâtre des Espagnols sur plusieurs points, les Français se trouvaient à sept heures du soir maîtres de la moitié de Saragosse. Le général Verdier et le général Bazancourt venaient d'être blessés; Lefèvre Desnouettes avait aussi reçu une blessure, mais elle était légère et il put reprendre le commandement de l'armée. Présumant que les assiégés devaient être convaincus de l'inutilité de leur résistance, il envoya au général Palafox un parlementaire avec une sommation écrite qui ne contenait que ces mots : « *Une capitulation.* » Mais Palafox n'était plus en ville : entraîné dans la déroute qui avait précédé, il s'était échappé pour aller à Osera presser l'arrivée du secours qu'il attendait impatiemment, et ce fut Antonio de Torrès, auquel il avait laissé le commandement en son absence, qui répondit laconiquement en ces termes au bas du billet : « *Guerra à cuchillo.* » Ce qui veut dire guerre au couteau, ou guerre à mort. Pour que l'on ne doutât pas de ses intentions, il fit planter un drapeau rouge sur la nouvelle tour qui est peu éloignée du Cosso, et un autre de la même couleur, avec une croix blanche au milieu, pour annoncer aux renforts qui arrivaient au secours de Saragosse que la ville tenait encore.

Les Français occupaient un des côtés du Cosso, 5 août.
les Espagnols tenaient le côté opposé : ils y élevèrent à la hâte quelques retranchements où ils

placèrent du canon. L'espace qui séparait les deux partis fut bientôt comblé par des cadavres d'hommes, jetés du haut des maisons où ils avaient trouvé la mort, ou tués en bas dans la mêlée. Le 5 août, et les jours suivants, les deux partis restèrent ainsi en présence, mais sans cesser de combattre. Le général craignit que cette accumulation de cadavres n'amenât une contagion; mais les Espagnols étaient dans un tel état d'exaspération, qu'ils ne voulurent pas même demander une trêve de quelques heures pour se délivrer de ce foyer d'infection. Ils firent alors conduire les prisonniers français, liés avec une corde, au milieu des morts, pour en retirer les corps des Français et leur donner la sépulture, tandis que les Espagnols rendaient à leurs frères le même devoir. Le nombre des morts était si grand qu'on fut obligé d'en jeter une partie dans l'Èbre. Nous avions eu cinq cents hommes tués et quinze cents blessés.

Les Français n'étant maîtres que d'une partie de la ville, et n'ayant pas assez de troupes pour empêcher l'introduction de tout secours du dehors, Palafox, arrivé à Osera, profita de cette
5 août. circonstance pour faire entrer du renfort. Le 5 dans l'après-midi, son frère, don Francisco Palafox, parvint à forcer le passage. Il pénétra dans Saragosse avec un bataillon composé de troupes espagnoles, de Suisses, et de volontaires d'Aragon,

escortant un convoi de poudre, de vivres et de trois pièces de canon. La garnison se trouvait ainsi forte de treize mille quatre cents hommes.

Le général espagnol Antonio de Torrès réunit, le 5 août, un conseil de guerre qui décida à l'unanimité que l'on continuerait à défendre les quartiers de la ville que l'on avait conservés; que si les Français finissaient par l'emporter, la population se retirerait aussitôt dans les maisons du faubourg de la rive gauche, en traversant l'Èbre, et qu'après avoir détruit le pont, on se défendrait jusqu'à la dernière extrémité dans cette position.

Le plus violent combat se prolongea de rue en rue, de maison en maison, pendant plusieurs jours. Les assiégeants se perdaient sans cesse dans toutes ces petites rues étroites et tortueuses. On les fusillait à bout portant par les portes et les croisées, et cette guerre si meurtrière contre des ennemis qu'ils ne pouvaient ni voir ni aborder, devenait pour eux insoutenable. Dans la journée du 5 ils perdirent encore quatre cents hommes.

Les habitants de Saragosse finirent par rentrer dans une partie des positions dont les Français s'étaient emparés, et ceux-ci se trouvèrent réduits seulement à l'occupation d'un huitième de la ville.

Le 7 août, Lefèvre Desnouettes apprit que Palafox s'avançait par la route de Lérida, avec qua- 7 août.

tre mille hommes de troupes de ligne, une masse considérable de paysans insurgés, et un grand convoi d'artillerie, de vivres et de munitions, pour se jeter dans Saragosse.

Sans hésiter il marche à sa rencontre avec deux bataillons et le régiment des lanciers Polonais. Il culbute l'avant-garde près de Villa-Mayor, et lui enlève quatre drapeaux, les bagages et la caisse du régiment d'Aragon. Mais se trouvant trop faible pour attaquer le corps principal, il prend position pour attendre des renforts. Dans son bivouac il reçut l'avis de l'évacuation de Madrid, et l'ordre de se tenir prêt à lever le siége très-prochainement. Lefèvre rentre donc au camp; et Palafox, qui le suivait, fit son entrée dans Saragosse le 9 août, avec les troupes et le convoi qu'il amenait.

L'arrivée de ces renforts et les nouvelles que l'on recevait de l'Andalousie et de Madrid, causèrent tant de joie aux habitants qu'ils le manifestèrent par les plus vifs transports, et Saragosse oublia un moment tous ses malheurs.

Palafox ne négligea aucun des moyens qui pouvaient augmenter cette exaltation des Aragonais : il faisait des promotions, il promettait des récompenses ; des prêtres et des moines dans les églises, dans les rues et sur les places publiques, adressaient des exhortations religieuses et patriotiques, par lesquelles, au nom du Dieu des armées,

ils ordonnaient à tous les Espagnols de sacrifier leur fortune et leur vie pour la sainte cause de la patrie. Ces ministres de la religion ne se bornaient pas à ce rôle excitatif; armés de fusils ils combattaient eux-mêmes dans les rangs du peuple, et mettaient dans leurs actions autant d'énergie que dans leurs paroles. Santiago Sas se faisait remarquer au milieu de tous par son courage et son sang-froid. A la tête de quarante hommes, il parvint à effectuer l'introduction d'un convoi de poudre venu de Lérida.

Les femmes rivalisaient avec les hommes de patriotisme et de dévouement. La comtesse Zurita avait organisé une compagnie de femmes destinée à secourir les blessés et à porter des vivres aux soldats jusque dans les postes les plus dangereux. Belle, jeune et délicate, cette femme ne s'écarta pas un seul instant de la noble mission qu'elle s'était tracée. On la vit partout au milieu du feu le plus terrible, des bombes, des obus, de la mousqueterie. Toutes ses compagnes suivirent l'exemple héroïque qu'elle leur donnait, et plusieurs furent tuées dans les combats.

Le 13 août, un ordre formel du roi Joseph, ap- 13 août.
porté par un de ses aides de camp, prescrivit au général Lefèvre de lever le siége dans la nuit même, et de rejoindre l'armée française qui se repliait sur l'Èbre.

Déjà le général Lefèvre Desnouettes, entouré

de partis insurgés, et menacé de l'arrivée prochaine des troupes de Catalogne et de Valence, avait reconnu que sa position devant Saragosse était des plus hasardées, et avait dirigé sur Pampelune la plus grande partie des blessés, et le matériel d'artillerie qu'il pouvait emmener. Il fit détruire, brûler, ou jeter dans le canal les canons espagnols qu'il avait pris, les chariots du parc d'artillerie et tous les embarras qu'il ne pouvait ni faire atteler, ni emporter. Il n'avait laissé dans les batteries qu'un certain nombre de pièces de campagne, ordonnant qu'elles fissent un feu très-soutenu pendant les premières heures de la nuit.

Dès que l'obscurité put permettre à ce général de dérober ses mouvements à l'ennemi, il mit ses colonnes en marche, et resta jusqu'au jour devant Saragosse pour protéger son arrière-garde, pour presser la canonnade, et faire emmener ensuite les pièces en silence.

14 août. A minuit l'incendie se manifesta dans plusieurs édifices; les Aragonais se rappelaient le terrible bombardement du 3 et tremblaient de le voir se renouveler, lorsque rien n'était préparé pour s'en garantir; aussi leur joie fut extrême quand ils virent le lendemain, au lever du soleil, les colonnes françaises rétrogradant sur la route de Mallen. Quelques Espagnols voulaient se lancer à la poursuite des fugitifs, mais Palafox, présumant que cette retraite avait pour but de l'attirer dans un

piége, s'y opposa, et il s'estimait heureux d'avoir atteint le but de ses efforts en conservant la ville qu'il avait juré de défendre. Les Aragonais se félicitèrent de cette retraite comme d'une victoire. Elle exalta au dernier point leur courage, et ils firent retentir l'air des cris longtemps répétés de *Vive Notre-Dame del Pilar! Vive Palafox!* Ce siége nous coûta trois mille cinq cents hommes : les Espagnols en perdirent trois mille.

Le général Castaños arriva en effet vingt-quatre heures après avec vingt-cinq mille hommes. 16 août.
Oneil en amena ensuite plus de dix mille, et Palafox organisa en armée environ trente mille septemb.
paysans aragonais. Ces trois généraux portèrent leurs troupes dans le haut Aragon jusqu'au delà de Calahora, et ils y formèrent une armée com- octobre.
posée de soixante mille hommes, en sept divisions.

Le maréchal Lannes, à peine arrivé de Naples, reçut l'ordre d'aller les combattre. L'armée espagnole, prévoyant cette attaque, revint sur ses pas pour prendre une position formidable sur les hauteurs de Tudéla.

Le 23 novembre, elle y était rangée en bataille, 23 nov.
lorsque le maréchal Lannes fit déployer sur son front soixante bouches à feu. — Le général Maurice Mathieu, profitant du moment où cette canonnade jetait l'incertitude dans les rangs espagnols, enfonça le centre de leur armée. La division

de cavalerie de Lefèvre Desnouettes enveloppa la droite de l'ennemi déjà attaquée de front par la division Morlot. La division Lagrange abordait la gauche des Espagnols appuyés au bourg de Cascante. En un instant, et presque sans avoir le temps de manœuvrer, toute cette armée fut mise dans une déroute complète, et se sauva en désordre du champ de bataille. Quatre mille hommes furent tués ou noyés dans l'Èbre; trois cents officiers, et plus de trois mille soldats restèrent prisonniers; trente pièces de canon et sept drapeaux furent pris par les Français dans cette journée, à laquelle nous donnâmes le nom de bataille de Tudéla.

CHAPITRE DEUXIÈME.

SECOND SIÉGE.

DEUXIÈME SIÉGE DE SARAGOSSE, 21 OCTOBRE 1808. — Description de Saragosse. — Caractère des Aragonais. — Ressources des assiégés. — Plan de défense du colonel San Génis. — Palafox. — Son caractère; sa famille. — Le père Bazile. — Philippe de Saint-Marc, émigré français. — Marche de l'armée française. — État du pays. — Approche de la ville.

DU 19 AU 21 DÉCEMBRE 1808.

Les habitants de Saragosse savaient que la province d'Aragon était couverte à Tudéla par les

soixante mille hommes des armées réunies de Palafox, d'Oneil et de Castaños. Leur confiance dans les promesses orgueilleuses de ces chefs ne leur permetttait pas de douter un moment de l'entière et prompte destruction des Français, aussitôt que l'Empereur pourrait en envoyer en Aragon. Ils se complaisaient dans l'espoir de satisfaire bientôt leur vengeance. Ils étaient persuadés aussi que la valeur avec laquelle ils avaient fait échouer notre première tentative nous ôterait pour toujours le désir de revenir les troubler dans leurs murs. Ils s'y croyaient plus que jamais invincibles, et ils vivaient en pleine sécurité dans le moment où quelques coureurs échappés à la déroute de Tudéla vinrent, à bride abattue, leur apprendre les tristes événements de cette journée.

Le maréchal Lannes avait attaqué les Espagnols, comme on vient de le voir, le 23 novembre, dans leur forte position de Tudéla. En un instant leurs trois armées avaient été démoralisées et mises en fuite de toute part dans le plus grand désordre. Oneil s'était sauvé dans les montagnes; Castaños se retirait sur Madrid par Calatayud, et Palafox s'était enfui vers Saragosse avec une partie des siens. En les voyant arriver en désordre avec leurs rangs grossis par la foule des paysans de tous les villages par lesquels passaient les fuyards; en voyant cette armée et ce peuple épouvantés se réfugier tout à coup à Saragosse,

tous les cœurs, si confiants dans le succès, furent saisis de terreur, et la consternation et le découragement des Aragonais, dans ce premier jour, seraient difficiles à décrire.

L'Empereur aurait désiré que l'on profitât de ce moment de stupeur, et qu'on ne laissât pas à Saragosse le temps de se remettre, de rétablir l'ordre et de se fortifier; mais un retard involontaire du maréchal Ney, qui était encore trop éloigné pour protéger cette opération, la maladie subite du maréchal Lannes, la crainte d'échouer une seconde fois dans cette grande entreprise, et la nécessité de se procurer des vivres dont on manquait, ne permirent pas aux Français de poursuivre leurs avantages assez promptement pour entrer dans Saragosse en même temps que les fuyards.

Les habitants n'ayant pu être attaqués dans ce premier moment d'effroi, cette circonstance favorable releva leur courage, et ils se préparèrent à la hâte à faire d'une ville ouverte de toutes parts une place d'armes impénétrable, afin de rendre encore plus glorieuse que la première cette seconde défense de leur cité.

De son côté l'Empereur venait de forcer les Anglais à se rembarquer au Ferrol : il se trouvait maître des deux Castilles, de la Biscaye et de la Navarre. Il lui importait de l'être aussi de l'Aragon, pour communiquer librement avec Barce-

lone et la Catalogne, qu'il occupait. Ainsi, pour profiter de la victoire que le maréchal Lannes venait de remporter à Tudéla, il résolut de faire entreprendre sans délai les opérations d'un siége régulier, sans lesquelles il paraissait impossible de conquérir Saragosse.

Quelque grande difficulté qu'il y eût à faire 20 décem.
arriver promptement jusqu'en Aragon, sur des chariots attelés de bœufs, et presqu'à dos de mulets, tout le matériel d'un grand siége, qui devait être tiré de Bayonne et de Pampelune, l'Empereur trouva dans le zèle et l'activité des Français les moyens de surmonter tous les obstacles, et le 20 décembre 1808, en moins d'un mois de préparatifs, l'armée avec son équipage de siége put se présenter devant Saragosse. Elle était composée des troisième et cinquième corps et d'une brigade de cavalerie; le tout formant ensemble trente-cinq mille hommes, dont le maréchal Moncey prit le commandement en l'absence du maréchal Lannes, resté malade à Tudéla.

Les deux maréchaux Moncey et Mortier, pour être plus libres dans leurs opérations, établirent les magasins et les hôpitaux de leurs troisième et cinquième corps à Alagon, à trois lieues en arrière du siége qu'ils allaient entreprendre.

Ces deux chefs, occupés à combiner leurs prochaines opérations, se procuraient difficilement

les renseignements nécessaires. Le patriotisme des Aragonais les portait à nous refuser ces rapports à quelque prix qu'on pût leur offrir. Cependant, à l'aide de nos souvenirs et de ceux de quelques étrangers, déserteurs des rangs espagnols à la bataille de Tudéla, l'on était parvenu à réunir des détails assez complets sur la position de la ville, le caractère et les dispositions de ses habitants.

Saragosse, capitale de l'Aragon, est située dans une grande et belle vallée de l'Èbre, qui baigne le pied des Pyrénées en descendant vers la Méditerranée. Elle est au confluent de deux petites rivières qui se jettent dans le fleuve : la Huerba par la rive droite, et le Gallégo par la rive gauche. Les terres que les rivières apportent dans leurs débordements ont rendu la vallée extrêmement fertile. Le vin, l'huile, des fruits excellents et les céréales y croissent en abondance. Une montagne de sel gemme enrichit la contrée. L'air semble y être toujours pur, et la température y est souvent très-douce en hiver. (Nos soldats se sont baignés dans l'Èbre au mois de février de cette année 1809.)

Ce sont ces terres riches et fécondes qu'Auguste avait données à ses légions de vétérans, lorsqu'il y fonda, vers l'an 25 avant Jésus-Christ, la ville de Cæsarea Augusta : de ce premier nom on a formé, par abréviation, celui de Saragosse.

Cette ville devint plus tard la capitale du royaume d'Aragon.

Saragosse est à cinquante-deux lieues de Madrid, et à quarante-huit de Barcelone. En 1787 on comptait dans cette ville plus de quarante-cinq mille habitants. Avant les désastres des deux siéges qu'elle vient de soutenir, sa population se portait, à peu près, au nombre de soixante-dix mille individus. On comprenait dans ce nombre une multitude considérable de prêtres séculiers, et de moines desservant cinquante à soixante églises et couvents que contient cette résidence d'un archevêque.

La ville est ouverte de toutes parts, et forme un demi-cercle dont le fleuve trace le diamètre. Un seul pont de pierre conduit au faubourg de l'Arrabal, sur la rive gauche, près de l'embouchure du ruisseau le Gallégo. La petite rivière la Huerba n'est remplie d'eau qu'en hiver et dans les temps de pluie, et elle partage la plaine environnante en deux parties égales. Le ravin escarpé que forme cette rivière à l'est, touche la demi-circonférence de la ville, et lui sert de défense, bien qu'il se trouve des espaces occupés par des jardins entre ce ravin et la cité. De ce côté les maisons sont contiguës aux champs, et il n'y a que les cloîtres Saint-Augustin et Sainte-Monique qui aient à leurs jardins des murs fort élevés : le reste de la ville est entouré d'une continuité de jardins boisés,

de vignes et d'oliviers. Ils sont clos de murs ou de haies et entourés de fossés pour les irrigations.

Vers l'extérieur de Saragosse on trouve un grand nombre de couvents solidement construits, et surmontés de tours et de clochers élevés qui dominent toute la campagne. Beaucoup de vastes hôtels ou bâtiments en pierre, bien fermés, sont également au pourtour de la ville, et ils y forment une enceinte où l'on ne peut pénétrer que par un petit nombre de rues étroites et tortueuses. Du côté de l'est on trouve plusieurs portes. La porte del Sol, près de l'Èbre, et la porte de Saint-Ildéfonse, près la rue Quémada (Brûlée), qui est située vers la partie la plus méridionale du demi-cercle.

Du point où la Huerba vient atteindre la ville, et où cette petite rivière est traversée d'un pont, l'enceinte occidentale de Saragosse s'étend vers l'Èbre, et elle est entourée de gros murs de couvents qui n'ont pas moins de huit à dix pieds de hauteur sur deux ou trois d'épaisseur. La porte Santa-Engracia est la plus voisine du pont de la Huerba. Vient ensuite la porte del Carmen, en dehors de laquelle est situé le couvent des Capucins trinitaires. Puis on trouve celle del Portillo, à laquelle le cloître des Carmes déchaussés sert de bastion.

A cent toises en avant de ce portillo, sur la route d'Alagon, un peu à droite vers l'Èbre, est cons-

truit le palais d'Aljaféria, grande masse de pierre carrée, semblable à un fort isolé dont les quatre angles sont garnis de tours en forme de bastions. L'Aljaféria est entouré d'un fossé profond enfermé par une muraille. L'entrée du château vers la ville est couverte par un redan en forme de demi-lune. La porte de la ville qui correspond de ce côté de l'ouest, près de l'Èbre, est celle de Sancho.

Les plus grandes défenses de ces portes étaient les cloîtres adjacents ou voisins qui, ainsi que les églises et quelques bâtiments publics, dont on avait fait des espèces de citadelles garnies d'artillerie, étaient les seuls points un peu forts de Saragosse. La plupart des autres maisons sont basses et légèrement bâties, quoique construites en pierre et même voûtées jusqu'au premier étage.

Autour de Saragosse plusieurs allées d'arbres servaient de promenades publiques, et le terrain était au loin couvert d'oliviers et de jardins.

L'arrière-saison avait permis à chaque habitant, à chaque couvent, d'apporter en ville ses récoltes, ses provisions de vin, d'huile et de grains. Les magasins publics étaient pleins. L'on y avait entassé tous les vivres qu'on avait pu recueillir dans les villages voisins de Saragosse, avec une grande quantité d'orge et de paille pour les chevaux; et l'on estimait que cette abondance pourrait durer six mois. Ce que l'on apprenait des

dispositions des esprits de la population ne nous permettait pas de croire que notre tâche dût être facile à remplir.

Les Aragonais en général sont beaux hommes, braves, fermes, et entêtés à tel point, qu'un de leurs proverbes dit qu'ils se servent de leur tête pour enfoncer des clous. Ils sont surtout fiers de leur noblesse, qu'ils ont eu mille occasions d'acquérir en combattant depuis tant de siècles pour repousser l'agression des peuples qui ont tour à tour subjugué leur pays. (A.) Le souvenir de l'esprit belliqueux de leurs ancêtres donne aux Aragonais une très-haute opinion d'eux-mêmes, et quelle que soit la classe, riche ou pauvre, à laquelle ils appartiennent, ils se considèrent comme des héros descendus du plus noble sang. Rien aussi n'est plus fier et plus gracieux que l'attitude chevaleresque habituelle de tous ces hidalgos (nobles), lors même que leur extrême pauvreté ne leur permet d'avoir sur le corps qu'un fragment de couverture ou de manteau, dont ils savent se draper avec dignité.

Avec ce caractère, les Aragonais ne parlaient qu'avec enthousiasme de leurs derniers succès, et ils croyaient les Français hors d'état de revenir devant Saragosse, lorsqu'ils apprirent le désastre de Tudéla. La surprise les jeta d'abord dans la stupeur et l'abattement; mais lorsqu'ils eurent vu passer quelques jours sans que l'ennemi parût

devant leurs murs, ils reprirent courage, et la confiance se rétablit peu à peu. Ils reconnurent la possibilité d'arriver, comme précédemment, à d'heureux résultats par une longue résistance, en se réunissant aux troupes réglées qui venaient se réfugier dans la ville, et tous ensemble ils jurèrent solennellement et avec enthousiasme de périr sous les ruines de Saragosse plutôt que de se rendre.

Ensuite, sans perdre un moment, l'on avait appelé en ville les ouvriers des moulins à poudre du voisinage; et dans la crainte de voir se renouveler une grande explosion, l'on établit beaucoup de petites fabrications séparées, où le soufre, le charbon et le salpêtre ne manquaient pas. Le plomb de la toiture des églises fut coulé pour faire des balles. Il y avait à Saragosse un hôtel des monnaies et beaucoup d'argent. Plus de cent cinquante bouches à feu de tous les calibres avaient été réunies dans la place; et le colonel anglais Charles Doyle y avait envoyé d'Angleterre et de Taragone trente chariots chargés de fusils et de munitions de guerre de toute espèce.

Le peuple profitait de l'expérience qu'il avait acquise au premier siége, et cette fois il appelait l'art à son secours. Le colonel Antonio San Génis, né à Saragosse, habile ingénieur et d'une activité rare, fut chargé de diriger les travaux. Cet officier fit creuser des fossés larges et profonds par-

tout où cela était possible. Les terres étaient aussitôt relevées en retranchements que l'on armait de canons. Il construisit une tête de pont sur la Huerba, dans un des endroits où cette rivière était plus profonde et fort encaissée.

On avait divisé le pourtour de la ville en quatre fronts, et l'on fortifiait les couvents extérieurs, et plus particulièrement le château de l'inquisition, à l'extrémité nord de la ville, au point d'en faire de bonnes citadelles. Pour mettre l'ennemi à découvert sur une zône étendue jusqu'à une portée de fusil de la place, dont on voulait démasquer les abords, on abattait les maisons de campagne, les buissons, les beaux arbres des promenades, les jardins et les antiques oliviers qui faisaient la richesse et l'ornement du pays. Ces sacrifices étaient commandés dans l'intérêt commun, et chacun, sans murmurer, portait courageusement la hache sur les produits de ses travaux de tant d'années, pour en transporter les débris en ville et en faire des barricades. Les maisons les plus rapprochées de l'enceinte furent abandonnées : on murait partout les portes et les croisées basses. On creusait un fossé profond depuis la porte du Portillo jusqu'au pont de la Huerba; et ses débris servaient à former un rempart terrassé, que l'on garnissait aussitôt d'artillerie. Depuis Santa-Engracia jusqu'au bas Èbre, on établissait des batteries sur la muraille qui

s'étend jusqu'au faubourg des Tanneries, que l'on fortifiait. L'ennemi formait une tête de pont en avant de la porte Santa-Engracia, et lui donnait le nom d'invincible Redoute del Pilar; cet ouvrage, lié par un épaulement au vaste couvent de Saint-Joseph, fut entouré d'un chemin couvert palissadé, et armé de douze pièces de canon.

Le colonel don Mariano Renovalès fut chargé de la défense de ce poste avec trois mille hommes. En même temps les Aragonais faisaient arriver à la hâte les deux petites divisions de troupes réglées qui se trouvaient à Sangueza et à Caporoza. On armait de fusils tous les habitants et les paysans qui s'étaient réfugiés à Saragosse, en sorte qu'il s'y trouvait près de soixante mille combattants, dont trente mille hommes de troupes réglées, tant Espagnols que gardes wallones et suisses, y compris deux mille hommes de cavalerie, hussards et dragons; treize officiers du génie, huit cents ouvriers mineurs ou sapeurs, et deux mille artilleurs, commandés par don Pablo Villalva. L'Èbre étant navigable au-dessous du pont pour les grosses barques, on y établit des chaloupes canonnières armées d'une pièce de canon, et montées par des marins habiles de Carthagène, chargés de gêner les assiégeants sur les deux rives du fleuve.

Chaque famille abandonnait pour le service du

siége tout ce qui pouvait être utile à la défense commune. Jamais on n'avait vu les hommes sacrifier aussi volontairement leur propriété. Les prêtres, par leurs sermons, par des processions et par de faux miracles, excitaient jusqu'à la frénésie cet amour de l'indépendance. Ils promettaient au peuple les palmes du martyre; ils l'exaltaient jusqu'au fanatisme le plus furieux. Ils lui représentaient le bouleversement qui avait eu lieu dans leurs églises pendant le siége précédent, comme la plus criminelle injure faite à la religion. Et se livrant sous ces dehors à la haine qu'ils nous portaient pour avoir aliéné, en France, les biens de nos églises, et avec la crainte que nous ne vinssions en faire autant chez eux, ils nous montraient au peuple comme des ennemis de la religion qu'il fallait exterminer. (B.)

Les moines surtout exerçaient sur leurs compatriotes l'influence la plus hostile contre nous. Le peuple espagnol, en général, tient beaucoup à ces ordres religieux, qui se recrutent dans les familles des classes pauvres. Elles y placent à leur gré leurs enfants pour avoir au besoin des protecteurs contre le despotisme de l'inquisition. Les moines des ordres mendiants ont un peu plus que les autres des mœurs régulières. Ils sont presque toujours ignorants et grossiers comme le peuple. Ils vivent avec lui dans la plus étroite intimité, et souvent ils nourrissent de leur super-

flu leurs parents indolents et trop paresseux pour chercher d'autres moyens d'exister. C'est auprès des femmes que ces moines ont le plus de crédit, et c'est sur leur esprit qu'ils exercent plus facilement leur empire despotique. Ils excitaient dans ce moment chez elles les passions les plus fougueuses, pour les disposer à défendre une seconde fois l'Église, la patrie et la liberté; et pour arriver à ce but, ils leur rappelaient tous les grands exemples de ce genre que fournit l'antiquité.

Les femmes de Saragosse, ainsi animées, se formèrent en compagnies, et se partagèrent les différents quartiers de la ville, où l'on pouvait avoir à se défendre. La tâche qui leur fut assignée était de porter les vivres, les munitions et les secours aux combattants; de soigner les blessés dans les hôpitaux, de faire des cartouches, et de suppléer les hommes autant que possible au combat et partout où leurs forces le permettraient.

La jeune et belle comtesse Burida, issue d'une des premières familles du pays, et d'un grand caractère, était à peine rétablie et reposée des fatigues qu'elle avait essuyées dans le premier siége, lorsqu'elle se mit à la tête des femmes une seconde fois, et leur donna constamment l'exemple d'une activité bien rare, et du plus courageux dévouement. Le souvenir de ses faits d'armes précédents était pour toutes les autres

femmes un aiguillon d'émulation, et chacune voulait imiter son héroïsme, en admirant ses vertus et sa piété. (C.) Réunies en troupes sous les ordres de cette vaillante amazone, les femmes de Saragosse jurèrent aussi de périr avec leurs enfants plutôt que de se rendre.

Toute cette population ainsi animée avait pour la seconde fois déféré le commandement de Saragosse et de l'insurrection au général Palafox, quoiqu'il fût très-jeune et qu'il n'eût montré aucune expérience dans l'art de la guerre à Tudéla. Il était le second fils du marquis de Lazan, grand d'Espagne, à la famille duquel le peuple aragonais était fort attaché depuis longtemps. Sa mère, de la noble famille milanaise des Melzy, était célèbre par sa beauté, qui lui avait fait donner le surnom de soleil de Milan. La belle figure de Palafox, sa tournure distinguée, la faveur dont il jouissait comme officier des gardes du corps à la cour de Charles IV, qui se plaisait beaucoup à l'entendre chanter et pincer la guitare, et le dévouement avec lequel il avait accompagné ce roi en France, le patriotisme qui l'avait fait accourir depuis peu pour servir la cause nationale: tous ces motifs réunis, et surtout la valeur et l'énergie qu'il avait déployées dans le premier siége, déterminèrent les Aragonais à se placer une seconde fois sous son commandement. Ses soldats le chérissaient pour la douceur

de son caractère et pour l'affabilité et la générosité qu'il réunissait encore à tant d'agréments personnels. Quoiqu'il eût donné bien peu de preuves de son savoir à la dernière bataille, ils placèrent tout leur espoir dans son courage et dans ses autres qualités, et réunirent spontanément leurs suffrages à ceux du peuple pour le proclamer général en chef et gouverneur de la ville.

Le père Bazile, religieux lazariste fort habile, ex-confesseur du roi, avait été précepteur de Palafox, et il jouissait d'un grand crédit dans la ville. Dans l'espoir de diriger les affaires publiques sous le nom de son élève, il n'avait épargné aucune intrigue pour déterminer le choix de la multitude en faveur de ce général. Palafox désirait pouvoir tirer une vengeance éclatante de sa défaite à Tudéla, et il n'hésita pas à accepter une mission qu'il ne regardait pas comme au-dessus de ses forces. Il entra de suite en fonctions; et, donnant chaque jour de nouvelles preuves de son dévouement à son pays, il remplit avec zèle et enthousiasme dans les premiers moments tous les devoirs de son immense commandement. Il se fit seconder par son frère aîné, le marquis de Lazan, par les généraux Philippe de Saint-Marc, et de Versage (émigrés français), et par Oneil, Amoros, et Villalva. Il s'entoura de conseillers et de moines exaltés, tels que ce père

Bazile, qui devait déployer la plus ferme et la plus cruelle énergie, en le dirigeant jusqu'à la fin de l'entreprise.

Tels étaient les renseignements parvenus à notre connaissance, le jour où tout fut prêt pour quitter Alagon et marcher sur Saragosse.

Les esprits, dans notre armée, n'étaient pas moins bien disposés pour l'attaque que ceux des Espagnols pour la défense.

La tentative que le général Lefèvre Desnouettes avait faite sept mois auparavant, n'avait été qu'un de ces coups de main que l'Empereur demandait à l'audace souvent heureuse de ce jeune général. Il ne lui avait donné que huit à neuf mille hommes, croyant qu'il n'en fallait pas davantage pour réduire une ville ouverte. Mais cette fois les mesures étaient prises avec plus de maturité pour assurer le succès de cette grande opération.

Notre armée, sans doute, paraissait encore bien peu nombreuse pour affronter les grandes résistances qu'on s'attendait à rencontrer, mais chacun se préparait à suppléer au nombre par le courage, et nous étions impatients d'aller soumettre cette fière Saragosse que notre cavalerie n'avait pas pu conquérir.

Depuis longtemps nos soldats ne s'entretenaient que des souvenirs que leur avaient laissés les lieux et les événements dont ils avaient été témoins au premier siége.

Ceux qui avaient pénétré dans le palais antique d'Aljaféria, l'ancienne demeure des rois maures, servant aujourd'hui de palais et de prison au tribunal de l'inquisition, racontaient les émotions qu'ils avaient éprouvées en entrant dans ce bâtiment, dont les salles et les cachots ont été si souvent arrosés des larmes et du sang des malheureuses victimes. Ils avaient été saisis d'horreur et d'indignation à la vue des instruments de supplice et de torture que le tribunal du saint office employait pour propager la foi. D'autres avaient peine à comprendre comment à côté de ce magnifique hôpital portant cette généreuse inscription *urbi et orbi*, à la ville et à l'univers, ils avaient pu trouver un autre hôpital destiné aux fous, où l'on enchaînait certains aliénés dans des cages carrées en bois suspendues le long des murs. Ces cages étaient faites exprès trop petites pour que ces malheureux ne pussent ni s'étendre ni se tenir debout. A l'aspect de ces supplices cruels et hideux, on était incertain pour décider si les docteurs de l'Église, et ceux de la faculté de médecine, à cette époque de barbarie, n'étaient pas plus insensés que les fous et les mécréants qu'ils voulaient guérir et sauver.

Rien ne saurait décrire la triste impression de pitié qu'avait produite sur le cœur de nos soldats la vue de ces aliénés des deux sexes, qu'un assaut livré à leur hôpital avait arrachés à leurs

cellules, et répandus en liberté dans notre camp. On ne savait qu'en faire, ni comment les calmer. Ils criaient, chantaient, déclamaient à haute voix, suivant le genre de manie dont ils étaient atteints. Quelques-uns, dans un état complet de frénésie, avaient cependant suivi nos soldats, qui les conduisaient au monte Torrero. Deux ou trois d'entre eux se précipitèrent dans le canal royal, où se termina leur longue agonie. Au milieu d'un spectacle si déchirant pour nous, les éclats de rire et de gaîté de plusieurs de ces fous purent à peine exciter un sourire, et l'on combla d'égards et de soins ces malheureux[1], et plusieurs religieuses qui les avaient suivis pour se dévouer à les soigner.

Ceux d'entre nous que le luxe des dorures et des ornements des églises tombées en notre pouvoir avaient pu éblouir, répétaient mille contes répandus et accrédités dans le pays sur la richesse du trésor de la cathédrale de Notre-Dame del Pilar, où ils n'étaient cependant pas entrés. L'or et les pierreries des deux Indes semblaient y être amassées comme une proie qui leur était destinée; et ils se montraient impatients de marcher à des combats qui promettaient la fortune et la gloire.

Notre armée, composée de cinq divisions, ne formant en tout que trente-cinq mille hommes, sous la conduite de M. le maréchal Moncey, avait donc appris tous les détails qui précèdent, sans

considérer comme impossible ou comme trop audacieuse, l'entreprise d'un siége en hiver devant des démonstrations si formidables.

Les difficultés mêmes que nous allions rencontrer pour nous procurer des vivres, et les approvisionnements de siége, dans ce pays insurgé, bien loin de nous arrêter, nous déterminèrent à nous presser d'arriver, avant que l'ennemi pût organiser de plus grands moyens pour donner au reste de l'Espagne le dangereux exemple de nous résister avec succès. Nous reçûmes donc l'ordre du mouvement comme la nouvelle la plus heureuse.

Le maréchal Mortier, duc de Trévise, avec la 18 décem. cavalerie de Wathier, et les divisions Suchet et Gazan, formaient le cinquième corps. Il fut chargé de tenir la campagne pour couvrir au loin l'armée de siége contre les guérillas, qui se préparaient à nous harceler et à nous affamer dans notre camp. Il avait envoyé, le 13 décembre, un petit corps d'observation sur Calatayud, pour éclairer les démarches du général Castaños, qui s'était retiré par cette route sur Madrid. Gazan devait traverser le fleuve vis-à-vis Tauste, et descendre vers Saragosse par Suera et Villa-Nueva, pour l'investir sur la rive gauche de l'Èbre. Suchet restait pour garder et bloquer toute la rive droite.

Le général Junot, duc d'Abrantès, avec les trois

divisions Morlot, Mussenier et Grandjean, fut chargé des opérations du siége. Le général Dedon eut le commandement de l'artillerie avec tout le matériel de soixante bouches à feu. Le général Lacoste, aide de camp de l'Empereur, s'était trouvé au premier siége, et il reçut encore la mission de diriger les travaux du génie au second. L'Empereur lui avait ordonné de ménager beaucoup les troupes du siége, et de ne gagner du terrain en ville qu'après avoir fait miner et sauter les maisons devant lui. Lacoste amenait à cet effet plusieurs compagnies de mineurs et de sapeurs, et cinquante officiers du génie, presque tous habiles élèves des Dejean, des Marescot, des Caffarelli, et riches de l'expérience acquise sous de tels maîtres, qui venaient de prendre les places de la Flandre, de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Égypte. Nos officiers d'artillerie étaient jaloux de soutenir la réputation du corps savant qui venait de produire le plus grand homme de notre époque. Le corps de l'artillerie espagnole était de même justement renommé en Europe, pour les progrès qu'il a fait faire à la science des machines de cette balistique. Les chefs, les soldats, dans les deux armées, étaient jeunes et pleins d'énergie. Nous révions l'amour de la gloire; les Espagnols étaient poussés par le besoin de l'indépendance: de toute part les cœurs étaient bouillants d'ardeur, et tout

promettait une guerre animée et féconde en résultats glorieux.

L'armée ainsi pleine d'enthousiasme était réunie sur les bord du Xalon, à trois lieues de Saragosse. M. le maréchal Moncey, duc de Conégliano, la mit en marche le 19 décembre 1808, à la pointe 19 décem.
du jour. Le troisième corps, l'artillerie et le génie passèrent par la rive droite du canal royal; la division Suchet, du cinquième corps, marcha entre le canal et l'Èbre; et la division Gazan traversa le fleuve à Tauste, pour descendre par la rive gauche. Le maréchal laissait en réserve derrière lui trois mille cinq cents hommes, pour couvrir ses magasins, et assurer ses communications avec Pampelune.

Nos colonnes traversaient une vallée magnifique, ayant à leur droite les collines qui séparent l'Aragon de la Castille, au pied du mont Cayo, dont le sommet est constamment enveloppé de nuages. Ils produisaient ce jour-là de grands effets d'ombre et de lumière très-variés qui embellissaient la contrée.

Vers la gauche l'horizon était bordé par les cimes glacées des hautes Pyrénées; et devant nous se développaient, comme aux beaux jours du printemps, toutes les richesses de la végétation vigoureuse des jardins nombreux que l'on trouve aux environs de cette grande ville.

La route royale, superbe, large, propre et

unie, bordée de larges trottoirs en pierres plates sur ses deux côtés, ayant des bornes rapprochées, et régulièrement disposées, comme seraient des siéges pour reposer les voyageurs, rendait notre marche aussi facile qu'agréable sous ce beau ciel de l'Aragon. Après une marche lente et plusieurs haltes, pour faire arriver l'armée avec ensemble dans une attitude imposante, et pour donner aux éclaireurs le temps de reconnaître le pays et les dispositions de l'ennemi, l'on arriva le
20 décem. 20 dans l'après-midi en vue de la place.

Déjà l'on apercevait au loin les nombreux clochers de Saragosse à travers la vapeur qui s'élevait de la ville. A leur vue nos soldats éprouvèrent un effet d'enthousiasme semblable à celui qu'avait produit autrefois sur ceux de Godefroy de Bouillon, en Palestine, l'aspect des minarets de Jérusalem, lorsqu'après tant de fatigues ils arrivèrent devant la cité sainte.

La joie animait tous les visages. On admirait en approchant l'élégance de ces constructions hardies, dont la belle architecture était en harmonie avec la richesse du pays que nos divisions traversaient. Chacun montrait du doigt quatre dômes peu élevés, semblables pour la forme à ceux d'une mosquée. C'étaient ceux de Notre-Dame del Pilar, dont on exagérait les trésors. Le soleil brillait et rayonnait sur nos armes. Notre ardeur, notre impatience d'arriver étaient sans égales;

et ce mouvement, ce spectacle, ce carillon retentissant de tant de cloches mises en branle pour sonner le tocsin et signaler notre approche, donnait à tout ce qui nous entourait l'aspect d'un jour de fête.

Personne ne découvrait de fortifications apparentes, et tout semblait encore promettre une victoire facile. Déjà nous étions près de la ville, à peu près à la distance d'une portée de canon. Des hommes cachés dans les jardins, derrière les arbres et les buissons, commencèrent une fusillade de plus en plus nourrie, qui obligea nos avant-postes à les attaquer avec précaution. Les fossés et les canaux d'irrigation dont ces jardins sont entourés, auraient pu ralentir notre marche ; mais les Espagnols ne cherchèrent pas longtemps à s'y maintenir, et ils se retirèrent assez près de leurs murs, autour desquels tout avait été rasé à la portée du fusil.

NOTES DU SECOND CHAPITRE.

(A.) Les Romains, les Suèves, les Goths les ont gouvernés anciennement. Euric, roi des Francs, y était aussi depuis longtemps, en 470. Les rois de Paris et de Soissons, Childebert et Clotaire, en 540, firent un siége mémorable devant Saragosse et ne la prirent pas. Les califes arabes de Damas l'enlevèrent sur les Goths en 714. Le maure Amer s'en empara en 754, et s'en était fait proclamer roi, lorsque Alfarco le vainquit et le fit mourir.

Peu d'années ensuite Charlemagne en fut reconnu le souverain. Les Maures y entrèrent plus tard, et en furent chassés par les chrétiens. Le célèbre prince arabe Almanzor Altagibi y régnait en 1017. Alphonse le Catholique battit les Maures et les Arabes, et s'empara de cette ville en 1118, après un siége qui dura huit mois. Il y établit le royaume d'Aragon.

En 1710, l'armée de Philippe V, dans la guerre de la Succession, fut défaite sous les murs de Saragosse par Staremberg, à la tête des Aragonais, qui tenaient pour l'archiduc d'Autriche. Et tout récemment, en 1808, ils avaient repoussé les troupes françaises qui s'étaient emparées de la moitié de leur ville, sous la conduite du général Lefèvre Desnouettes.

(B.) Nous saurons faire pour l'Espagne, se disaient-ils, ce qu'ont fait pour la France, l'évêque Gauzlin, tué sur la brèche au siége de Paris, en 885, et son neveu l'abbé d'Ebole, d'une force si prodigieuse, qu'il enferrait des ennemis sur son javelot, et s'écriait ensuite en les jetant au feu, *Faites-les cuire, ils sont embrochés!* Le vaillant archevêque Jean de Craon, qui fit lever le siége de Reims, en 1359, et Philippe de Gamache, abbé de Saint-Pharon de Meaux, qui défendit Compiègne avec une valeur si rare en 1430; et ce prêtre qui fut tué à Marseille, par un boulet en disant la messe en 1724; et tant d'autres prêtres ou prélats à Rhodes, à Malte, en Espagne, mais particulièrement ceux de Barcelone en 1713, que nous égalerons en valeur.

(C.) On comparait la comtesse Burida à la comtesse de Monfort, cette héroïne extraordinaire de Bretagne, qui battit Charles de Blois, repoussa des assauts sur la brèche et fit lever le siége d'Hennebon en 1341. On élevait son courage à l'égal de celui de Jeanne d'Arc, inspirée par la sainte religion, et qui fut si bien secondée par les femmes d'Orléans en 1428 : on montrait combien Anna Burida était supérieure à Jeanne Hachette [1], ou Jeanne Fourquet, qui fit lever le siége de Bauvais en 1489. Votre renommée, disait-on à ces femmes guerrières, dépassera celle des femmes de l'antiquité. Vous ferez plus encore que n'ont fait les filles et les femmes de Harlem, lorsque réunies en compagnies

[1] Hachette est un surnom de Jeanne Fourquet.

sous la conduite de la célèbre Kennawa, elles ont repoussé les Espagnols en 1573. Vous n'aurez pas moins de courage que l'épouse d'Asdrubal à Carthage, cette ville ancienne alliée des Espagnols vos ancêtres. Les femmes de Carthage ont donné leurs cheveux pour faire des cordes aux arcs qui devaient servir à combattre les Romains ; mais vous n'en serez pas réduites à ces extrémités, leur disaient les prêtres, en les excitant : vous repousserez les Français, ils fuiront devant vous comme au premier siége, et vous ferez pour la sanctissima Maria Nuestra Señora del Pilar au delà de ce qu'ont pu faire pour une fausse religion les filles et les femmes huguenotes de la petite ville de Livron en Dauphiné, en 1574. Après qu'elles eurent, l'épée et la lance au poing, repoussé les assauts livrés à leurs remparts, elles vinrent filer leurs quenouilles sur la brèche, en signe de mépris pour les assiégants, et par de nouveaux combats, elles firent lever le siége de la ville. Et cette femme de Toulouse qui, en 1217, délivra sa ville natale en tuant d'un coup de pierre qu'elle lança du haut des murailles, le comte de Montfort de Muret, général des assiégeants, etc. etc.

(D.) Sainte Élisabeth, reine de Portugal, naquit dans ce palais. C'est là que l'on a établi, il y a plusieurs siècles, ce tribunal de l'inquisition qui, depuis Ferdinand le Farouche jusqu'à Philippe III, a livré aux flammes plus de deux cent mille juifs ou musulmans.

TROISIÈME CHAPITRE.

Commencement du siége. — Prise du monte Torrero par le général Lacoste. — Le général Gazan débouche devant le faubourg d'Arrabal. — La première attaque du général Gazan est repoussée. — Préparatifs de l'armée. — Mesures des assiégés. — Expédition géologique du capitaine Férussat. — Journée du 31. Première sortie des assiégés. — Départ de Moncey. — Junot commande en chef. — Deux sorties de Palafox. — Attaque et prise du couvent de Saint-Joseph. — Galiano Merindo. — Situation de l'armée.

DU 20 DÉCEMBRE AU 16 JANVIER.

20 décem. Pour bloquer Saragosse il fallait indispensablement s'emparer du monte Torrero. Cette position élevée domine toute la plaine où est située la ville. C'est là que passe le beau canal royal que don Ramon Pignatelli, habile et généreux administrateur de la province, avait fait construire sur le modèle de celui des deux mers par Riquet en Languedoc. C'est là que se trouvent les plus belles écluses, et plusieurs grands établissements, que l'on avait retranchés en forme de citadelle. Le général Saint-Marc, ami de Palafox, y avait été placé depuis quelques jours, avec cinq mille hommes, pour défendre ce fort.

21 décem. Lacoste ayant reconnu qu'il pouvait être enlevé de vive force, l'attaque en fut remise au lendemain 21, afin d'employer la nuit pour s'y

préparer. On fit à la hâte, sur une hauteur qui dominait le fort, une batterie, d'où il fut chaudement canonné, et dont un des obus fit sauter un petit magasin à poudre. Pendant que de grandes démonstrations d'attaque attiraient l'attention de la garnison sur le front de cette citadelle, la colonne du général Habert profitait de ce moment pour se glisser sans être aperçue par l'aqueduc du Barranco, sous le canal royal, et pénétrait par derrière dans l'intérieur du fort. Cette manœuvre prompte et hardie surprit les Espagnols, dont elle coupait la retraite, et les jeta dans un tel désordre qu'ils se sauvèrent de toute part vers la ville, en perdant leurs canons et leurs drapeaux. Le peuple, furieux de cette défaite, qu'il appelait une trahison, voulut massacrer le général Philippe de Saint-Marc; Palafox ne parvint qu'avec la plus grande peine, et au péril de ses jours, à lui sauver la vie.

La tête de pont des grandes écluses fut également enlevée par la division Morlot, dont une partie traversa sous le canal par l'aqueduc d'Almenara. L'ennemi se voyant attaqué de toute part, prit la fuite et abandonna son artillerie. Ainsi nous étions maîtres de toute la hauteur, et lorsque nous fûmes bien établis au monte Torrero, notre premier soin fut d'y construire quelques ponts, et de pratiquer des communications faciles sur le canal, pour n'avoir pas un défilé dangereux der-

rière nous en cas d'échec; l'on continua à bloquer toute la rive droite de l'Èbre : ce fut là notre travail du 21 décembre sur cette rive du fleuve.

La veille, le maréchal Mortier était inquiet de ne point voir paraître les troupes du général Gazan sur les hauteurs de la rive gauche, et n'ayant encore ni bateaux ni moyens de correspondre pour assurer l'ensemble de ses opérations, il fit demander des nageurs de bonne volonté pour aller à la recherche de la division Gazan. Il s'en présenta beaucoup, tant nos soldats mettaient de zèle à servir, quelque danger qu'il y eût à braver le froid des eaux et leur rapidité. Après les avoir loués et remerciés de leur beau dévouement, l'on choisit un sapeur du génie, et le jeune capitaine Henri.

On leur donna les instructions nécessaires, et sitôt qu'ils eurent jugé la distance à laquelle la force du courant et la dérive pourraient les conduire, ils s'élancèrent nus dans le fleuve, avec quelques vêtements attachés en paquet sur leur tête. La rivière grossie et les flots presque glacés ce jour-là, les entraînèrent avec une vitesse effrayante. On les suivit des yeux avec anxiété. Leurs forces semblaient épuisées et leurs membres engourdis; le jour baissait, et ils disparurent dans les roseaux de la rive opposée. L'officier ne fut plus retrouvé; mais le sapeur, après les plus pénibles fatigues, se traîna jusqu'à la division qu'il

cherchait, et put remplir, quoique mourant, la mission dont il s'était chargé.

Le général Gazan avait marché par des coteaux d'un accès fort difficile, et il avait dû former sa division en plusieurs colonnes pour arriver à Çuera et à Villa-Nueva. Néanmoins il déboucha, comme on le désirait, le vingt et un devant le faubourg d'Arrabal, par les hauteurs et les bois d'oliviers, sur les bord du Gallégo qu'il traversa.

Tous les postes extérieurs se retirèrent à son approche en faisant une vive fusillade. Ils ne commencèrent à nous résister qu'à la maison Torre Puyada, sur la route de Barcelone. Nous prîmes d'abord cette maison que cinq cents Suisses défendaient : plus de trois cents furent tués ou faits prisonniers. En pénétrant plus avant nous trouvâmes la grande route barrée par une forte redoute, soutenue à droite et à gauche par des retranchements bien garnis de troupes suisses et d'artillerie, et appuyés à des maisons fortifiées qui fermaient tout le passage. Beaucoup d'autres troupes accouraient de la ville, et déjà l'action était meurtrière, et se présentait pour nous sous l'aspect le plus difficile; cependant nos colonnes étaient si fort animées qu'on enleva à la baïonnette la redoute, les postes détachés et tous les retranchements. L'on arriva ainsi jusque sous le feu des premières maisons du faubourg. Mais là, on se trouva en face

d'une seconde ligne si bien fortifiée, si vigoureusement défendue par les renforts que Palafox amenait de la ville, qu'il fut impossible de pousser plus avant.

21 décem. Dans ce choc nous avions eu affaire à près de vingt mille Espagnols ou Suisses, que nous avions délogés de tous leurs retranchements dont l'artillerie nous était restée. Mais leur nombre semblait augmenter à mesure qu'ils se repliaient sur la ville. Aucun Français ne connaissait le terrain sur lequel on avait à combattre. Si on avait pu le connaître à l'avance, on aurait attaqué avec avantage par le bord de l'Èbre, au couvent de Jésus, près du pont, dont on aurait coupé la communication, sans y perdre autant de monde. Nous avions déjà sept cents hommes hors de combat sur sept mille dont se composait la division. La mitraille et les feux se croisaient sur nous de toute part. La position devenait de plus en plus critique; la nuit approchait, et le général Gazan trouva très-prudent de profiter de l'obscurité pour se retirer avec moins de désavantage. Fort affligé de ne pouvoir conserver les postes, les redoutes, les retranchements et l'artillerie qu'il avait pris dans cette brillante journée, il mit tous ses soins à enlever ses blessés, pour les transporter à Justibol et à Villa-Nueva où il revint camper.

Le général Gazan, ayant à se féliciter de n'avoir pas été troublé dans cette retraite, se borna

momentanément à compléter le blocus du faubourg sur les deux rives du Gallégo. Au moyen de quelques saignées pratiquées à cette petite rivière et de quelques digues, on parvint à inonder plusieurs parties de la ligne de circonvallation qu'il fit élever avec divers ouvrages et retranchements contre la place qu'il enfermait; ensuite il établit sur l'Èbre, au-dessous de la ville, un pont volant pour correspondre facilement avec l'armée de la rive droite; et ces dispositions prises, il mit des troupes en campagne pour se couvrir contre les garnisons de Lérida, Mequinenza, Barbastro et Monzon, et se procurer des vivres.

M. le maréchal Moncey croyant avoir intimidé les Aragonais par le résultat de cette première journée, qui avait complété l'investissement de Saragosse, envoya, le 22, au gouverneur et aux 22 décem.
magistrats de la ville, un parlementaire porteur d'une lettre pleine d'expressions bienveillantes et de paroles conciliatrices. Lorsque cet officier, le capitaine Labedoyère, arriva devant Palafox, il le trouva entouré des plus ardents meneurs de la junte. D'abord il se montra fort indigné de cette sommation, et s'écria : « Quoi! capituler?.... non, jamais!.... nous combattrons jusqu'à la mort. Vive Ferdinand VII.... » Cependant il remit ensuite à l'officier une réponse pour M. le Maréchal. « Il convenait que Madrid avait pu se

« rendre, mais jamais, disait-il, Saragosse ne se « rendra, ni ne se vendra. Votre Excellence nous « engage à épargner le sang de nos concitoyens; « mais le nombre des morts que les Français ont « laissés hier à nos portes nous autorise bien plu- « tôt à l'inviter à s'éloigner, si elle ne veut y voir « périr toute son armée. M. le maréchal a trop « d'équité pour vouloir nous rendre victimes d'une « guerre désastreuse que nous n'avons pas provo- « quée. Le sang que nous verserons pour défendre « la patrie nous couvrira de gloire et flétrira d'i- « gnominie nos injustes agresseurs. Rien ne sau- « rait éteindre l'enthousiasme de onze millions « d'Espagnols, parce qu'ils savent tous que celui « qui veut être libre est certain de le devenir. Le « caractère loyal et généreux de Votre Excellence, « M. le Maréchal, nous inspire le plus profond « respect; mais nous ne saurions manquer à notre « devoir, et nous périrons tous plutôt que de nous « rendre. » Cette lettre ne laissa plus aucun espoir d'arrangement, et l'on continua les opérations.

22 et 23 décemb. Pendant ce temps le général d'artillerie Dedon faisait jeter un pont de bateaux sur l'Èbre, au-dessus de la ville, à Justibol, pour établir une communication facile entre les deux rives, et les officiers du génie plaçaient des ponts de chevalets sur la Huerba. Les Espagnols, à notre approche, avaient rompu les digues du canal pour verser les eaux dans la plaine et la rendre impraticable.

On rétablit ces digues, et la navigation du canal, pour faire arriver d'Alagon tout le matériel indispensable. Presque tous ces travaux ne pouvant se faire qu'à découvert, le canon de la place nous tua beaucoup de monde dans les journées du 22 et du 23.

M. le maréchal Moncey s'établit avec le troisième corps sur le canal royal, appuyant sa droite à l'Èbre, sous la ville, et sa gauche au troisième corps du maréchal Mortier, qui campait sous les oliviers autour du couvent de la Trinité, jusqu'à l'Èbre, au-dessus de la ville.

Chacun montrait une activité incroyable pour se loger, se mettre à couvert, et achever les travaux que nous avions à faire pour rendre notre position inattaquable. Les nombreux roseaux, les cannes que les Aragonais cultivent pour l'entretien et la clôture de leurs jardins, nous servaient, à défaut de planches, pour construire nos baraques. L'osier, très-abondant sur les bords de l'Èbre, nous fut aussi d'un grand secours pour faire les fascines et les gabions pour tous nos travaux de siége. C'est dans un tel moment que le travail d'une armée est admirable à voir. Ce ne sont plus les évolutions régulières, les marches cadencées de tous sur un ordre donné; c'est le mouvement, l'agitation d'une multitude, qui, sur l'espace rétréci où la retient la discipline, supplée par son intelligence à tout ce qui lui

manque, et pourvoit en même temps à ses besoins et à sa sûreté : pas un instant, pas un mouvement ne sont perdus.

Sept jours à peu près furent employés à ces préparatifs. L'on avait aussi ouvert la tranchée au monte Torrero, pour descendre par des communications en zigzag vers la ville à l'abri du canon de la place, à travers les jardins, les bois d'oliviers et les terrains coupés que l'ennemi défendait pied à pied.

24 décem. Pendant ce temps, les chefs des assiégés encourageaient le peuple, en lui rappelant combien la première résistance avait eu de résultats heureux. Ils faisaient des réjouissances publiques, et proclamaient comme une victoire le succès du 21 sur la division Gazan. Ils assuraient que la saison froide et pluvieuse allait faire périr les Français dans leurs bivouacs et dans leurs tranchées par les maladies, et qu'il n'y avait qu'à redoubler de courage et de persévérance. Ils pressaient en même temps les habitants d'achever les préparatifs de défense dans leurs maisons, et du haut en bas ils en faisaient percer les murs en pratiquant des meurtrières pour tirer dans les rues.

Pour stimuler l'esprit public ils avaient ordonné d'élever des fourches patibulaires et de hautes potences dans la place du marché et dans la rue du Cosso, pour pendre ceux qui manqueraient de courage, ou qui parleraient de se rendre;

et ils organisaient un tribunal ou junta pour juger ces forfaits sur l'heure même et sans appel. Les prêtres menaçaient les poltrons de la colère céleste; et les chefs de la faction leur montraient le gibet: alors également pressés des deux côtés par le puissant stimulant de la peur, les hommes faibles simulaient une audace exagérée qui leur manquait; ils augmentaient sans le vouloir la masse des défenseurs, et lui prêtaient ainsi une force d'action difficile à exprimer.

Nos soldats, au contraire, étaient encore pleins 24 décem. de gaieté, de vigueur et de santé. Depuis plusieurs jours cependant ils manquaient de sel, et quelques-uns avaient déjà été réduits à employer leurs cartouches salpêtrées pour rendre leur soupe mangeable. L'on avait espéré en trouver dans cette contrée, qui du temps des Romains portait le nom de Salduba, à cause de ses mines de sel; mais nous n'avions pas un seul habitant pour nous les indiquer : tous avaient abandonné leurs demeures à notre approche pour rentrer en ville, ou pour se joindre aux bandes. Le capitaine Férussat, officier très-instruit, qui s'occupait de géologie, fut chargé d'aller avec quelques hommes de sa compagnie à la recherche de ces mines de sel qu'il était si important pour nous de découvrir.

Après qu'il eut parcouru pendant deux jours des montagnes arides et escarpées, où il craignait à chaque pas de tomber dans des précipices ou

dans les mains des insurgés, qui égorgeaient leurs prisonniers, il découvrit à peu de distance de l'Èbre, vis-à-vis Utebo et l'embouchure du Xalon, une grotte peu apparente dont les abords cependant semblaient assez fréquentés; il y pénétra avec précaution. C'était précisément celle où depuis plus de deux mille ans peut-être, on exploitait une roche immense de sel gemme. A son retour au camp avec les preuves de cette précieuse découverte il fut accueilli avec joie.

Le 29, le général Junot, duc d'Abrantès, prit le commandement des opérations du siége, en remplacement de M. le maréchal Moncey, à qui l'empereur donnait une autre destination.

29 décem. Dans la nuit du 29 au 30 décembre, Lacoste fit ouvrir sur la rive droite les tranchées de la première parallèle, qu'il termina avant le jour sur une grande longueur, et sans que l'ennemi s'en fût apercu. Depuis quelque temps une chaleur, extraordinaire dans cette saison, faisait fondre les neiges des Pyrénées, et l'Èbre en débordant rompit dans la nuit du 30 le pont de bateaux que nous faisions construire au-dessus de la ville. Quelques pontons et des débris, entraînés par le fleuve, tombèrent sur le pont de Saragosse. Palafox en fut informé, et voulut aussitôt profiter du moment où nos forces pouvaient être divisées: il réunit, à cet effet, la plus grande partie de sa
30 et 31 décemb. garnison près des portes, et le 31, à huit heures

du matin, il fit une sortie formidable avec sept ou huit colonnes vaillamment commandées, sur toute la ligne de la rive droite. Malgré la hardiesse et l'impétuosité de leur attaque, elles furent partout repoussées à la baïonnette. Une heure après, il les ramena à la charge, et ses efforts les plus persévérants agirent sur la parallèle de la fausse attaque, vis-à-vis le château de l'inquisition. Il ne put y pénétrer. Sa cavalerie cependant eut plus de succès : elle tomba à l'improviste sur un de nos postes isolés qui avait négligé de se retrancher, et le mit en pièces. Palafox s'empressa d'exagérer ce succès pour exciter l'enthousiasme des assiégés, et il distribua solennellement à ses braves des récompenses et des décorations qu'il faisait frapper à l'hôtel des monnaies établi à Saragosse depuis plusieurs siècles.

Le 1er janvier de cette année 1809, loin d'être pour nous dans ce moment, comme il aurait pu l'être ailleurs, un jour de fête et de félicitations, ne nous trouvait occupés que des travaux les plus pénibles, et de la guerre la plus sanglante et la plus acharnée. Les assiégés semblaient se préparer à chaque instant à recommencer les combats de la veille; toutes les batteries de la place firent pendant tout le jour un feu très-nourri, soutenu encore par une vive fusillade. Dans les deux nuits précédentes trois mille de nos travailleurs avaient perfectionné six à sept cents mètres de chemine- 1er janv. 1809.

ments en zigzag et de tranchées, et nous pûmes déboucher des parallèles de droite et du centre pour nous porter en avant, au moyen de la sape volante.

Pendant ce temps, Palafox, toujours prompt à saisir les occasions de flatter les assiégés pour stimuler leur ardeur, faisait publier et afficher deux proclamations. Dans celle qui était adressée aux femmes, il leur disait : « A votre aspect les Français « seront surpris d'admiration, et votre courage « les frappera de terreur. Une femme, quand elle « le veut, fait trembler le plus fort. Avec votre « concours nous allons voir à laquelle des parois-« ses de Saragosse la ville et Notre-Dame del Pilar « devront leur triomphe. » En s'adressant aux hommes (le 1er janvier) il s'exprimait ainsi : « Vaillants soldats et citoyens Aragonais, hier « vous avez taillé en pièces ces fameux guerriers « du Nord ! Le clairon a sonné; aussitôt le tranchant « de vos épées tombant sur leurs têtes altières, les « a fait rouler dans la poussière, et vos baïonnettes « ont cloué leurs corps à la terre.

« Numentia, Olivencia, et vous tous, victorieux « bataillons et citoyens, je suis satisfait de votre « courage. Je vais attacher sur la poitrine des « plus braves un titre d'honneur suspendu à un « ruban de la couleur du sang ennemi que vous « avez fait couler. Je vais armer chevaliers les « douze paysans qui se sont le plus distingués

« dans cette mémorable journée. Ils transmet-
« tront à leurs descendants cette noblesse, ces
« honneurs, cette fortune. Commencez cette an-
« née comme vous avez fini la dernière, et vous
« creuserez ici le tombeau de tous ces ennemis.
« Ces chiens ne me laissent pas le temps d'es-
« suyer mon épée toujours teinte de leur sang;
« mais nos invincibles murs seront l'écueil où ils
« vont se briser tous. Vos armes victorieuses se-
« ront l'honneur de la patrie, et le fer de vos
« épées trempées dans leur sang, va cimenter et
« rendre impérissable le trône de notre idolâtré
« Fernando Septimo. »

Le général Junot restait seul investi du commandement du siége. Il fit de suite occuper par la division Morlot le camp des troupes de la division Suchet, du troisième corps, que le maréchal Mortier était obligé de porter vers Calatayud pour établir notre communication avec Madrid. 1er janv.

Ce départ de neuf mille hommes et cette extension de nos troupes sur divers points, affaiblissaient considérablement l'armée de siége, et rendaient notre position extrêmement difficile. Les armées qui cherchaient à secourir la place nous menacèrent tellement, que nous pûmes craindre même d'être réduits à lever le siége.

Lacoste avait été obligé de faire fortifier par des redoutes de contrevallation le front sur lequel il nous restait si peu de monde.

2 janv. Le 2 janvier, Palafox, à la tête de forces nombreuses, fit avec vigueur une sortie par le faubourg, pour essayer de débloquer la route de Barcelone, mais cet élan fut bientôt arrêté par le feu de nos tranchées et celui de nos batteries; et la mitraille de Gazan sur cette multitude fut très-meurtrière et la força promptement à la retraite. Le 3 et le 4, la place entreprit une ligne de contrevallation, pour déborder nos travaux.

Dans la nuit du 5 au 6, nous ouvrîmes la seconde parallèle sur les bords de la Huerba et fort près du couvent de Saint-Joseph, que l'on se préparait à attaquer. Notre artillerie s'établissait partout avec une activité incroyable. L'ennemi ne mettait pas moins de zèle à élever une ligne de contre-approche sur le centre de la ville pour prendre nos travaux à revers. Nos batteries cependant n'étaient pas encore toutes armées, à cause de la difficulté des transports de notre matériel; et pendant ce temps l'artillerie et la mousqueterie de la place nous mettaient chaque jour des hommes hors de combat. Excepté ces grands préparatifs, aucun événement remarquable n'eut lieu de part et d'autre jusqu'au 10 janvier.

10 janv. Le 10, Palafox fit faire une vigoureuse attaque de nuit, contre nos batteries: il parvint à enclouer deux pièces, mais il laissa soixante morts dans nos tranchées, et il fut repoussé. Ce général nous fit jeter dans cette occasion beaucoup d'imprimés

de la proclamation qu'il adressait à nos soldats, pour les engager à la désertion. Elle était écrite en six langues différentes, et il disait à ceux de toutes les nations dont les régiments suivaient nos drapeaux : « Dalmates, Italiens, Hollandais, Po-« lonais, Allemands, abandonnez une guerre qui « fait votre opprobre, etc. etc. : » Tous ne firent qu'en rire.

Le 12, on livra l'assaut au couvent de Saint-Joseph. Ce couvent, un peu détaché en avant de la Huerba, était un des points les plus fortifiés de Saragosse, et bien flanqué par les batteries d'une bonne tête de pont sur cette petite rivière; il était armé de plusieurs canons servis par les meilleurs artilleurs. On l'avait entouré de fossés profonds coupés à pic dans un terrain extrêmement dur. Plusieurs retranchements palissadés, et garnis de pieux inclinés, en rendaient les abords très-difficiles, et don Mariano Rénovalès, avec trois mille hommes bien choisis, était chargé de le défendre. Depuis vingt-quatre heures notre artillerie le battait en brèche avec trente-deux bouches à feu, et l'ennemi travaillait constamment à déblayer le pied du mur pour rendre la brèche impraticable. Cependant, ne trouvant plus le poste assez sûr, il venait de le dégarnir des pierriers et de quelques gros canons que nous lui avions démontés. 12 janv.

Le 12, lorsqu'on se fut assuré que les boulets 12 janv.

avaient suffisammentrenversé ou rompu les palissades, et que la brèche était pratiquable pour monter à ce couvent en partie détruit, Lacoste donna vers quatre heures du soir le signal de l'assaut.

Aussitôt le chef de bataillon du génie Haxo s'élança hors de la tranchée avec quelques compagnies d'infanterie et deux canons de campagne, et il s'avança de manière à battre l'ennemi derrière ses chemins couverts. Cette manœuvre hardie surprit tellement les assiégés qu'ils abandonnèrent à l'instant même les ouvrages extérieurs et se sauvèrent en désordre pour repasser la Huerba.

12 janv. Le chef de bataillon Stahl, à la tête de quelques compagnies de voltigeurs, saisit ce moment et s'élance au pas de charge sur le fort; mais il trouve le fossé si profond qu'il ne peut y descendre. Tandis qu'il dresse des échelles pour y parvenir et gagner jusqu'à la brèche, le capitaine du génie Daguenet parvient à faire le tour du fort jusqu'à un petit pont en bois qu'on n'avait pas eu le temps de couper. Il s'introduisit avec sa compagnie de sapeurs jusqu'à l'entrée du couvent, dont il cherchait à enfoncer la porte à coups de hache. Mais le feu terrible de la place lui tuait ses soldats par derrière, et il fut obligé d'en faire coucher une partie à plat ventre sur le pont.

L'ennemi se trouvant ainsi attaqué de toutes

parts, s'y défendait avec fureur en tirant de tous les étages par les croisées et à travers les crevasses des murailles; ces rudes commotions firent bientôt écrouler ces plafonds sur ces braves dont une partie fut écrasée. La terreur et le désordre se répandirent parmi les autres, et le fort qui n'était plus qu'un amas de ruines et de débris humains, fut emporté de vive force. Dans la chaleur du combat un grand nombre de ces vaillants défenseurs fut passé par les armes, et le reste se rendit, ou parvint à s'échapper en sautant par les fenêtres, et en traversant la Huerba à la nage. Le colonel don Juan Arzu fut au nombre des prisonniers. L'attaque si vive, et la défense si opiniâtre de ce couvent furent un des faits d'armes les plus remarquables de ce siége, et nous pûmes pressentir dès lors ce qu'il nous faudrait encore de travaux et de persévérance pour achever la conquête de Saragosse.

Le 15, à huit heures du soir, une centaine de sapeurs et autant de Polonais, conduits par le colonel du génie Rogniat, escaladèrent assez facilement avec des échelles les murs à pic de la tête de pont, quoiqu'ils eussent dix pieds de haut. L'ennemi y avait pratiqué une mine considérable, sur l'effet de laquelle il comptait pour nous ensevelir. Mais l'explosion ne répondit pas à son attente, et ne nous blessa personne. On s'élança à la baïonnette sur les Espagnols, qui firent sauter le pont en se retirant. 15 janv.

16 janv. Nous pûmes dès lors réunir par des tranchées les deux attaques principales, celle de notre droite, et celle du centre, vis-à-vis des Capucins. Tandis qu'on y travaillait, un officier déterminé, le capitaine Galliano Mérindo, suivi d'une centaine d'Espagnols aussi intrépides que lui, traversa trois lignes pour venir enclouer quatre de nos mortiers dont les bombes faisaient beaucoup de mal à la ville. Sur son trajet, à travers nos tranchées, il avait déjà tué vingt hommes et encloué deux canons, et il était parvenu jusque dans la batterie des mortiers. Mais l'alerte ayant été promptement donnée, nos gardes accoururent de toutes parts, lui coupèrent la retraite, et lui tuèrent presque tous les siens. Il fut fait prisonnier, et nous le traitâmes avec les égards et l'admiration que méritait l'acte de dévouement qu'il venait d'exécuter avec tant d'audace en plein midi. Depuis ce moment la Huerba nous sépara des assiégés, et ils furent dans l'impossibilité de nous inquiéter sérieusement par des sorties.

16 janv. La perte du couvent de Saint-Joseph, celle des autres postes extérieurs, et surtout le progrès de l'épidémie, commençaient à faire prévoir aux assiégés l'avenir le plus sinistre. Palafox crut ne pouvoir mieux ranimer les esprits qu'en trompant leur crédulité, qui croissait en même temps que les dangers. Il supposa qu'un émissaire, envoyé par son frère, lui apportait les nouvelles les plus favorables, qu'il fit imprimer dans la gazette du

16 janvier. Le général Reding, disait-il, a détruit les armées françaises en Catalogne, et marche au secours de Saragosse à la tête de soixante mille hommes. Les armées anglaises de Black et de sir John Moore, et l'armée de Laromana, ont taillé en pièces l'armée de Napoléon. Ney et Berthier ont été tués; Bonaparte lui-même est cerné de toutes parts. Les troupes qui accourent pour délivrer Saragosse amènent de Cadix un immense convoi de piastres pour récompenser les valeureux défenseurs de la place : le marquis de Lazan dévaste la France, et rapporte à Saragosse les dépouilles de Toulouse.

La foule, avide de connaître ces détails, se précipitait aux portes de l'imprimerie, et s'arrachait les feuilles. Aussitôt les cloches de toutes les églises carrillonnèrent à toute volée; les salves d'artillerie et de mousqueterie, le bruit des tambours, des fanfares, le son des instruments de toute espèce, les charivaris les plus bruyants et les cris d'allégresse retentirent jusque dans notre camp. Cette joie, et les risées de l'ennemi, dont nous ignorions la cause, nous donnaient presque de l'inquiétude; nos bombes et nos boulets succédaient rapidement aux fusées tirées dans la ville, dont nous cherchions à troubler la fête, et cependant les lueurs de l'illumination générale nous éclairèrent jusqu'à neuf heures du soir; bientôt le silence et l'obscurité de la nuit ne furent plus interrompus que par le son et le feu du canon.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Soulèvement de la population des montagnes en faveur de Saragosse. — Les vivres manquent au camp. — Un prêtre vient exhorter les assiégeants à abandonner le siége. — On annonce l'arrivée du maréchal Lannes. — Le duc d'Abrantès. — Arrivée du Maréchal. — Envoi d'un parlementaire à Palafox. — Résultat de cette mission périlleuse.

DU 1er AU 24 JANVIER.

du 1er au 15 janv. Notre situation au camp commençait à être des plus critiques. Toutes les nuits nous voyions des signaux de fusées ou de feux que les insurgés allumaient dans les montagnes pour correspondre avec les signaux des habitants de Saragosse, dont ils entretenaient l'espérance. Les Espagnols organisaient un soulèvement général dans l'Aragon, et cherchaient à nous affamer dans nos camps. Le général Wathier avait été envoyé vers Fuentès, sur la route de Tortoze, avec douze cents hommes d'infanterie et six cents de cavalerie, pour éclairer le pays et nous procurer des vivres. Cinq mille paysans vinrent l'attaquer à Belchitte : il les sabra et les poursuivit jusqu'à Alcanitz. Ici, d'autres rassemblements nombreux lui livrèrent un combat très-vif, à la suite duquel il s'empara d'Alcanitz, qui fut mise au pil-

lage. Dans un rayon plus rapproché de nous, des bandes armées, et les paysans des montagnes de Soria menaçaient constamment nos hôpitaux, nos manutentions et nos autres établissements réunis à Alagon. La route même de Pampelune, par où arrivaient nos munitions d'artillerie, était toujours inquiétée par eux.

De l'autre côté de l'Èbre le colonel Delage avait remonté la gauche du Gallégo, et avait failli être enlevé à Perdiguera par deux mille cinq cents hommes, après une affaire assez chaude où il les battit, et ramena sa troupe et des vivres au camp par Suera. Le colonel Gasquet avait aussi été envoyé pour chercher des vivres. Ces expéditions dégarnissaient beaucoup nos lignes, mais on parvint à les cacher aux assiégés, et Palafox ne put profiter de ces moments favorables.

Cependant quelques milliers de paysans, qui fort heureusement pour nous étaient mal commandés, se jetèrent un jour, à l'improviste, sur nos postes et nous causèrent un moment de terreur panique. La même crainte s'empara d'eux peu d'instants après, à l'approche du maréchal Mortier, qui s'avançait à leur poursuite, et ils prirent la fuite. Le colonel Gasquet, qui rentrait au camp, les rencontra et leur tua cinq cents hommes. Il amenait de beaux troupeaux de mérinos, très-précieux par la finesse de leur laine. On regret-

tait beaucoup d'employer à la nourriture des troupes ces animaux qui étaient de la race la plus pure.

du 1er au 15 janv. Le marquis de Lazan, frère de Palafox, avait trouvé le moyen de s'échapper depuis quelques jours de Saragosse pour aller presser l'insurrection des provinces et l'arrivée des secours. Il cherchait en même temps à placer en lieu de sûreté ce que l'on pouvait emporter des trésors de Notre-Dame del Pilar. Il avait mis ces objets précieux dans une barque sur l'Èbre, et à la faveur d'une des nuits les plus obscures et les plus longues de janvier, il parvint à descendre le fleuve et à s'éloigner sans avoir été aperçu. Le colonel Anglais Doyle cherchait aussi les moyens de faire parvenir aux assiégés des barques chargées de fusils, dans la crainte qu'ils ne vinssent à en manquer; mais son entreprise n'eut pas le même succès, et nos gardes saisirent les embarcations, avant le jour, assez près de la ville.

En attendant ces renforts et ces secours, Palafox voulait réserver ses troupes de ligne pour les cas les plus difficiles, et il n'envoyait tirailler aux avant-postes que les paysans, parce qu'ils sont en général braconniers, bons tireurs, contrebandiers et endurcis à la fatigue. Ceux-ci cependant, soit par paresse, soit pour avoir plus d'audace, ne venaient nous inquiéter qu'après leurs repas, et nous laissaient ainsi quelques heures de repos dont nous profitions pour perfectionner

les tranchées. Nous cherchions aussi à ménager notre monde et nos munitions, et nous ripostions aux Espagnols le moins possible. Les moines ne manquaient pas de faire considérer ce silence de nos armes comme un indice certain de notre faiblesse; ils excitaient ces paysans à nous harceler, et c'était toujours à l'exemple, et sous la conduite de quelques-uns de ces religieux, que nous les voyions redoubler d'activité et s'animer à faire le coup de fusil.

Un jour un de ces prêtres, dont la figure était vénérable, le port majestueux et la taille élevée, s'avança vers nous (en dépassant les retranchements du faubourg) revêtu de ses habits sacerdotaux, et portant un crucifix à la main. Il marchait d'un pas ferme et grave, et sans s'occuper des dangers qui l'environnaient. Son air plein de confiance était celui d'un homme inspiré qui dirait : « Dieu! je marche à ta voix, détourne « leurs mauvais desseins. » Lorsqu'il fut assez près de nos avant-postes pour se faire entendre, il s'arrêta et prononça d'une voix sonore et assurée, au nom de la religion, une exhortation pressante pour nous détourner d'attaquer inutilement une cité que la sanctissima Notre-Dame del Pilar tenait sous sa divine protection. Plusieurs fois on lui cria de renoncer à la mission qu'il remplissait si courageusement; néanmoins il voulait persister; et ce ne fut que lorsqu'il 6 janv.

6.

entendit plusieurs coups de fusil tirés en l'air autour de lui, qu'il se détermina à s'éloigner d'un auditoire aussi mal disposé à l'écouter. Toutefois il put rentrer en ville sans accident.

De toute part nos travaux avançaient rapidement. L'artillerie mettait une grande activité à détruire les batteries de la place. Le génie préparait ses nouvelles attaques pour porter la guerre jusque dans l'intérieur de la ville, et l'infanterie pouvait un moment se délasser de ses travaux, en attendant que ces préparatifs fussent achevés. Les vivres commençaient à être rares dans le camp; cependant nos soldats continuaient à se livrer gaiement à leurs jeux : ils ne quittaient ces distractions de leur métier, que pour considérer les progrès des incendies occasionnés par nos bombes, ou pour admirer les brillantes courbes de feux que ces projectiles traçaient en l'air pendant la nuit. Quelle que fût la promptitude que nous missions à nos travaux, elle était loin encore de répondre à l'impatience de l'Empereur. Dès qu'il fut informé du rétablissement de la santé du maréchal Lannes, il lui envoya à Tudéla l'ordre de prendre le commandement du siége. Il comptait que le nom seul du vainqueur de Tudéla ferait une vive impression sur Palafox et sur la population, et les déterminerait probablement à ne pas prolonger une résistance inutile. Il lui recommanda

de presser vivement les choses, mais surtout de ne rien donner au hasard.

Lorsque le général Junot, duc d'Abrantès, apprit l'arrivée prochaine de ce maréchal, il ne put dissimuler le dépit extrême qu'il en éprouvait. Ce sentiment si vif de jalousie et d'orgueil excessif provenait principalement d'une maladie mentale dont il commençait à être atteint sans que l'on s'en doutât (A). Il mit donc tout en œuvre pour s'emparer de la place avant qu'un autre vînt lui enlever cet honneur, et il ordonna pour le lendemain un assaut général. A cette nouvelle, le général Lacoste courut lui représenter la nécessité de ne pas s'écarter du plan proposé et adopté par l'Empereur, celui d'éviter les attaques de vive force pour arriver plus sûrement au but, et sans perdre de monde. Il lui fit observer que la ville renfermait maintenant plus de cent mille âmes, et que tous les hommes en état de porter les armes étant soldats, elle devait contenir au moins cinquante mille défenseurs, tandis que nous n'avions devant la place que seize mille hommes, le reste de l'armée étant obligé de tenir la campagne. Lacoste lui rappelait encore avec quelle étonnante activité les assiégés étaient parvenus à faire de Saragosse une immense forteresse, et avec quelle opiniâtreté ils se préparaient à employer les mêmes moyens qui leur avaient si bien réussi au siége précédent. 16 janv.

Enfin il crut devoir s'opposer formellement à cette opération qui devait échouer. Les autres chefs se réunirent à l'opinion du général Lacoste. Alors le duc s'emportant avec fureur leur dit, après plusieurs paroles outrageantes : « Vous êtes « mes ennemis, et *vous trahissez les d'Abrantès*, « en réservant au maréchal l'honneur de cette « conquête. »

16 janv. Le général Lacoste, avec un grand sang-froid, et fort de la mission que l'Empereur lui avait confiée, répondit avec énergie : Hé bien, monsieur le duc, je vous rends responsable du mauvais succès de cette action, et je vais en faire part à l'Empereur. Cette fermeté changea les résolutions du général, et l'assaut fut décommandé. Le même soir, on aperçut en ville l'illumination dont j'ai déjà parlé.

Les succès du général Wathier ne changaient rien à notre position qui devenait chaque jour plus critique. Plusieurs de nos détachements qui battaient la campagne pour chercher des vivres, rentraient exténués de fatigue sans pouvoir ramener leurs convois interceptés par les insurgés. François Palafox, le frère puîné du général, s'était aussi chargé de soulever les villages, et d'armer les paysans de Valence et de la Catalogne. Tout ce qui était en âge de porter les armes accourait sous ses drapeaux et formait une masse nombreuse d'hommes à demi sauvages et

endurcis aux fatigues. Contrebandiers dès l'enfance, ne couchant jamais que sur la dure, et accoutumés à une vie errante et périlleuse, ils venaient nous faire la guerre avec fureur. La division Gazan se trouvait pour ainsi dire assiégée par eux dans son camp. Souvent nos soldats étaient réduits à la demi-ration de pain et manquaient fréquemment de viande. Déjà notre hôpital d'Alagon était encombré de malades et de blessés qui manquaient de vivres et de médicaments, et tout le pays se trouvant complétement dévasté jusqu'à huit ou dix lieues autour de Saragosse, il était impossible de leur procurer le moindre soulagement.

Les choses étaient dans cet état, lorsque M. le maréchal Lannes arriva le 22 janvier. Sa présence ramena de suite l'ensemble qui manquait à nos opérations, en les soumettant à sa volonté ferme et unique, qui dirigeait tout avec vigueur. Il plaça son quartier général aux Écluses, et parcourut le même jour les immenses travaux que l'on avait déjà faits. Son approbation nous encouragea tous. Il avait donné l'ordre au maréchal Mortier de rentrer promptement avec la division Suchet, et de la porter de suite sur la rive gauche, pour dégager et couvrir la division Gazan, qui était fort inquiétée. 22 janv.

M. le Maréchal nous avait annoncé que le duc de Bellune, maréchal Victor, venait de remporter

un grand avantage sur le duc de l'Infantado, et qu'il l'avait mis en déroute à Uclès; pour célébrer cette victoire, et pour fêter en même temps l'arrivée de M. le maréchal Lannes, on fit, à la chute du jour, une grande salve de toutes nos pièces en batterie. L'ennemi riposta sur toute la ligne pendant deux heures; après cette vive canonnade il parut régner un grand calme en ville toute la nuit. Cependant Palafox, qui s'était aperçu du départ de quelques-unes de nos troupes, et qui croyait le moment favorable pour reprendre les positions extérieures qu'il avait perdues, préparait en silence une grande sortie.

23 janv. A quatre heures du matin, un coup de canon donnant le signal, trois fortes colonnes sortirent par les portes *Quémada*, *Saint-Engracia*, et del *Portillo*, et marchèrent en ordre et en silence jusqu'à notre rencontre. La première, se dirigeant sur le couvent de Saint-Joseph, surprit le poste qui gardait la petite maison Aguilar sur le bord de la Huerba. Nos hommes parvinrent à s'échapper, et le général Laval, qui commandait la tranchée, reprit la position en repoussant l'ennemi jusqu'à la ville. La seconde colonne eut plus de succès : elle traversa la Huerba, qui était guéable à droite et à gauche de la tête de pont, et s'avançant avec une audace extraordinaire environ deux cents toises sur la route du monte Torrero, elle franchit toutes nos tranchées jusqu'à

la batterie n° 5, où elle tua nos canonniers sur les pièces, qu'elle fit enclouer. Elle cherchait à pénétrer plus avant, lorsque les travailleurs et les gardes de tranchée, ayant pu se réunir, coupèrent la retraite aux Espagnols, et les forcèrent à se sauver en désordre. Trente des leurs furent tués, et autant faits prisonniers. La troisième colonne ayant rencontré devant elle une forte résistance, rentra en ville, comme les deux autres, avant le jour.

M. le maréchal Lannes crut devoir employer d'abord les moyens de conciliation, et il envoya son aide de camp à Palafox, pour lui annoncer tous les avantages que les armées françaises venaient de remporter. Il lui faisait savoir qu'elles étaient maîtresses de l'Espagne entre les deux mers jusqu'à la Sierra Morena, et qu'elles avaient forcé les Anglais à se rembarquer au Ferrol. Il l'exhortait, au nom de l'humanité, à faire cesser l'effusion du sang; et il exprimait combien il serait douloureux pour lui d'exposer aux horreurs d'un long siége une ville riche et florissante, et une population aussi recommandable par sa bravoure. Enfin il offrait à la ville, si elle voulait se rendre, les conditions les plus honorables et les plus avantageuses. 24 janv.

Saint-Marc, jeune officier d'une figure agréable, ayant des manières séduisantes, et fort élégamment vêtu de son costume à la hongroise, enrichi de galons et de tresses en or, se présenta avec

un trompette aux avant-postes espagnols. L'on paraissait fort peu disposé à le recevoir, et on le fit attendre longtemps; cependant un poste de cavalerie vint le prendre, et lui banda les yeux. On le conduisit ainsi à travers les rues les plus longues de la ville. Une population immense s'était réunie en foule sur son passage, et hurlait autour du parlementaire ces cris de mort : *Horcarle! Matarle!* Quelquefois cependant, au milieu de ces cris féroces, l'oreille justement inquiète du jeune officier put entendre ces expressions : *Buen moso, hermoso!* Ce peuple, si simple dans sa mise, a cependant le sentiment d'une noble et gracieuse élégance, qu'on retrouve jusque dans sa manière de porter sur l'épaule sa draperie de laine grossière. Il admirait la bonne grâce de Saint-Marc, que son air martial et le riche harnachement de son cheval fougueux rehaussait encore. La troupe de ligne arriva fort à propos pour protéger le parlementaire jusque chez Palafox, au palais de l'Inquisition. On parut l'y introduire avec mystère, et on lui fit parcourir à pied, dans le plus profond silence, les longs et sinueux détours de ce triste palais. Enfin on s'arrêta pour lui débander les yeux, et on le laissa seul dans une chambre tendue de noir, en présence d'un Christ sur la croix admirablement peint par Velasquez. A cet appareil lugubre, et d'après tout ce qui venait de se passer, il aurait pu croire qu'on le soumettait aux

rudes épreuves de la francmaçonnerie, s'il ne se fût trouvé dans une des salles du tribunal même du saint-office qui poursuit les adeptes du Grand Orient et les punit de mort.

Enfin, après une heure pénible d'attente, qui s'écoula tout entière pour lui devant ce triste *memento mori*, dans ce lieu d'où tant de victimes n'étaient sorties que pour aller au supplice, Saint-Marc vit paraître le jeune et beau gouverneur de l'Aragon, Palafox, suivi de quelques officiers et des membres de la junte. Il lui remit la lettre de M. le Maréchal, en annonçant que Son Excellence l'exhortait à épargner le sang de deux nations que tout invitait à rester amies.

Palafox répondit que la population entière de Saragosse et la garnison avaient pris courageusement avec lui la détermination irrévocable de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Ensuite il laissa de nouveau le parlementaire seul pendant plusieurs heures, que ses tristes réflexions lui firent trouver bien longues. Palafox, sans communiquer ses intentions bienveillantes au jeune officier français, attendait l'entrée de la nuit, afin de le faire éloigner sans danger des forcenés qui demandaient qu'on le leur livrât. Il lui fit remettre une lettre pour M. le Maréchal, et on le reconduisit, les yeux bandés et bien entouré, jusqu'aux avant-postes. La dépêche était ainsi conçue:

« M. le Maréchal, je connais le nombre des trou-

« pes qui m'assiégent : il en faudrait dix fois plus « pour me forcer à me rendre : cette ville se fera « honneur de ses ruines. Le général qui la com- « mande ne connaît point la peur, et ne se rend « point. La gazette ci-jointe vous fera connaître « la situation où je me trouve. » Cette gazette était une copie exacte de celle qu'il avait fait imprimer le 16 janvier, pour exciter en ville, par des récits trompeurs, une joie profitable à la défense.

NOTE DU CHAPITRE QUATRE.

(A.) Cinq ans après, le duc d'Abrantès mourut dans un accès de frénésie, pendant lequel il essaya d'amputer lui-même une de ses cuisses avec un canif, et se jeta par la fenêtre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Passage de la Huerba. — Ruse de Palafox et de Bazile. — Attaque des trois couvents. — Les mineurs s'établissent au pied de Santa-Engracia. — Terrible assaut. — Le même jour, Lejeune est blessé dans deux assauts différents. — Le moine Sant-Yago Saas. — Intérieur de Saragosse. — Attaque des premières maisons. — Intrépidité des mineurs. — Prise de Saint-Augustin.

DU 22 AU 31 JANVIER.

Le refus de Palafox nous obligeait à continuer le siége avec vigueur, et M. le Maréchal nous fit connaître de nouveau que l'Empereur lui prescrivait de se hâter d'employer la mine et de faire sauter les maisons, afin d'épouvanter les habitants. On se prépara donc à traverser la Huerba. Ses bords très-escarpés, et entièrement découverts de notre côté, étaient battus de très-près par l'artillerie et la mousqueterie de la place. La descente de fossé pour arriver dans le lit de la rivière, et la traverser au moyen de deux ponts sur chevalets avec des épaulements en gabions et en fascines, devenait ainsi une des opérations les plus périlleuses du siége. Cette œuvre de courage et d'adresse fut bientôt et très-habilement exécutée ; mais elle coûta la vie à plusieurs de nos meilleurs officiers.

Dès que l'on eut abordé la rive opposée, l'on put arriver à couvert dans le ravin de la Huerba,

jusqu'à la petite maison Aguilar, dans laquelle l'ennemi avait abandonné au moins huit mille cartouches. On s'étendit alors à droite et à gauche, et l'on se fortifia de deux larges places d'armes, d'où l'on marcha à la sape à travers les jardins pour arriver aux bâtiments de l'huilerie, dont on s'empara. L'on avait déjà perdu beaucoup de monde pour parvenir jusque-là, et l'on était encore séparé du mur d'enceinte par un chemin, ou large boulevard, qui régnait depuis le quai de l'Èbre jusque vers le milieu de la partie extérieure de la ville. Six pièces de 24 battaient le pont de l'Èbre, pour en gêner la communication. Il eût été très-utile alors de s'emparer du faubourg pour battre Saragosse avec plus d'avantage par ce côté, et pour ôter aux assiégés l'espoir d'être secourus; mais la ville elle-même nous obligeait à tant de travaux, que l'attaque du faubourg dut être négligée pour le moment.

L'occupation des postes de Saint-Joseph et de la tête de pont par les Français, réduisit les assiégés à la défense de l'enceinte de la ville; et ils redoublèrent d'activité pour travailler au crénelement des maisons, et aux préparatifs d'une nouvelle résistance.

Pendant ce temps, nous avions tout disposé pour rendre faciles nos communications avec le faubourg. Le pont de bateaux que le général d'artillerie Dedon avait fait établir sur le

haut Èbre, au-dessus de la ville, et que le débordement avait rompu le 30 décembre, était déjà reconstruit et se trouvait assez fort pour le passage de notre artillerie de gros calibre. Le pont volant jeté sur le bas Èbre, au-dessous de la ville, était composé de deux forts bateaux réunis avec une plate-forme sur laquelle on pouvait faire passer en même temps deux pièces de 12. Ainsi, par ces deux moyens, nous pouvions circuler facilement autour de Saragosse, dont le blocus était complet.

Le travail de nos officiers du génie, sur la rive droite, était divisé en trois attaques dirigées par des hommes d'un grand talent et d'une brillante valeur. Haxo commandait celle qui s'étendait depuis l'Èbre jusqu'au couvent de Saint-Joseph. Prost était au centre, depuis la rue Quémada jusqu'au couvent de Saint-Engracia; et Henri conduisait la gauche, qui comprenait le couvent des Trinitaires, et l'Inquisition, jusqu'à la rivière.

Soixante pièces de canon et douze mortiers tiraient sur les maisons qu'on devait attaquer les premières, afin d'en déloger les assiégés. Malgré ce feu terrible, l'intrépidité des Espagnols était telle qu'à l'instant même où un boulet venait de faire son trou dans la muraille d'une maison, ceux qui étaient dans l'intérieur se servaient aussitôt de ce trou comme d'une meurtrière pour tirer leur coup de fusil, quoiqu'il arrivât souvent qu'un se-

cond boulet fit écrouler la muraille sur ses défenseurs. Partout on les voyait travailler à construire des barricades au milieu des décombres.

De tels hommes semblaient n'avoir pas besoin d'être stimulés : cependant Palafox, le père Bazile, et tous les chefs redoublaient de zèle pour les encourager, en augmentant leur espoir d'être secourus. Comptant sur leur crédulité, ils faisaient publier, au son des instruments et des cloches de toutes les églises, de prétendues victoires remportées sur l'Empereur, dont ils annonçaient la défaite complète. Ils ajoutaient que le frère de Palafox, heureusement échappé, s'était mis à la tête d'un corps considérable, et qu'il dévastait déjà la France. Ils leur montraient, comme une preuve de l'exactitude de tous ces absurdes récits, les nombreux signaux que l'on voyait au loin tous les soirs. De plus, ils avaient appris par quelques émissaires les tentatives que les insurgés faisaient de toutes parts pour intercepter nos convois, et ils savaient aussi que nous commencions à souffrir de la famine dans notre camp. Sur ces avis, ils nous considéraient comme étant nous-mêmes les assiégés. La confiance avec laquelle ils accueillirent ces bruits poussa leur jactance jusqu'à l'extrême, à tel point qu'ils s'approchaient de nous, autant que possible, pour nous faire entendre leurs hymnes patriotiques, et nous insulter par leurs cris d'allégresse et leurs vociférations insultantes.

La vigilance de nos sentinelles étant très-active, nous ne pouvions comprendre par quels moyens les assiégés parvenaient à obtenir les nouvelles qui pouvaient les encourager. Parmi les nombreux expédients auxquels ils eurent recours, je vais en citer un qui me paraît digne d'intérêt, et qui ne parvint à notre connaissance que longtemps après le siége.

Julian Perez, un des nombreux contrebandiers des Pyrénées, qui se trouvait alors enfermé dans la ville, se servait de son chien, Mira, qui était dressé à faire la contrebande, pour procurer des renseignements à Palafox. Il lui entourait le col d'une peau velue de même poil que la bête, et sous ce collier bien cousu et difficile à reconnaître était caché cet avis : *Llega noticias,* « Fais parvenir des nouvelles. »

Le fidèle animal obéissant à regret à la volonté de son maître, lorsqu'à l'entrée de la nuit il lui commandait impérieusement de la voix et du geste d'aller (à la maison), partait triste et traversait lentement les lignes françaises sans être remarqué : il continuait sa route jusqu'à Barbastro, où demeurait la femme de Perez. Déjà, à deux différentes reprises, elle avait placé sous l'enveloppe velue les avis qu'elle adressait aux assiégés, et le chien les avait rapportés à son maître; lorsqu'enfin, au troisième voyage, l'intrépide messager, dont le nom même, Mira, si-

gnifie prends garde à toi, rentra un matin à Saragosse ayant la cuisse percée d'une balle, et ne retourna plus à Barbastro.

25 janv. Le 25, M. le maréchal Lannes m'ordonna de l'accompagner avec le général Lacoste, et nous nous rendîmes au delà de l'Èbre par le pont volant, pour aller visiter tous les travaux du général Gazan, et le presser de rapprocher ses lignes de la ville. Dans la nuit suivante, les nouvelles tranchées de ce général furent portées en avant, ainsi que ses bivouacs, et si près de l'ennemi, que les balles y atteignaient nos soldats auprès de leurs feux, dont les tisons furent souvent éparpillés par les boulets et les obus de la place.

M. le Maréchal avait ainsi donné à l'ensemble de nos travaux la plus heureuse impulsion. Nos petits corps de cavalerie agissaient avec énergie, et repoussaient au loin les insurgés qui nous harcelaient. Plusieurs brèches paraissaient praticables, et nos batteries avaient en partie démoli les couvents de Saint-Augustin et Sainte-Monique, à notre droite; de Saint-Engracia, au centre; et des Capucins, à gauche; ces trois couvents aboutissent au boulevard de l'enceinte extérieure. Le major Breuille, commandant des mineurs, à qui on avait voulu donner le temps d'exécuter ses travaux, vint annoncer que des rameaux de mines, très-longs et fort difficiles à établir sous ce boulevard, étaient arrivés jusqu'au pied du couvent de Saint-Engra-

cia, et qu'il y faisait charger d'immenses fourneaux, capables de renverser la façade de l'édifice. Tout se trouvant ainsi disposé, M. le Maréchal ordonna une grande attaque sur ces trois points principaux. Pour s'y préparer on jeta dans 26 janv.
la nuit un troisième pont sur la Huerba, et cent grenadiers la traversèrent malgré le feu de la place et parvinrent à s'établir au pied du mur du jardin de Saint-Engracia, qu'ils percèrent de créneaux. Leur commandant y fut tué et quinze hommes blessés.

Le général Habert, qui devait livrer les assauts, rassembla ses troupes dans les tranchées au point du jour. Il donna le commandement de la première colonne de droite au chef de bataillon Stahl; celle du centre à un capitaine, et celle de gauche au colonel Chlopiski. Chacune avait en tête un officier du génie et soixante sapeurs. La brigade du général Brun fut placée en réserve. La division Morlot devait simuler une fausse attaque au delà de la porte del Carmen, pour diviser les forces des assiégés, ou repousser les sorties.

Dans cette même nuit, notre bombardement Nuit du 26 au 27 janv.
fut désastreux pour la ville; nos bombes y mirent le feu dans plusieurs endroits, et la chancellerie du palais de justice fut réduite en cendres.

Le 27 janvier, vers dix heures, toute l'armée 27 janv.
fut à son poste et sous les armes. A midi, le brouillard qui nous cachait en partie la ville s'étant dis-

sipé, et le signal ayant été donné par l'explosion des mines de Saint-Engracia, nous lançâmes les troupes à découvert pour traverser ce large boulevard, et pour monter à l'assaut. Toutes les cloches de la ville sonnèrent aussitôt l'alarme générale. Les bourgeois accoururent sur les points attaqués et firent pleuvoir sur nous une grêle de balles et de grenades. L'ennemi fit sauter dans le même instant trois fourneaux de mines qu'il avait fait préparer sous le chemin que nous avions à parcourir en avant de chacune des brèches; mais notre course fut si rapide qu'elle nous fit éviter ces explosions qui ne blessèrent personne. Partout nous réussîmes à nous établir sur le terrain de l'ennemi, quoiqu'il eût disposé, en arrière de chaque brèche, des batteries qui nous criblaient de mitraille, et que tous les murs fussent hérissés de défenseurs en furie.

Après que nous eûmes gravi sur la brèche qui était à peine praticable, en face de l'huilerie, à la gauche de Sainte-Monique, nous nous trouvâmes arrêtés sur le sommet du mur d'un jardin, dont le sol très-bas de l'autre côté, était à plus de dix pieds de profondeur. Les terrasses environnantes étaient couvertes de troupes et garnies d'artillerie qui nous abîmaient. Il fallut quitter promptement cette position qui n'était pas tenable. Peu de minutes après, nous revînmes à la charge par la brèche qui était à côté de Sainte-

Monique, et nous restâmes maîtres de la crête de ces murs. Dans le moment de ce second assaut, lorsque je cherchais à faire pénétrer les assaillants dans l'intérieur du couvent, un Espagnol me frappa d'un coup de crosse de fusil qui me meurtrit le visage et me renversa sans connaissance. Peu d'instants après je repris l'usage de mes sens : j'allai laver ma figure baignée de sang dans les eaux fraîches de la Huerba et je revins presqu'aussitôt préparer avec les nôtres les succès du reste de la journée. Dans cet intervalle, on était parvenu à se loger partout sur les brèches et l'on s'était emparé d'une partie des maisons voisines, dont on venait d'enfoncer les portes et les murs, sans pouvoir dépasser les cours sur lesquelles plongeaient tous les feux de l'ennemi.

Pendant l'attaque qui fut livrée à gauche de Sainte-Monique, les Espagnols reprirent deux fois l'offensive et nous blessèrent une centaine d'hommes par la mitraille, et par les efforts qu'ils dirigèrent sur ce point. Cependant ils furent enfin repoussés, poursuivis et tués jusque sur les toits, où ils continuèrent à combattre sans vouloir se rendre.

A l'attaque du centre, les mines, que le major Breuille pratiqua par-dessous le boulevard, renversèrent la moitié des murs du couvent de Saint-Engracia. Les Polonais du deuxième régiment de la Vistule, commandés par Chlo- 27 janv.

pisKi, et dirigés par le colonel du génie Rogniat, avaient été divisés en plusieurs petits détachements que l'on devait engager les uns après les autres, pour éviter la confusion. Ces têtes de colonnes traversèrent en courant cent vingt toises de terrain à découvert, et pénétrèrent avec impétuosité sur les décombres du premier mur de clôture, qui était abattu sur une grande longueur. Une autre muraille en arrière de la première n'avait de brisé qu'un trou de huit à dix pieds de large, et les fusils de douze cents défenseurs du couvent étaient braqués et tiraient sur cette ouverture. Les premiers arrivés de nos braves (le capitaine du génie Segond, et le capitaine Nagrodski) s'y précipitent tête baissée, et successivement tous ceux du régiment de la Vistule arrivent comme autant de lions en furie, pénètrent et défilent par cette brèche. Un combat terrible s'engage dans toutes les parties du couvent; là, des moines, des soldats, des paysans, des femmes, et jusqu'à des enfants, s'excitaient mutuellement à nous disputer le terrain; ils se défendaient du bas en haut des escaliers, de corridor en corridor, de chambre en chambre, se retranchant derrière des ballots de laine et jusque derrière des tas de livres, et faisant de toutes parts un feu des plus meurtriers. Un de nos Polonais fut même assommé dans l'escalier par un moine à coups de crucifix. Néanmoins les Espagnols furent repoussés jusqu'au delà du

couvent des Capucins, dont nous restâmes aussi les maîtres. Six fougasses qu'ils avaient fait sauter sous nos pas ne purent nous arrêter, et on les poursuivit jusque dans les débris des maisons adjacentes, sur lesquelles ils dirigèrent aussitôt des batteries qui nous firent beaucoup de mal. Les coups de fusil surtout qui partaient du haut des clochers voisins nous abîmaient. Ils avaient placé là les meilleurs tireurs, dont les balles ne manquaient jamais le but.

Dans ce moment je traversais avec Lacoste et Valazé les ruines amoncelées par l'explosion dans la cour de Saint-Engracia pour passer à l'attaque des Capucins, lorsque je reçus un boulet par ricochet qui me fit à l'épaule une forte meurtrissure et me causa la plus douloureuse suffocation. Cette seconde blessure me mit hors de combat pour quelques jours. Tandis que je me retirais à travers les décombres de ce cloître ruiné, à l'endroit où ceux qui me soutenaient firent une pause dans ce champ de carnage, je vis une croix blanche qui s'élevait sur un groupe en marbre représentant le Christ dans son linceul au bord du tombeau; il était placé sur les genoux de sa mère en prière au pied de la croix. Les regards de la Vierge tournés vers le ciel, ses mains ouvertes et étendues vers la terre, son expression de douleur et sa bouche suppliante semblaient dire : « Dieu « tout-puissant, ce n'est point pour s'entre-détruire

« que tu donnes la vie aux humains ; apaise leur « rage homicide, et pardonne à leur funeste erreur, « comme mon fils leur a pardonné ! » Une auréole divine s'était formée dans un nuage épais de poussière et de fumée que le vent faisait tournoyer autour de la statue, qui semblait être animée. Cette vapeur ne me laissait voir qu'en partie les morts et les mourants dont le sang ruisselait sur les marches du piédestal; et les tristes réalités de ce tableau n'apparaissaient à mes yeux que comme une vision sublime dont l'aspect imprévu me frappait d'admiration. Ma tête affaiblie crut voir sortir de ce nuage la main que me tendait la Providence : j'implorai son secours, et dans le même instant Valazé m'apporta quelques gouttes de vin dans une outre qu'il avait trouvée parmi les débris du couvent. Ce breuvage répara mes forces, et ma blessure fut légère.

L'attaque du couvent des Trinitaires avait été
27 janv. bien plus vive encore qu'au centre. Trente de nos carabiniers, placés en observation au débouché de la tête de pont, vis-à-vis de la tour del Pino, remarquent que les Espagnols se sauvent de Saint-Engracia et du couvent des Capucins vers le couvent des Trinitaires, et sans hésiter ils s'élancent à leur poursuite en gravissant les retranchements ennemis, dans lesquels ils pénètrent par les embrasures. D'abord ils renversent tout devant eux, et tuant partout les canonniers sur leurs

pièces, ils parcourent le rempart aux cris de *en avant, en avant.* Cependant ces braves étaient frappés de toutes parts, leur nombre diminuait considérablement, lorsqu'un bataillon de garde, en arrière de la Huerba, les voyant en danger, ne put contenir son ardeur: il franchit la rivière au pas de course, et escalada le rempart pour voler au secours des carabiniers. Alors, pêle-mêle avec l'ennemi qui fuyait, ils pénètrent jusques dans le couvent des Trinitaires. Les Espagnols, qui d'abord avaient cédé à un premier mouvement d'épouvante, revinrent promptement sur leurs pas, et se répandirent dans les maisons voisines, d'où ils firent un feu très-meurtrier et presque à bout portant sur nos troupes qui étaient à découvert sur une grande longueur du rempart. Déjà nos rangs étaient fort éclaircis, et notre ardeur se ralentissait. L'ennemi s'en aperçut, et reprenant courage, le général Mori revint avec une foule nombreuse nous repousser vigoureusement sur le couvent des Trinitaires, qu'il reprit un moment. Le général Morlot remarqua ce désordre, et fit accourir fort à propos deux bataillons pour nous soutenir. Leur choc fut terrible, et le nombre des morts entassés sur ce même point devint considérable. Nous y fîmes enfin plus de six cents prisonniers, et nous tournâmes de suite contre les assiégés les quinze pièces de canon que nous leur avions prises sur le rempart. De part et d'autre, plusieurs officiers d'un

mérite supérieur y perdirent la vie. Le général espagnol Mori, qui défendait la porte del Carmen, fut trouvé parmi les morts : ses intrépides officiers, Vrutia, Cortinès, Obispo, furent dangereusement blessés. Un de nos jeunes et intéressants ingénieurs, dont on avait conçu les plus hautes espérances, le capitaine du génie Segond, venait d'être surpris et tué à bout portant, par un prêtre caché derrière un tas de pierres, dans les ruines de Saint-Engracia. Sa mort jeta dans le deuil et dans les larmes la famille d'un de nos préfets les plus distingués, et nous le regrettâmes beaucoup.

C'est à l'issue des terribles combats de cette journée qu'un prêtre se vantait d'avoir égorgé de sa main dix-sept Français. C'était ce même San-Yago Saas, ce moine des Carmes, qui s'était montré au premier siége aussi vaillant capitaine que fougueux prédicateur. De nouveau le sabre au poing, les bras nus et la manche retroussée sur l'épaule; la robe relevée, et de la tête aux pieds tout souillé de sang, ce furibond parcourait les rangs et disait à chacun : Imite mon exemple, il n'en restera pas un. C'est aussi dans cette matinée qu'Augustina Sarzellia reparut au milieu des combattants, et qu'elle mérita par sa valeur d'être élevée au commandement d'une compagnie des femmes intrépides dirigées par dona Burida. Cette Augustina s'était exercée, depuis son premier fait d'armes, à pointer un canon et à ajuster un

coup de fusil, et son adresse n'était pas moins remarquable que sa témérité.

Nous employâmes la nuit suivante à nous barricader, à l'aide des balles de laine, des gabions et des sacs à terre avec lesquels on élevait des traverses. En déblayant le sol de tous les morts espagnols dont il était couvert, on trouva le corps d'un jeune religieux qui tenait à la main le ciboire contenant encore les saintes hosties qu'il avait courageusement apportées aux mourants au milieu du carnage, afin que l'espérance d'obtenir les secours spirituels, soutînt jusqu'à la fin l'énergie des vivants. Dans tous ces décombres, qui étaient pour nous de véritables labyrinthes, nous marchions à la clarté des feux que l'on tirait sur nous, et dont il était difficile de se garantir. Quelques Espagnols nous attaquèrent de nouveau pendant la nuit, et d'autres se renfermèrent, avec des vivres et des munitions, au sommet du clocher le plus voisin de Saint-Engracia, d'où ils nous criblaient de balles et de grenades. Ils y servaient de point de mire à tous nos boulets, et ils eurent cependant le courage de tenir cette position pendant deux jours. On chercha plusieurs fois à les en déloger, mais ils avaient détruit ou retiré à eux les échelles ou l'escalier. Dans le moment où un de nos détachements apportait d'assez longues échelles pour les atteindre, ceux de la ville vinrent hardiment nous repousser jusqu'à ce qu'ils

Nuit du 27 au 28.

eurent protégé la retraite des hommes du clocher.

28 janv. Cette journée si laborieuse, qui nous coûtait plus de six cents hommes, nous rendit maîtres des points les plus importants sur le tiers de la ceinture et des remparts de la ville, et dès ce jour nous restâmes établis dans une partie de l'intérieur de la cité. Le général espagnol, loin de se décourager par la perte considérable des siens, et par le mauvais succès des efforts incroyables qu'il avait faits dans la journée du 27, en rappelait, au contraire, toutes les circonstances comme autant de victoires. Pour exalter ses Aragonais il publiait des ordres du jour où il donnait de justes louanges à la valeur héroïque de tous ceux qui s'étaient distingués. Il faisait afficher aussi des proclamations, où le génie national prodiguait les nouvelles et les vanteries les plus ridicules. On y trouvait les phrases suivantes :... « Si je les « attaque, ils sont défaits; s'ils osent m'attaquer, « je les oblige à fuir couverts de honte...... vous « manquez de subordination et de constance. Au- « cun de vous n'est lâche ni timide, mais il n'y a pas « d'ensemble parmi vous, et votre désunion met « chaque jour notre liberté en péril. Sachez obéir, « et vous vaincrez en peu d'heures cette perfide « canaille....... Si quelqu'un de vous s'éloigne de « l'ennemi avant de l'avoir exterminé, je le décla- « rerai traître à la patrie. Il sera puni de mort, et

« ses biens confisqués deviendront la récompense « de ceux qui se seront fait remarquer par leur va- « leur et leur obéissance. Aidez-moi, vaillants « Aragonais; courage et constance, et jamais « l'ennemi qui veut vous jeter dans l'esclavage et « vous passer au fil de l'épée n'accomplira ses des- « seins homicides; jamais notre patronne la très- « sainte Vierge del Pilar ne permettra que vous « puissiez succomber. »

Cependant Palafox éprouvait de vives inquiétudes; car il avait remarqué que ces mêmes Espagnols qui combattent avec une ténacité extraordinaire derrière des murs, ou même cachés par le plus frèle abri, ne sont plus aussi hardis et entreprenants lorsqu'ils se trouvent entièrerement à découvert. Le mauvais succès du peu de sorties qu'il avait faites lui donnait sujet de craindre que ses paysans ne profitassent de ces occasions pour s'échapper et retourner chez eux. Il aurait perdu ainsi tout l'avantage que le grand nombre des siens lui donnait sur l'ennemi.

Les maladies commençaient à affaiblir les assiégés, et pour soutenir le moral de ces hommes qu'un état de malaise rendait faibles, irritables et difficiles à conduire, la Junta ou tribunal de terreur punissait leurs moindres fautes avec la plus impitoyable cruauté. Ni l'âge, ni le rang de ceux que l'on suspectait de mollesse ne pouvait les sauver d'être mis à mort. La même heure voyait l'ac-

cusation, le jugement et le supplice, et chaque matin les gibets rangés en ligne sur le Cosso, montraient au peuple de nouvelles victimes. Le cœur de Palafox en était déchiré, mais Bazile et les hommes féroces qui dirigeaient la Junta étaient inflexibles. Le clergé, qui de son côté était tout armé pour satisfaire sa rage, faisait des processions, des prières, et de faux miracles. La multitude les admettait avec une superstition incroyable, quelqu'absurdes qu'ils pussent être; et confiante dans l'appui visible du ciel, elle sentait renaître son ardeur.

Néanmoins les Espagnols sont effrayés de nos efforts victorieux. Les cloches sonnent le tocsin dans toutes les églises de la ville, et le peuple accourant en foule comme à un incendie, se porte vers les quartiers que nous venions d'occuper pour y élever des traverses, des barricades, barrer les rues par des batteries qui les enfilaient, et pour percer les maisons dans tous les sens. On se hâte d'y établir des créneaux et des communications couvertes pour que les habitants puissent circuler librement d'une maison à l'autre et venir, sans être vus, tirer sur nous de tous les étages. Leurs maisons voûtées et presque incombustibles favorisaient beaucoup ce genre de défense.

La guerre étant ainsi portée dans les rues de Saragosse, Lacoste mit tous ses soins à s'avan-

cer en ville sans mettre nos soldats à découvert, pour ne pas multiplier des pertes qui auraient pu les rebuter, et l'on chemina plus lentement, mais à coup sur, au moyen de la sape et de la mine. Dès que l'on s'était emparé d'une maison, l'on descendait le mineur au plus profond de la cave et il travaillait aussitôt à s'ouvrir un rameau par-dessous la rue ou sous la maison voisine, pour arriver à celle que nous voulions attaquer. La mine était ensuite chargée dans le plus grand silence, et avec assez d'adresse pour que la ligne de moindre résistance se trouvât sous la maison condamnée. Sitôt que l'explosion avait eu lieu, des soldats que l'on tenait tout prêts, s'élançaient à travers les nuages de poussière qui venaient de s'élever, et s'emparaient des ruines de la maison renversée. Ils s'y barricadaient promptement pour en rester les maîtres, et attendaient ainsi la nuit. Alors protégés par l'obscurité, ils y apportaient des sacs à terre, roulaient des ballots de laine, et tout ce qui pouvait leur servir à faire des épaulements ou des mantelets pour rendre nos communications plus sûres en traversant dans les rues d'un îlot de maison à un autre.

Chacun déployait dans ces dangereuses opérations une grande activité, dont le général Lacoste nous donnait l'exemple : sa valeur admirable était toujours calme et réfléchie. Ses talents,

son aimable caractère le faisaient chérir de tout le monde : sous son influence les travaux du génie et de l'artillerie marchaient avec ensemble et nous obtenions beaucoup de succès. Mais malheureusement l'armée et ses amis devaient bientôt déplorer sa perte....

28 janv. Le 28, l'ennemi essaya sans succès de reprendre le couvent des Trinitaires. Le 29, à deux heures après midi, San-Yago Saas revint à la charge, et une terreur panique s'empara de nos deux bataillons qui l'occupaient. Dans la grande confusion que cette surprise jeta parmi nous, le général Rostolland reçut une blessure grave en cherchant à défendre ce poste. Déjà l'ennemi pénétrait dans le couvent, lorsque le colonel Robert accourut, rétablit l'ordre par sa présence, rallia son régiment et repoussa les Espagnols. Cette échauffourée, dans laquelle le capitaine du génie Barthélemy fut tué, nous mit quatre-vingts officiers ou soldats hors de combat. Palafox, dans son enthousiasme, exagéra notre perte, et fit publier dans tous les quartiers de la ville qu'il nous avait tué six mille hommes. Les assauts réitérés que nous livrions aux Augustins et à Sainte-Monique, pendant ces mêmes journées, étaient chaque fois repoussés avec acharnement, et l'on nous blessait beaucoup de monde en lançant à la main, contre nous, une grande quantité de grenades. Sur ce point, l'arme du génie

perdit en deux jours six officiers et trente-huit hommes.

Nos sapeurs avaient pénétré dans une chambre basse d'une grande maison : les Espagnols continuaient à tirer sur eux par les caves, les étages supérieurs et les greniers; alors nos mineurs y apportèrent deux cents livres de poudre dont l'explosion renversa la maison, et nous rendit maîtres de celles qui l'environnaient.

L'explosion d'un de nos pétards fit une ouver- 30 janv.
ture peu praticable au couvent de Sainte-Monique. Cependant le lieutenant du génie Morlet, à la tête de quelques sapeurs, y planta ses échelles, pénétra dans le couvent, et tua de son épée l'officier qui y commandait : son sergent Thomas, non moins intrépide, étendit morts à ses pieds trois Aragonais, et mit le reste en fuite. Par une autre brèche, que nos mines venaient également d'ouvrir sur le côté du jardin, mais qui se trouvait plus large, cent hommes escaladèrent vivement la muraille et placèrent les Espagnols entre deux feux. Villa-Campa fut mortellement blessé, et sa troupe se sauva dans l'église, où elle combattit un moment corps à corps, pour protéger la fuite des défenseurs; ils s'échappèrent enfin par une ouverture étroite qui était pratiquée derrière le maître-autel, sur lequel brûlaient encore les cierges pour l'office que l'on venait de dire.

A peine étions-nous en possession de ce couvent, que l'on entendit les mineurs ennemis travailler à charger un fourneau pour nous faire sauter : mais les nôtres, l'oreille collée contre la terre, purent reconnaître dans quelle direction les Espagnols arrivaient, et les prévinrent avec adresse par un camouflet, qui étouffa les Espagnols au moment où ils allaient mettre le feu. L'ennemi continua pendant tout le jour à faire d'inutiles efforts pour reprendre ce couvent. D'autres mines engloutirent ailleurs beaucoup d'Espagnols sous les décombres de leurs maisons; et cependant nous étions loin de nous apercevoir que cette guerre affreuse produisît sur les assiégés l'effet que nous attendions : et bien qu'ils fussent affaiblis par tant de désastres, leur énergie, au contraire, paraissait augmenter avec les dangers.

Dans chaque maison, les Espagnols multipliaient, sous la direction de l'infatigable colonel San-Génis, les trous dans les cloisons et dans les plafonds, pour pouvoir tirer d'étage en étage et d'une chambre dans l'autre. On les entendait briser leurs escaliers pour en faire des barricades, et les remplacer par des échelles que l'on pouvait retirer à soi; et chacun dans sa forteresse s'approvisionnait de grenades, d'obus faciles à rouler sur l'assaillant, de poudre, de balles et de pierres pour nous assommer. En même temps les prêtres et les femmes circulaient partout les armes à la main,

au milieu d'une grêle de balles, et marchaient à la tête d'une nouvelle attaque, avec une audace étonnante, pour nous chasser des Capucins. Toute cette fureur vint échouer de nouveau contre la bravoure plus froide de nos soldats, qui se trouvèrent bientôt à l'abri derrière des monceaux de morts.

Dans la matinée du 31, le couvent de Saint-Augustin, que nous n'avions pas pu enlever par la brèche le 27, fut attaqué par nos mines, dont l'explosion entraîna la chute du mur extérieur de l'édifice. Les Espagnols, abordés aussitôt, et surpris par derrière, se sauvèrent en désordre; mais ils revinrent bientôt nous assaillir, sans pouvoir nous déloger de ce bâtiment considérable. Ils eurent plus de succès du côté de la rue Quémada, où nos sapeurs n'avaient pas eu le temps de fortifier un grand nombre de maisons que nous avions prises. L'ennemi vint en foule nous les reprendre, et nous y perdîmes environ cent hommes. 31 JANV.

Le baron de Versage était chargé de défendre la partie de la ville menacée par notre attaque de gauche, et il persistait à vouloir reprendre le couvent des Trinitaires. Pour tenter un dernier effort, il y avait fait diriger le feu de huit à dix pièces de canon, pour le battre d'abord en brèche. Ensuite, à trois heures de l'après-midi, lorsqu'il crut la brèche praticable, on vit les toits

8.

des maisons voisines se couvrir tout à coup d'une multitude d'habitants et de paysans qui commencèrent une vive fusillade, tandis qu'une colonne immense de peuple et de soldats portant des piques et des échelles avançait au pas de course, ayant en tête le furieux San Yago-Saas, de Versage lui-même, et une dizaine de prêtres armés de pied en cap. Ils arrivèrent audacieusement jusque sur la brèche. Mais l'assaut ayant été repoussé, ils se portèrent aux portes de l'église, qui étaient fermées et bien étançonnées; et ils entreprirent de les rompre à coups de hache. Dès qu'elles furent tombées, la traverse en sacs à terre avec laquelle nous avions barricadé le derrière de la porte, leur présenta un nouvel obstacle. Déjà ils essayaient de renverser la traverse avec une pièce de canon qu'ils avaient traînée à bras, lorsque nos voltigeurs, soutenus par les troupes qui accouraient, et fatigués de rester si longtemps sur la défensive, s'élancèrent par-dessus les sacs à terre, et mirent en déroute cette multitude, qui laissa les abords du couvent jonchés de morts. L'on reconnut dans le nombre plusieurs officiers et quelques moines.

Mais détournons un moment notre attention des événements de la rive droite, pour la porter sur ce qui se passe à la rive gauche de l'Èbre.

SIXIÈME CHAPITRE.

Travaux sur la rive gauche. — Sang-froid du maréchal Lannes. — Suchet parcourt la campagne pour défendre l'armée contre les insurgés. — Mort de l'Espagnol San-Génis. — Mort de Lacoste. — Travaux de l'artillerie dans l'intérieur de la ville. — Prise de la Bibliothèque. — Tableau du camp.

DU 31 JANVIER AU 3 FÉVRIER.

Lacoste désirait beaucoup que les travaux entrepris devant le faubourg marchassent aussi vite que ceux que nous exécutions devant la ville : cependant la division Gazan, qui était menacée de tous côtés, se bornait à ne faire qu'un blocus, et n'avait encore pu achever que les ouvrages indispensables de circonvallation, pour enfermer ce faubourg, et de contrevallation pour se défendre elle-même des attaques extérieures. M. le Maréchal se rendit donc au faubourg avec Lacoste et moi pour presser ces travaux. Dans la nuit suivante en effet (celle du 31 janvier au 1er février), la tranchée fut ouverte avec une première parallèle pour embrasser et attaquer le couvent des Capucins de Jésus; et peu de jours après, vingt bouches à feu battaient en brèche ce couvent très-fortifié. 31 janv.

Ce fut en rentrant vers la ville que M. le Maréchal nous offrit une nouvelle occasion d'ad-

mirer le sang-froid qu'il conservait habituellement au milieu des périls. Au lieu de passer à couvert dans le chemin creux des tranchées, il nous conduisit, à travers champs, à demi portée de fusil de la place, et là, il monta sur un tertre pour mieux découvrir autour de lui. Pendant qu'il nous donnait tranquillement ses ordres, plusieurs coups de fusil ajustés sur son brillant uniforme passèrent dans nos habits, et blessèrent un de ses officiers. Chacun alors sauta dans la tranchée; mais M. le Maréchal, restant immobile, continuait à me parler : j'aurais eu mauvaise grâce à l'écouter de loin; je montai près de lui. Ce ne fut qu'après avoir tout dit, qu'il descendit lentement dans la tranchée, où nous prîmes la liberté de lui faire observer que cet exemple de témérité nous paraissait inutile devant des troupes d'une valeur éprouvée, et qu'il aurait pu, en s'exposant ainsi, nous priver d'un chef d'une haute capacité dans le moment le plus critique de notre entreprise.

1er fév. Le lendemain, le maréchal Mortier arriva fort à propos pour tirer Gazan de sa position, qui était extrêmement difficile. Ce général avait été obligé de détacher le colonel Galtier avec trois bataillons pour aller dissiper un rassemblement de trois mille hommes, qui avaient repris Zuera, et qu'il en chassa en leur prenant un canon. Les avant-gardes de l'armée de Fran-

çois Palafox étaient déjà arrivées à la Perdiguera, en vue de Saragosse, et multipliaient leurs signaux. Le maréchal Mortier se porta donc promptement sur ce point avec la division Suchet, repoussa ces avant-postes, et aborda l'ennemi. Cette armée de nouvelle levée, mais nombreuse et commandée par d'anciens officiers, fit bonne contenance et garda longtemps une attitude menaçante dans la belle position qu'elle avait prise sur les hauteurs au-dessus de Licignéna. Cependant il la poussa si vigoureusement à la baïonnette, qu'il la mit en déroute, prit quatre canons et tua près de mille hommes, sans avoir presque éprouvé de perte. Les fuyards furent poursuivis par la cavalerie et par quelques-uns de nos partis, jusqu'à Huesca, Saraguena, et Pina.

Le général Suchet resta ensuite chargé de dissiper les rassemblements ennemis, et de tenir la campagne pour protéger l'arrivée des vivres au camp.

Dans le camp de Gazan, la fatigue de nos troupes était extrême. Les officiers et les soldats n'étaient relevés pour une seule nuit qu'après soixante-douze heures passées à la tranchée. Les vivres étaient souvent très-rares : cependant nous avions peu de malades, parce que le temps était sec et magnifique. Nos soldats en général auraient mieux aimé combattre valeureusement à découvert dans vingt batailles, que passer un seul jour de service à

la tranchée. On les y conduit en silence au moment le plus obscur de la nuit, avec ou sans armes, suivant les circonstances. S'ils en ont, ils les déposent en faisceaux dans des lieux sûrs, sous une bonne garde. Là des officiers du génie leur délivrent des pioches et des bêches, vont placer les hommes à tâtons à un mètre ou deux de distance de l'un à l'autre sur la ligne qui leur est tracée, et leur recommandent de s'enfoncer dans le sol en jetant la terre devant eux, sans faire de bruit, pour n'être pas entendus et mitraillés par l'ennemi. Dès que ces hommes, fatigués de passer tant de nuits à ce travail, sont ainsi à couvert des feux directs de la place (ce qui se fait assez vite, parce qu'ils sont pressés de se reposer), leur activité cesse en même temps que le danger dont ils veulent se garantir; ils tombent accablés par le sommeil, et souvent le bruit même du canon ne saurait les réveiller. Et cependant ces braves ont encore à craindre les sorties, les éclats des bombes, des grenades et des obus; les pots à feu que l'ennemi lance sur eux pour éclairer la place où ils sont, et pouvoir les ajuster à l'aide de cette lumière. Ils ont aussi à redouter des pluies de pierres que l'assiégé projette en l'air avec ses pierriers pour les écraser. Toutefois nos soldats dorment là paisibles sous tous ces feux plongeants, et sous ces projectiles destructeurs, comme le marin, après la tempête, dort sur les vagues profondes qui

peuvent l'engloutir; ils ne songent guère que, pour quelques-uns d'entre eux, ce délicieux sommeil peut devenir éternel.

Telle est la vie momentanée du soldat d'infanterie dans un siége; mais elle est continuelle, cette vie de dangers, pour le sapeur du génie, habitué à braver les feux directs lorsqu'il travaille à découvert pour descendre d'une contre-escarpe; il méprise également tous ces feux plongeants et incertains, lorsqu'il roule un gabion devant lui pour ouvrir une sape ou perfectionner la tranchée. Qu'on se figure le calme et l'adresse de ces sapeurs accoutumés à prendre ainsi depuis seize ans toutes les places fortes de l'Europe, et l'on concevra ce que Napoléon pouvait entreprendre avec de tels soldats (A.), et l'on ne sera pas surpris, d'après ces détails, de trouver fréquemment dans les rapports des généraux de brillants éloges décernés à nos braves sapeurs et mineurs qui se sont distingués.

Si leur patience se montrait avec éclat dans des épreuves si rudes, celle dont les officiers d'artillerie et du génie leur donnaient l'exemple n'était pas moins admirable. Leur valeur calme et constante, et leur zèle, toujours dirigés par la science, ne se ralentirent pas un moment au milieu des fatigues et des privations qui leur étaient imposées par la tâche qu'ils avaient entreprise. Les périls qui les environnaient de toutes parts dans cette bataille

sanglante, qui devait durer sans interruption cinquante-deux jours et cinquante-deux nuits bien longues, ne leur arrachèrent pas une seule expression de mécontentement.

Les ingénieurs espagnols semblaient rivaliser avec les nôtres de capacité, de courage et de persévérance. Par un de ces coups imprévus de la
1er fév. fatalité, l'on vit tomber, le même jour, dans les rangs des Espagnols et dans ceux des Français, les deux chefs du génie, également jeunes et intéressants, qui avaient communiqué avec tant de succès, l'un aux travaux des Français et l'autre à ceux des Espagnols, la vive impulsion de leur activité. Lorsque le colonel San-Génis fut tué dans la *batterie Palafox*, il venait de dire à ses officiers: « Que l'on ne m'appelle pas au conseil, si « jamais il est question de capituler, parce que je « trouverai jusqu'à la mort les moyens de vous dé- « fendre. » Il eut la gloire, en mourant à la fleur de l'âge, de périr pour la cause nationale, en défendant les remparts qu'il avait élevés autour de sa ville natale. S'il mettait en usage toutes les ressources de son art pour écarter les dangers qui menaçaient ses concitoyens, dont il était aimé et respecté, ses soins empressés avaient aussi pour but de placer sa mère à l'abri des périls. Sa mère et sa patrie étaient les deux objets de son active sollicitude. Il fut porté mourant dans les bras de cette mère chérie. Elle inonda de ses larmes ce

corps décoloré, et elle put recueillir son dernier soupir. Moins heureux que San-Génis, Lacoste, abandonné de la fortune qui avait veillé sur lui dans les assauts du Caire, de Saint-Jean d'Acre en Syrie, et dans ceux de Gaëte en Italie, devait tomber sur la terre étrangère, loin des regards de son père et de son épouse adorée, n'ayant d'autre intérêt que l'honneur de servir au loin son pays.

Il avait ordonné que l'on chargeât de deux mille livres de poudre une mine en avant de Saint-Engracia, et une autre semblable à gauche à cent pas de là; et pour mettre de l'ensemble dans l'attaque qui devait suivre ces explosions, il voulut diriger celle de gauche, et me confia celle de droite. En y descendant avec moi de notre camp du monte Torrero, le 1er février vers midi, sa belle âme s'épanchait en me parlant de sa jeune épouse qu'il adorait, et avec laquelle il n'avait passé que cinq jours depuis une année de mariage. Il désirait vivement, me disait-il, quitter la cour impériale pour se livrer aux douceurs d'une vie paisible, embellie par les grâces de sa femme, par la présence de son père chéri, et par les enfants qu'il espérait de cette douce union; et tout en causant d'un avenir dont il faisait une peinture délicieuse, nous arrivions aux batteries.

Haxo venait de prendre le couvent de Saint-Augustin, où le mineur avait ouvert plusieurs brèches une heure avant le jour. L'ennemi nous

attendait en bataille devant la plus considérable, qui avait été faite au mur latéral près de l'entrée de l'église, et il la défendit d'abord vigoureusement. La seconde brèche, beaucoup plus petite que la première, donnait dans une sacristie basse, fort éloignée; et cette ouverture ne causa aucune inquiétude à l'ennemi, parce qu'elle était très-élevée dans le mur et qu'il paraissait impossible d'y passer. Cependant nos grenadiers y descendirent avec des échelles, et pénétrèrent sans être vus près du maître-autel, derrière les Espagnols. Ceux-ci, surpris et jetés en désordre entre deux feux, se sauvèrent dans les galeries supérieures et dans la tribune des orgues. Leurs cris, les détonnations de leurs armes, le bruit des balles qui brisaient les tuyaux sonores de l'instrument faisaient un vacarme effroyable. Bientôt, chassés de ces positions avantageuses, ils furent réduits à défendre pied à pied les traverses et tous les obstacles qu'ils avaient préparés à chaque pas dans toutes les parties de ce vaste couvent, tandis que des paysans montés au haut du clocher jetaient sur nous une grande quantité de grenades enflammées. Néanmoins nous restâmes maîtres du couvent, et nos colonnes, qui débouchèrent à droite et à gauche, chargeant l'ennemi, eurent l'imprudence de poursuivre leurs succès jusqu'à l'hôpital des Orphelins, près du Cosso.

A deux heures de l'après-midi, dans le moment où tout paraissait être calme sur ce point de la ville, les cris d'une immense multitude qui s'approchait, et le tocsin qui sonnait rapidement la charge, nous firent promptement reprendre les armes. Palafox arrivait à la tête de huit à dix mille furieux, pour reconquérir les maisons que nous avions prises. Leur attaque fut si vive, que nous perdîmes beaucoup de terrain ; mais nous restâmes en possession du couvent, protégé par les retranchements qu'avait fait construire Haxo.

M. le Maréchal blâma, par un ordre du jour, l'excessive témérité de ses troupes, qui avaient désobéi à l'ordre donné de n'attaquer une maison nouvelle, que pas à pas, et après s'être retranché dans celle qui servait de point de départ, pour éviter toute échauffourée.

De son côté, Palafox chanta victoire, et publia 1er fév.
le même soir une proclamation où l'on remarquait les passages suivants : « Braves habitants et « défenseurs de Saragosse, voyez les brillants ré« sultats de la valeur invincible que Dieu et la « très-sainte Vierge del Pilar vous ont donnée. Al« lons leur rendre grâces au pied des autels, de « nous avoir fait commencer par un fait d'armes « si glorieux la délivrance de la patrie.... Dans ce « jour terrible d'épouvante et d'horreur, l'ennemi « cruel allait déchirer dans les rues vos enfants « sous les yeux de leurs mères, prostituer vos

« filles vertueuses, égorger vos fils et vos femmes,
« et vous faire subir jusqu'à la mort le plus hon-
« teux esclavage....... Nous n'avons plus de res-
« sources que dans la victoire. Continuons à com-
« battre avec courage comme nous l'avons fait
« aujourd'hui, et dans peu de jours la patrie sera
« libre....... Vous avez des besoins auxquels je veux
« pourvoir. Ma solde vous sera partagée. Je donne
« pour vous tout ce que je possède; mes montres,
« mon argenterie; je ne me réserve que mon épée
« pour vous venger de ces infâmes....... Ma table
« sera réduite à la simple nourriture du sol-
« dat.... Que chacun accorde à mon exemple des
« secours aux plus pauvres, aux veuves, aux or-
« phelins, et dans peu nous pourrons en liberté
« nous prosterner aux pieds de la très-sainte Vierge
« del Pilar, qui nous protége et nous défend si
« visiblement. »

Ces événements venaient d'avoir lieu, lorsque nous arrivâmes, Lacoste et moi, du monte Torrero. Nous parcourûmes d'abord les ruines toutes sanglantes que venait de conquérir Haxo, et de là nous allâmes trouver Prost à l'attaque du centre.

Lacoste, par un sentiment plein d'humanité, déplorait le sort des malheureux ennemis qui allaient périr dans l'explosion que l'on avait préparée; et pour en faire écarter, s'il le pouvait, les Espagnols occupés à la défense des maisons que nos mines devaient renverser, il fit placer plu-

sieurs mortiers derrière un épaulement très-rapproché de ces maisons, et il y fit lancer quelques bombes. Dans ce moment, une balle traversa le ballot de laine qui nous cachait, et lui rasa le front, en emportant une boucle de ses cheveux blonds. Tout en riant de cet accident, et reportant sa pensée vers la conversation que nous avions eue en descendant du monte Torrero, il me dit : « En-« core si ces cheveux étaient pour elle ! » et nous nous séparâmes pour nous rendre chacun à notre poste.

Il m'avait prescrit de ne faire donner le feu à mes poudres que deux minutes après que j'aurais entendu l'explosion des siennes, ce qui devait avoir lieu au bout d'un quart d'heure à nos montres réglées l'une sur l'autre. Mes dispositions étant prises, tout mon monde écoutait, et il s'était passé près de quarante minutes sans que l'on eût rien entendu. J'envoyai savoir la cause de ce retard, et l'on revint en toute hâte me dire que tout était achevé avec succès, et que nous eussions à en faire autant. A l'instant même, je fis donner le feu. Tout un îlot de dix ou douze maisons sauta en l'air, et nous n'entendîmes qu'un bruit sourd et étouffé. Dès que la poussière fut assez tombée pour que nous pussions distinguer les objets et nous y reconnaître, Prost lança les soldats polonais qui devaient attaquer. Lacoste et Valazé dans ce moment arrivèrent pour être té-

moins de notre affaire. Nous montâmes à la croisée d'une maison voisine, afin de pouvoir découvrir sur les décombres. Les cris de *houra! houra!* que nous adressions aux Polonais pour les porter en avant, attirèrent l'attention des Espagnols, et par des petits trous presque invisibles, ils nous ajustèrent des coups de fusil qui brisèrent le front du général Lacoste et celui du capitaine Lalobe, qui nous avait suivis. Ce dernier mourut sur le coup, et Lacoste ne survécut que quelques heures.

Cet événement affligea toute l'armée, qui le chérissait; et le Maréchal, partageant le deuil général, annonça à l'Empereur la perte qu'il faisait d'un ingénieur habile, dont le génie fécond en ressources, et le calme plein d'enjouement, même au milieu des plus grands dangers, assurait la réussite de tout ce qu'il entreprenait. Le Maréchal donna le commandement du génie au colonel Rogniat, qui nous prouva par ses succès prompts et nombreux combien il était digne de remplacer un homme de si haute capacité. On lui confia la direction des travaux au moment le plus difficile, et il les conduisit chaque jour vers le dénoûment avec une rapidité étonnante. Dans la ville, l'ingénieur Cayetano Zappino fut chargé de remplacer San-Génis, et sut nous opposer à chaque pas par son talent de nouvelles difficultés. Les charpentes et toutes les parties

combustibles des maisons qui nous entouraient, à cette attaque du centre, furent enduites de goudron et incendiées par ses ordres; et cette barrière de flammes nous sépara pendant plusieurs jours des Espagnols, qui ne se montraient cependant ni moins actifs ni moins persévérants. Ils semblaient se procurer un délassement en venant exercer leur adresse à faire le coup de fusil : ils tiraient si souvent, et ils ajustaient si bien, que les schakos de nos soldats étaient criblés de balles à l'instant où ils débordaient le parapet de la tranchée, ce qui rendait le travail de nos ingénieurs extrêmement périlleux. (A.) Haxo, l'un des plus braves de nos camarades, était si vivement incommodé de ce tiraillement continuel pendant ses travaux, qu'il s'en prenait souvent à ma haute taille, et me grondait fort, lorsque je restais près de lui dans nos tranchées avec ma coiffure écarlate galonnée en or, surmontée d'une aigrette blanche qui servait de point de mire, et attirait la fusillade vers nous. La patience des Espagnols à cet exercice du tir alla jusqu'au point de battre en brèche à coups de fusil des pans de murailles qu'ils ne pouvaient pas démolir autrement, et qu'ils supposaient devoir nous servir d'abri. Le plomb consommé de cette manière pouvait être amassé par boisseaux dans certains endroits de nos tranchées.

Rogniat reconnut bientôt que les maisons renversées totalement par l'explosion des mines n'offraient plus aucun abri à nos troupes, et que l'on courait les plus grands dangers en traversant ces ruines découvertes pour marcher à l'attaque des maisons voisines. Il fit donc calculer la charge des fourneaux de manière à n'abattre les maisons que sur la façade qui nous avoisinait; les autres côtés restant debout servaient alors à nous couvrir sitôt que nous les occupions. Les fourneaux à grandes charges ne furent plus employés que pour renverser les murs des grands édifices qui formaient des espèces de citadelles dans l'intérieur de la ville.

L'expérience que l'on acquérait chaque jour dans ce genre de guerre extraordinaire faisait faire également des progrès à nos autres moyens d'attaque. Depuis ce jour, l'on ne marcha plus qu'avec beaucoup de méthode et de prudence. Dès qu'une maison était conquise, on en faisait une forteresse à l'aide des sacs à terre qui servaient à murer les ouvertures du côté de l'ennemi; ensuite on perçait en ligne droite des communications intérieures que l'on prolongeait successivement dans chaque maison occupée, jusque dans celle dont on s'emparait. Ensuite l'on perçait des créneaux en face de ceux de l'ennemi, et nous étions devenus presque aussi habiles que les Espagnols dans cette manière de faire la fusillade de chambre en chambre.

Souvent il arriva que la pièce qui séparait les combattants était tellement remplie de fumée, que les plus hardis purent y déboucher sans être vus, et s'avancèrent alors presque à plat ventre, en se faisant un jeu de pénétrer au-dessous de la direction des balles, pour aller briser à coups de leviers ou de barres de fer de mineurs les fusils des Espagnols qui dépassaient les créneaux. Ils lançaient aussitôt par ces trous des grenades qui chassaient l'ennemi, et permettaient de renverser la muraille, en gagnant du terrain pour recommencer plus loin un nouveau combat. L'assiégé se retirait presque toujours dans les étages supérieurs, et commençait par rouler sur nous des grenades par les tuyaux de cheminée et par les trous qu'il perçait au plancher pour tirer du haut en bas. La bataille se continuait d'étage en étage, jusque sur les toits. A Saragosse, les toits sont assez plats et couverts de tuiles; l'on communique facilement de l'un à l'autre, et les Espagnols vinrent souvent nous surprendre par cette voie détournée dans les positions où nous pensions être en sûreté; ce qui nous obligeait à être partout très-vigilants. Nos meilleurs tireurs furent placés en embuscade derrière les cheminées, sur les toits, et dans les greniers, pour découvrir et abattre ceux des ennemis que l'on apercevrait.

Quoique Palafox témoignât beaucoup de calme et de confiance dans les termes de la proclamation

qu'il venait de publier, néanmoins il ne pouvait se dissimuler la position critique où se trouvait la ville par la privation complète de beaucoup d'objets de première nécessité pour rétablir la santé de la garnison et des habitants. Il supposait que les armées de ses frères et celle du duc de l'Infantado pouvaient se trouver à Cuença; et à la faveur de l'obscurité il leur avait déjà expédié quelques émissaires, qui étaient parvenus à descendre l'Èbre dans des barques pour aller presser l'arrivée des secours. Vers minuit, il en fit partir une qui était montée par sept hommes habiles à manier l'aviron et entièrement dévoués. Cependant elle fut entendue par nos pontonniers, qui s'élancèrent rapidement à sa poursuite sur une frèle embarcation. Le combat à l'abordage fut livré à la lueur des éclairs, des coups de fusil et de pistolet, à coups de sabre et de rames; et sur les sept Espagnols attaqués, trois furent tués, trois autres emmenés prisonniers, et un seul, tout couvert de blessures, put échapper en se sauvant à la nage.

2 fév. Le 2, on reprit une grande partie des maisons vers la rue Quémada, d'où l'ennemi nous avait chassés la veille. On trouva que les Espagnols, dans la crainte de ne pouvoir les conserver longtemps, y avaient apporté beaucoup de sarments de vigne enduits de résine, à laquelle ils mirent le feu en se retirant. Cet incendie en

effet mettait entre eux et nous des obstacles infranchissables, qui nous incommodaient beaucoup et retardaient nos succès.

Au centre, nos mineurs étaient occupés à préparer, au pied du couvent de Jérusalem, trois fourneaux pour le renverser, lorsqu'ils entendirent sous leurs pas que l'ennemi les contre-minait. Ils se pressèrent aussitôt de charger un de ces fourneaux, et ils y mirent promptement le feu, pour n'être pas prévenus. Les mineurs espagnols, avec un officier et quinze hommes, y périrent ensevelis sous l'éboulement du terrain, et les nôtres recommencèrent de nouvelles galeries. Le soldat mineur est admirable par la résignation et le sang-froid avec lesquels il brave, en même temps, la fatigue et les dangers. Tandis qu'il creuse avec calme la tombe des mineurs ennemis, il arrive souvent qu'il n'est séparé d'eux que par la moindre épaisseur de terre. Lorsqu'un léger bruit, un léger mouvement lui indiquent qu'à ses côtés on travaille sourdement à sa destruction, il n'est point là debout, il ne peut point prendre cette attitude fière qui menace et défie son adversaire; les yeux de l'armée ne sont point fixés sur lui pour animer son courage et en doubler la puissance; il est seul, souvent, étendu la face contre terre, ou bien accroupi dans une attitude pénible, et parfois aussi il succombe, privé de l'air qui peut le soutenir contre l'asphixie. C'est

dans cet état, où il n'est guère qu'à moitié vivant, qu'il marche au combat. Quel Bayard, quel Murat, ne sentirait refroidir sa vaillance, s'il devait, pendant des journées entières, la soumettre au contact glacé de ces galeries souterraines par lesquelles le tranquille mineur s'avance sans bruit pour préparer le volcan qu'il va faire éclater? Son désintéressement n'est pas moindre que sa bravoure. J'en ai vu dans ce siége mémorable qui, en poursuivant leurs fouilles horizontales à vingt pieds sous terre, ont brisé de leur pic des vases antiques qui versaient devant eux l'or, l'argent et le bronze des médailles que des Carthaginois, des Romains, ou des Arabes, y avaient enfouis dans des temps semblables de calamités publiques. Il s'en fallait bien que ce métal, brillant à la clarté de la lampe du mineur, suspendît son travail ou excitât sa cupidité; il se bornait à pousser derrière lui au mineur qui le suivait, et le trésor, et les terres qu'il avait remuées, en disant simplement à celui-ci : « Tiens, passe le « Pérou au capitaine; çà l'amusera. » Le capitaine Veron Réville était un savant connaisseur en numismatique et en géologie. Il reçut ainsi quelques médailles très-rares, dont plusieurs furent découvertes au pied d'une ancienne muraille romaine, qui gêna beaucoup nos mineurs par la dureté de son ciment.

Saragosse battait monnaie depuis bien des siè-

cles; et sa collection numismatique est des plus intéressantes. Cet officier put observer aussi que la portion de la ville où nous étions était fondée sur un ancien lit de galet ou gros cailloux roulés par l'Èbre, et recouvert par une couche de dix à quinze pieds d'excellente terre d'alluvion. Ce galet n'était pas pour nous sans danger, quoiqu'il ne s'y trouvât point de silex ignifère; car le mineur ne pouvait le remuer sans faire du bruit, et sans s'exposer à être entendu par le mineur ennemi.

Le colonel Rogniat avait trouvé prudent de 2 fév.
prendre un point d'appui sur notre ligne contre tout événement. En conséquence, à partir du 2 février au 6, il fit faire avec des sacs à terre un épaulement à la brèche du couvent des Capucins, pour nous y fortifier. L'on y établit aussi de l'artillerie, pour contre-battre celle que l'ennemi avait dirigée en quantité sur ce point.

A notre attaque de droite, on se prolongeait le long de la rue Quémada jusqu'au près du collége, et l'on traversait cette rue par trois galeries souterraines, afin d'établir autant de fourneaux sous les mines en face. Une de ces galeries déboucha dans une cave non occupée, par laquelle nos mineurs et sapeurs purent monter dans la maison. Sitôt qu'ils y furent établis, ils nous aidèrent à pénétrer dans presque toute l'île. (Nous appelions île ou îlot le massif de maisons entouré par plusieurs rues.)

On traversait la rue del Médio par un double épaulement en sacs à terre, et l'on s'établissait de l'autre côté dans une île de maisons minées au premier siége. Rogniat y reçut à la main une balle qui lui emporta une phalange; cette blessure ne le dérangea que deux jours du service de la tranchée, que je fis alors pour lui. Le lieutenant du génie, Morlet, qui avait déjà fait plusieurs actions d'éclat, fut blessé dangereusement dans le même instant; et le lieutenant du génie Brenne fut percé de trois balles.

L'on avait chaque jour plus de peine à se garantir contre toutes ces balles. Dans les quartiers où nous pénétrions, les rues devenaient de plus en plus étroites, et tous les coups des Espagnols étaient tirés presqu'à bout portant. Ils criblaient les barricades, les planches, les portes, les croisées et les volets derrière lesquels ils supposaient que nous pouvions nous trouver. En peu d'instants, toutes ces pièces de bois étaient percées comme de la dentelle, et malheur à ceux qui se trouvaient derrière ces abris.

3 fév. Plus nous approchions, plus il devenait nécessaire de mettre en jeu toutes les ressources de notre balistique pour renverser les obstacles de toute nature qu'on élevait devant nous. Mais souvent nous manquions d'espace pour placer des canons, des obusiers ou de petits mortiers de six pouces dans ces rues étroites où l'on ne pouvait les amener qu'en les démontant. Nos ar-

tilleurs levaient ces difficultés avec une habileté et une prestesse incroyables; mais ensuite la commotion du coup faisait tomber sur leur tête toutes les vitres, les tuiles, les cheminées, et jusqu'à des pans de murs. Ils étaient très-incommodés de ces ruines, qui les accablaient, et il fallut blinder ou couvrir d'échafaudages plusieurs batteries pour les en garantir.

Le collége des écoles, près l'hôpital des orphelins, était un assez grand édifice, au bout de la rue Quémada, dans lequel les Espagnols tenaient avec opiniâtreté, pour pouvoir retarder nos approches sur le Cosso, grande et belle rue qui tourne autour du centre de la ville. Après avoir repoussé plusieurs de nos attaques sur ce bâtiment, ils incendièrent les maisons environnantes, qu'ils avaient enduites de résine, et où ils avaient préparé tous les moyens de mettre entre eux et nous un rempart de feu, et d'en prolonger la combustion. (B.) S'il nous arrivait d'essayer d'éteindre le feu pour nous établir dans ces ruines, une grêle de grenades venait rendre notre travail impossible : il fallait attendre que la flamme eût dévoré lentement ce qui était combustible, pour pouvoir pénétrer sur ces cendres brûlantes. Pendant ce retard, l'ennemi préparait en arrière de nouvelles traverses, de nouvelles batteries, et donnait le temps à ses mineurs d'achever quelques fourneaux sous les points attaquables.

L'activité et l'habile perspicacité de Haxo nous obtenaient ainsi chaque jour des succès considérables à son attaque de droite. Déjà il était maître de presque toutes les îles de maisons en avant des couvents de Saint-Augustin et de Sainte-Monique. Deux pièces de gros calibre battaient en brèche une tour sur le Cosso, et un obusier au bout de la rue Quémada enfilait cette large communication. Partout on avait crénelé les murs du côté de l'ennemi; on avait percé des rues intérieures ou galeries couvertes, à tous les étages des maisons, et l'on avait établi dans les rues des passages ou traverses entre deux épaulements. Tous les matériaux étaient plus ou moins propres à ce travail; j'y ai vu employer jusqu'à des sacs de blé derrière les nombreux ballots de laine fine, dont Saragosse fait un grand commerce, et surtout les livres des bibliothèques des couvents. Ces énormes volumes, racontant longuement l'histoire des milliers de martyrs nationaux de la foi chrétienne, qui ont valu à Saragosse le nom de patrie des saints Martyrs, qui lui a été donné par l'historien Maxime, et par Prudence, évêque de Troye, celui que les Espagnols appellent le prince des poëtes chrétiens; ces in-folios en parchemin, si nombreux dans ces couvents, nous étaient fort utiles. L'on empilait des livres aussi facilement que des briques, et soit debout, soit à plat, ils nous ga-

rantissaient parfaitement des balles. Plusieurs des nôtres ont dû la vie à l'épaisseur du volume de l'histoire de tel ou tel saint, dont ils ne songeaient guère à imiter la piété. Ce moyen de destruction des bibliothèques contenant tant de livres ou de manuscrits précieux, n'était pas le désordre le plus affligeant que nous avions sous les yeux à cet égard. Dans la nuit, nos soldats, privés de bois, brûlaient ces livres pour se chauffer, ou bien ils en déchiraint les feuillets pour s'éclairer dans les labyrinthes des décombres, où il était si facile de se blesser. Nos officiers instruits gémissaient de ce vandalisme, et cherchaient à l'empêcher; mais le bois était très-rare dans les constructions de Saragosse, et il était souvent difficile de mettre d'autres combustibles moins précieux à la portée des soldats. Nous avions bien plus de peine encore à leur faire comprendre tout le prix des volumes grecs, latins, arabes ou antiques qu'ils dépareillaient en les déchirant et en les brûlant. « Ces vieux bouquins, disaient-ils, ne sont bons qu'à faire du feu; nous n'y comprenons rien. » C'est ainsi que l'on a perdu une collection très-précieuse de manuscrits et de pièces diplomatiques originales d'une haute antiquité, dont il n'a été retrouvé que quelques feuillets épars.

Cependant la plus grande partie des ouvrages que l'on trouvait dans ces bibliothèques étaient

des traités puérils d'illuminisme et de mysticisme exalté, des disputes théologiques, des commentaires de la Bible, quelques Bibles du plus grand prix, avec des vignettes peintes par des moines sur vélin; les histoires des conciles, les chroniques de tous les martyrs nationaux, les vies de tous les saints, et des traités de la foi, avec ces singulières dédicaces : *A la Sua Suprema Majesta Nuestro Illustrissimo Serenissimo Principe y Señor J. C. Icho de Dios*; ou bien : *A la Sua Altissima Sanctissima, Purissima Virgen Madre de las siete Dolores, etc. etc.*, écrits en espagnol, et souvent en latin.

Dans la bibliothèque de l'université, qui fut occupée, ou pour mieux dire, bouleversée et détruite quelques jours plus tard, on trouva des ouvrages scientifiques dans plusieurs langues; des historiens grecs, latins, espagnols. Les seuls livres français qu'on y avait admis étaient des dictionnaires; ceux de l'Académie, ceux des Arts et Métiers et ceux de l'Encyclopédie.

Toute notre littérature philosophique et même chrétienne en avait été repoussée. Les œuvres de Pascal, de Fénelon, de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon avaient, sans doute, été brûlées avec tant d'autres sur les bûchers de l'inquisition; car on n'en trouva pas un seul volume.

Nos officiers d'infanterie étaient les seuls qui

eussent parfois quelques loisirs à consacrer à la recherche des ouvrages qui pouvaient les intéresser. J'en ai remarqué qui étaient curieux à voir se roulant, malgré les balles et les boulets, dans la poussière de ces livres éparpillés; ils cherchaient à découvrir des Elzévirs, des volumes ou des manuscrits rares. Les officiers du génie ou de l'artillerie, non moins studieux, auraient voulu pouvoir mettre des sentinelles autour de ces objets précieux, pour se ménager les délassements de l'esprit après les fatigues de la guerre. Mais chacun avait tant à faire, et le petit nombre de nos soldats était si loin de suffire à nos travaux de destruction contre la ville, qu'il fallut renoncer pour le moment à les assujettir à des soins de conservation pour les manuscrits.

NOTES DU SIXIÈME CHAPITRE.

(A.) Ils renouvelaient sur nous ce que leurs ancêtres avaient vu autrefois au siége de Harlem, en 1573. Les Hollandais alors tiraient tant et si bien, que les casques des assiégeants étaient percés de balles dès qu'ils les apercevaient. Plusieurs Espagnols même s'étaient amusés à faire danser leurs casques au bout des piques pour les faire attaquer.

(B.) Un de nos soldats ayant aperçu un habitant qui travaillait avec un énorme pinceau à couvrir sa maison d'un enduit de résine, s'écria en riant et en appelant ses camarades : « Tiens, tiens cet imbécile qui s'amuse à peindre sa baraque en acajou. »

SEPTIÈME CHAPITRE.

Attaque du centre et de la droite. — Palafox. — Prise du couvent de Jérusalem. — Attaque du couvent de Saint-François. — Attaque de l'hôpital. — Exaspération de la Junte. — Fureur de la populace. — Prise d'une partie de l'hôpital. — Prise du couvent de Jésus. — Caveau des Capucins. — Attaque du reste de l'hôpital. — Prise du couvent de Saint-François. — Résultat de ces attaques. — Aspect de Saragosse du haut d'un clocher.

DU 3 AU 10 FÉVRIER.

L'attaque du centre par Prost s'avançait promptement sur le couvent des Filles de Jérusalem, et Palafox, trop resserré dans ses murs pour pouvoir tenter des sorties, se bornait sur ce point, comme il l'avait fait précédemment, à mettre le feu aux maisons qu'il ne pouvait plus défendre. Ce couvent fut donc en un instant environné de flammes. Prost jugeant que l'incendie était l'indice de la retraite des Espagnols, saisit le moment favorable, et conduisit rapidement ses sapeurs et ses voltigeurs à travers ce vaste brasier. Il pénètre dans le couvent, où il se trouve pêle-mêle avec l'ennemi, ne lui laisse pas le temps de s'y fortifier, et le poursuit avec la plus vive intrépidité dans toutes les parties de l'édifice, dont il reste enfin le maître. Pendant ce sanglant combat, les flammes dévoraient à la

fois les blessés et les cadavres, et réduisaient en cendres la moitié du bâtiment.

Je ne saurais oublier l'effet que produisit sur moi l'intérieur de ce couvent, que j'apercevais à travers des nuages épais de poussière et de fumée. Les cellules des religieuses, ces asiles de la paix et de la prière, étaient devenus le théâtre de la guerre. Les assaillants, dans ce moment de désolation, y foulaient aux pieds tous les symboles de la piété, les bénitiers, les amulettes, les énormes chapelets, les nattes en jonc, seules couches, seul mobilier de ces filles austères. Sur le pavé de leurs oratoires, je rencontrais partout sous mes pas des instruments de flagellation, des martinets en fer à pointes acérées, qui témoignaient autant de leurs mœurs sévères, que les travaux d'aiguille qu'elles avaient entrepris pour vêtir les pauvres, et qui gisaient épars aussi sur le sol, témoignaient de leur ardente charité. Quelques-unes d'entre elles, surprises brusquement dans leur fuite, ou retenues par les femmes guerrières de la ville, étaient restées avec celles-ci au milieu des défenseurs. A notre approche, on les vit arracher aux autels les objets de leur culte et de leur chaste amour pour les sauver de la profanation; et ces saintes filles, n'obéissant dans ce moment terrible qu'au sentiment dévoué de leur piété, n'emportaient dans leurs bras que les crucifix et les images du Sauveur enfant. (A.) Elles abandonnaient, en

jetant des cris déchirants, leurs demeures où elles laissaient dispersés les nombreux emblêmes de leurs pieux sentiments et de la bonté de leur cœur. Elles avaient réuni dans toutes leurs petites chapelles de jolies figures de cire coloriées, représentant d'adorables petits enfants Jésus, avec des agneaux d'un blanc de neige, entourés de rubans et de tout ce que la candeur de ces vierges et leur imagination enfantine pouvaient inventer de plus gracieux.

Sur ces crèches de fleurs, de mousse et de verdure; sur ces berceaux du Sauveur renversés confusément, on voyait tomber des soldats blessés, et le sang des mourants ruisselait sur les bouquets d'immortelles, les couronnes de roses, et les rubans d'azur.

Dès que nous fûmes établis dans le couvent des Filles de Jérusalem, Breuille dirigea ses mineurs vers deux bâtiments immenses, le couvent de Saint-François, et l'hôpital des aliénés, qui nous séparaient encore du Cosso dans cette partie de la ville. C'est à partir de ce moment que la guerre des mineurs devint plus active et plus formidable de part et d'autre.

Il arriva un jour que ces intrépides ouvriers, assiégeants et assiégés, débouchèrent en même temps de leurs galeries dans la même cave, et là, dans une obscurité que leurs lampes éclairaient à peine, ils se précipitèrent les uns sur les autres avec leurs outils, leurs couteaux et leurs sabres,

sans se donner le temps de prendre d'autres armes. Ce fut véritablement la guerre au cuchillo que Palafox avait promise. Les coups qu'ils se portaient avec fureur brisaient et renversaient autour d'eux quantité de ces énormes cruches en grès, dont les Espagnols se servent pour conserver la récolte de leurs vignes et de leurs oliviers. Ceux que frappaient la pioche et le hoyau tombaient et expiraient dans cette cave, noyés dans des flots de vin, d'huile et de sang. Dans cette rencontre souterraine, où la victoire nous resta, nous ne perdîmes que deux mineurs.

Un autre jour, au moment de déboucher de sa galerie dans une cave où semblait régner le silence et la paix des tombeaux, un de nos mineurs s'occupait à déblayer avec précaution l'ouverture par laquelle il allait passer. Déjà le pistolet en main, et la tête avancée dans l'ombre, sa lampe ne projetant devant lui que de faibles rayons, ses yeux cherchaient à découvrir, au moyen de la boussole, où il pouvait se trouver, lorsque des Espagnols embusqués, qui le guettaient, le tuèrent dans la fosse qu'il venait de creuser. Ceux qui le suivaient échappèrent heureusement à ce danger.

Les mineurs espagnols pouvaient choisir à leur gré le terrain, et préparer leurs travaux à l'avance dans les directions où nous pouvions arriver. Ils avaient donc moins à craindre que les

nôtres; dans cette confiance, ils négligeaient de garder le silence que nous observions, au contraire, rigoureusement de notre côté. Cette utile précaution nous servit presque toujours à leur préjudice; car ils perdirent beaucoup des leurs par ces imprudences. Nos mineurs avaient acquis une grande adresse à les entendre, à apprécier justement la distance de leurs mines et à les éventer; de sorte que nous n'eûmes aucun de ces malheurs à déplorer.

Un soir, par exemple, près de Saint-François, à quinze pieds sous terre, neuf Espagnols étaient descendus en toute sécurité dans une cave pour préparer un fourneau sous la route par laquelle nous avancions avec une galerie toute prête à charger. Le bruit qu'ils firent nous ayant donné l'éveil assez tôt pour pouvoir leur tendre promptement le même piége, l'on y mit à la hâte les poudres, et notre explosion renversa la maison au-dessus d'eux, sans endommager la cave où ils se trouvaient. Ces malheureux restèrent plusieurs heures enfermés sans oser faire le moindre bruit. Mais enfin pressés de sortir de leur affreuse position, on les entendit appeler du secours au moment où nous les croyions morts depuis longtemps. Chacun de nous s'empressa de chercher à les tirer de leur sépulture.

Ils travaillaient aussi de leur côté, et nous pouvions déjà leur donner la main, lorsque la voûte

de la cave, ébranlée par le bouleversement de l'explosion, et peut-être parce qu'elle perdait ses appuis par nos travaux de secours, s'écroula sur eux. Il n'en resta que trois vivants, parmi lesquels était un officier, qu'on eut la plus grande peine à dégager des pierres dont il était couvert. Pendant que nous nous efforcions à sauver la vie à ces Espagnols, ceux de la maison voisine ne soupçonnant pas que notre travail avait un but de bienfaisance, roulaient sur nous des obus et des grenades enflammés : néanmoins la Providence permit que cette bonne œuvre pût s'accomplir sans avoir répandu le sang d'aucun des nôtres. On conduisit ces trois prisonniers chez le duc d'Abrantès, qui les accueillit avec bienveillance, et leur fit servir bonne chère. L'on apprit d'eux l'état déplorable dans lequel se trouvaient les habitants de Saragosse.

Depuis près de huit jours, la division Suchet tenait éloignées toutes les armées de secours ; et les assiégés ne voyaient plus que de loin en loin, pendant la nuit, dans les montagnes, les signaux de feu qui avaient entretenu leurs espérances. Inquiets et soupçonneux dans leur malheur, ils accusaient leurs compatriotes de les avoir abandonnés à leurs propres forces; et la crainte de n'être point secourus commençait à abattre le courage de la plupart des Aragonais. Quoique nous fussions en très-petit nombre, le blocus

était fait avec tant de soin qu'aucune nouvelle ne pouvait pénétrer en ville. Les émissaires les plus adroits à s'y introduire de nuit par les sentiers détournés tombaient dans nos postes, qui les épiaient et les arrêtaient. La viande fraîche et les légumes manquaient totalement. Il ne restait que de la morue et de la viande salée : déjà une poule valait cinq piastres (25 à 26 fr.). Tous les moulins de l'Èbre étaient en notre pouvoir, et les assiégés manquaient de meules pour moudre le grain qu'ils possédaient encore en abondance. Ils avaient bien construit quelques moulins à bras, mais ils ne pouvaient suffire; en sorte que les habitants étaient réduits à ne consommer le blé que pilé ou concassé. Cette nourriture insalubre leur causa autant de mal que la famine aurait pu leur en faire. A ce fléau se joignaient les vives alarmes dans lesquelles les entretenaient le bombardement, qui durait depuis près de trois semaines.

La plupart des habitants s'étaient réfugiés sous les voûtes des caves, croyant y être en sûreté; mais quelques-unes de ces voûtes avaient été crevées par la chute des bombes. L'air fétide et vicié qu'on respirait dans ces asiles humides, trop peu étendus pour contenir la population qui s'y entassait, rendit bientôt leur séjour malsain et beaucoup plus dangereux que le service de la défense à découvert. Déjà tous ces maux réunis avaient produit une épidémie qui

faisait périr plus de trois cents personnes par jour, et qui commençait même à se communiquer à la garnison. Beaucoup de familles n'avaient plus la force de porter les morts hors de leurs maisons; et ceux que l'on pouvait transporter dans les rues et jusqu'aux portes des églises, y restaient sans sépulture : les bombes en éclatant dispersaient ces cadavres, et les arrachaient de leurs linceuls déchirés et sanglants, ce qui présentait à chaque pas le plus horrible spectacle.

Ces prisonniers nous apprirent encore qu'au milieu de ces calamités publiques l'irritation du peuple lui faisait commettre chaque jour des actes d'injustice et de cruauté. La veille, et dans le temps où l'on manquait partout de lits pour une quantité si grande de malades et de mourants, une bombe tomba sur le magasin de lits militaires, et y mit le feu. Ceux du peuple qui accoururent pour éteindre l'incendie, découvrirent une trentaine de lits inoccupés, qu'on avait oubliés dans la poussière d'un grenier. Alors ils crièrent à la trahison, massacrèrent le gardien du magasin, et l'accrochèrent ensuite à une des potences plantées sur le Cosso avec cette inscription : *Assassin du genre humain, qui a volé dix mille lits.*

Un certain nombre de femmes, plus exaltées encore que les hommes, poussaient la fureur guerrière jusqu'à l'extravagance. Aucun sentiment d'affection conjugale ou de tendresse maternelle

ne modérait leur exaspération; et on les voyait au milieu des dangers exciter leurs maris et leurs fils à des combats où ils tombaient à leurs côtés et expiraient dans leurs bras. (B.) La comtesse Burida continuait cependant à joindre les sentiments généreux à l'héroïsme le plus viril. Ses mains trop faibles pour manier une épée allaient partout distribuer des secours charitables, et aider de ses propres deniers les braves à qui l'argent pouvait manquer.

Le père Bazile, Mossen Sas, Butron, le père Consolation, et les autres chefs de la Junta, étaient toujours possédés de la plus cruelle énergie. Peu de jours se passaient sans qu'ils fissent pendre quelques-uns de ceux que l'on accusait de faiblesse ou de vouloir capituler.

Palafox, aussi humain qu'il était courageux, éprouvait de la répugnance à tolérer ce système de terreur; et cependant il se trouvait réduit à subir la loi de ces moines sanguinaires. Le prince Pignatelli Fuentès, son parent et notre ami, avait reçu quelque temps avant le siége la mission périlleuse d'aller disposer les Aragonais à reconnaître Joseph Napoléon pour leur roi. Le peuple avait voulu égorger ce mandataire, et Palafox, par une sévérité feinte, était parvenu à lui sauver la vie en le retenant prisonnier dans son palais. Il y tenait également enfermés, et dans le même but, quelques prisonniers français auxquels il faisait

prodiguer, à la dérobée, autant de soins bienveillants qu'il en avait reçu lui-même en France. Cette conduite généreuse était mal interprétée par la multitude; déjà il se formait un parti d'hommes fougueux qui l'accusaient de faiblesse et presque de trahison. Sa santé commençait même à succomber aux fatigues physiques et morales qu'il avait à supporter. Depuis quelque temps, il sortait rarement du souterrain où il s'était mis à l'abri des bombes; et lorsqu'il se montrait, les vociférations de ce peuple passionné, qui jurait de périr plutôt que de se soumettre au joug étranger, semblaient ébranler la résolution qu'il paraissait avoir prise de mettre fin aux longues souffrances de ses concitoyens. Ils avaient déjà fait pour l'honneur du pays plus qu'aucune des lois de la guerre ne peut rigoureusement le prescrire.

L'officier et un mineur (deux des trois prisonniers dont nous avons parlé plus haut) nous donnaient ces détails : ils furent promptement rétablis par les soins bienveillants qu'on leur prodigua. Le duc d'Abrantès avait essayé vainement de les consoler du regret amer qu'ils manifestaient de n'être plus en ville avec leurs concitoyens, dont ils ambitionnaient de partager jusqu'à la fin du siége les périls et la gloire. Il leur proposa de les renvoyer à Saragosse pour porter des propositions de paix. Vous direz aux habitants,

ajouta-t-il, que nous les traiterons aussi bien que nous vous avons traités vous-mêmes. Ils acceptèrent cette mission avec la joie la plus vive, et l'on parvint le même soir à les reconduire en ville à travers les barricades. Les jours suivants, on s'attendait à recevoir de leurs nouvelles; mais on apprit qu'ils avaient été massacrés, victimes de leur dévouement, dès qu'ils eurent osé parler de la proposition de capituler que nous les avions chargés de faire connaître.

5 fév. Les fourneaux que Breuille préparait sous l'hôpital et sous le couvent de Saint-François, devaient être les plus considérables qu'on eût encore faits; mais on entendit les mineurs ennemis travailler à les éventer, et l'on eut à peine le temps de placer à la hâte quinze cents livres de poudre dans chacune des mines. Quelque violentes que fussent leurs explosions, celle de Saint-François ne fit dans le mur de ce vaste édifice qu'une brèche impraticable, où l'on ne put livrer l'assaut. Les mines placées sous l'hôpital général nous ouvrirent ce bâtiment, qui n'était plus qu'un amas de ruines depuis le premier siége. Nous ne pûmes en occuper que les deux tiers, et il fut impossible d'arriver jusqu'au Cosso.

6 fév. Nos mineurs descendirent immédiatement dans les caves de l'hôpital général pour ouvrir trois galeries, et arriver à travers la rue Saint-Engracia sous le couvent de Saint-François. L'ennemi lança

dans ces caves tant de grenades, dont les explosions et la fumée éteignaient toutes nos lampes, que nos travailleurs furent contraints de renoncer à leur entreprise.

Le 7, Breuille avait attaché le mineur au collége des écoles pies, hôpital des orphelins, dont on ne pouvait s'emparer à la sape. Les Espagnols s'en aperçurent, et dans la crainte d'une explosion ils incendièrent ce grand bâtiment. En se sauvant, ils nous abandonnèrent deux de leurs traverses sur le Cosso. 7 fév.

Quatre fois l'ennemi avait essayé inutilement de reprendre le couvent des Trinitaires. Sa dernière sortie du 31, qui avait été, comme on l'a vu, la plus vigoureuse, n'eut pas plus de succès que les précédentes. Depuis ce jour, Palafox avait renoncé à cette entreprise. Rogniat put dès lors disposer des officiers du génie qui étaient dans ce poste, pour les porter vers Saint-François, où nous allions être fortement occupés. Nous avions déjà perdu beaucoup de ces habiles officiers; Nempde et Guérys venaient aussi d'être blessés : ceux qui restaient valides étaient en petit nombre et très-fatigués. L'on ne pouvait pas avec notre armée si peu nombreuse, multiplier les points d'attaque, et tout nous commandait de les concentrer sur la partie de la ville où nous étions le plus avancés. L'on fut donc obligé de renoncer à gagner du terrain par le quartier de

la porte des Carmes, dont nous nous étions emparés. Déjà, pour le même motif, on avait abandonné l'attaque vers le château d'Aljaféria. Tout ce côté, depuis le haut Èbre jusqu'aux Capucins, n'était plus gardé que par les cinq mille hommes de la division Morlot. Les divisions Mussenier et Grandjean, fortes ensemble de neuf mille hommes, occupaient l'espace depuis les Trinitaires jusqu'au bas Èbre, et s'affaiblissaient journellement aux attaques de droite et du centre, où l'ennemi, qui se renouvelait sans cesse devant nous, continuait à combattre avec la plus grande résolution. Ces assauts de tous les instants ne laissaient aucun repos à nos soldats; ils en étaient harassés de fatigue, et ces deux divisions souffraient beaucoup. Celle de Suchet continuait à tenir la campagne au loin de la ville, et à nous protéger sur la rive gauche. Celle de Gazan entourait le faubourg, et n'avait que huit mille hommes pour servir cet immense développement.

Il était entré dans le plan du général Lacoste de faire coïncider les attaques du faubourg avec celles de la ville, afin de resserrer les assiégés de toute part en même temps, et d'intercepter le plus tôt possible leur communication par le pont. Il désirait surtout pouvoir battre la ville à revers dans toute sa longueur sur le bord du fleuve, afin de gêner considérablement les assiégés, et les forcer plus promptement à se soumettre. Déjà l'on

avait tenté cette opération ; mais les attaques de vive force sur le faubourg n'ayant pas réussi, il avait fallu revenir au travail plus lent des attaques régulières. Dans ce but, le colonel du génie Dode avait terminé d'immenses travaux de tranchées et de batteries autour du couvent des Capucins de Jésus, sur la droite de la route qui conduit à Barcelone. L'on allait commencer le feu, lorsqu'un accident imprévu retarda l'attaque qui était préparée. Le Gallégo, grossi par les eaux d'un orage qui avait éclaté dans la montagne, augmenta tellement l'étendue des eaux dont nous avions couvert une partie de la circonférence du faubourg, que la digue fut rompue, et que la moitié de nos travaux fut inondée. Il fallut construire un batardeau, réparer les dégâts, et creuser de nouvelles tranchées.

Depuis huit jours, nous n'avions pas tiré un coup de canon dans cette direction, et les moines venaient du haut de leurs galeries nous regarder travailler, sans que leur figure ou leur attitude exprimât la moindre crainte. On les voyait monter aux étages les plus élevés de leur couvent, suivre nos travaux d'un œil curieux, se succéder et s'entretenir comme en pleine paix. Leurs regards plongeaient dans nos tranchées, et nous étions obligés, pour nous défiler d'eux, de les faire plus sinueuses et plus profondes. A défaut de cette précaution, leurs bons tireurs, placés

sur les toits et au sommet des clochers voisins, nous ajustaient avec des fusils de rempart, et manquaient rarement leur coup. Cependant ces malheureux allaient bientôt perdre leur sécurité: aucun ouvrage en terre ne défendait les dehors de ce bâtiment, ou de ce fort isolé, bien armé d'artillerie. Aussi lorsque les assiégés virent arriver dans nos tranchées les gabions, les fascines, les sacs à terre et les échelles qui allaient servir à une attaque prochaine, passant subitement de la confiance à la crainte, ils se hâtèrent de faire des préparatifs pour nous résister: ils démolirent le mur de l'enclos du couvent qui leur masquait nos mouvements, et ils commencèrent à creuser derrière ce mur un large fossé pour entourer l'édifice.

8 fév. Le 8, à huit heures du matin, vingt-deux bouches à feu commencèrent à tirer sur le couvent, et firent en peu d'heures tomber plusieurs pans de muraille de cet édifice.

Monsieur le Maréchal, impatient d'apprendre les résultats de cette canonnade, nous prit avec lui, Rogniat et moi, vers midi, pour passer chez le général Gazan.

Dès qu'il eut vu l'état des choses, il ordonna de faire enlever ce couvent en sa présence. Aussitôt deux cents genadiers et trois cents voltigeurs s'élancèrent en plusieurs colonnes hors de la tranchée, et pénétrèrent dans ce bâtiment avant que les moines l'eussent abandonné. Quatre cents

Espagnols, en partie démoralisés par cette vive canonnade, ne purent parvenir à le défendre. Ils se sauvèrent à notre approche, et nous prîmes tout le couvent, plusieurs canons, un drapeau et quelques prisonniers. Une batterie des assiégés, placée sur le bord de l'Èbre, nous prenait en flanc, et nous abîmait de mitraille. Un de nos officiers de voltigeurs, le capitaine Tissot, à la tête de ses braves, n'hésita pas à s'y précipiter. Il s'en empara; mais ce mouvement généreux n'ayant pas été combiné avec ses chefs, il ne se trouva personne à portée de lui pour le soutenir. Les barques canonnières, et cinq ou six pièces des batteries de la rive droite de l'Èbre, l'accablèrent de mitraille. Tout son monde fut tué ou blessé, et Tissot lui-même, qui était parvenu à s'échapper, tomba frappé de mort au moment où il rentrait dans la tranchée.

Immédiatement après cet assaut, le colonel Dode ouvrit des communications et des épaulements à droite et à gauche pour établir nos troupes, et arriver à couvert. Il fit aussi percer des meurtrières à toutes les murailles en regard de Saragosse. Ce couvent, assez éloigné de la ville, n'avait pas été inquiété par le bombardement, et les assiégés en avaient fait un hôpital. Nous trouvâmes tous les logements et l'église encombrés de mourants. Plus de deux cents morts encore vêtus étaient amoncelées au milieu de la cour

du cloître, où il nous parut qu'on avait l'intention de les brûler. Nous nous hâtâmes d'y faire mettre le feu. Cette quantité de morts des deux sexes et de tous les âges, desséchés par la faim et la misère, nous confirma le rapport des trois prisonniers sur l'intensité de l'épidémie et les malheurs de la ville.

Ce couvent appartenait à un ordre mendiant; cependant il était très-riche en dorures, en peintures et sculptures; mais tout fut brisé par le canon. La nuit vint promptement nous y surprendre, et nous ne pouvions nous diriger qu'à la lueur incertaine et lugubre des feux qui consumaient lentement les victimes de l'épidémie. (C.) Ce n'était plus qu'à tâtons et en trébuchant parmi les malades, les morts et les ruines, que nous parcourions les pièces et les galeries de ce vaste édifice, lorsque nous découvrîmes une bibliothèque considérable. Elle servit bientôt, comme les précédentes, à faire des brandons pour dissiper l'obscurité. C'est à la clarté de la flamme de ces feuillets précieux qu'un sapeur ramassa dans les décombres un crucifix en or pesant plus d'une livre; ces feuillets nous servirent aussi à faire des torches qui nous éclairèrent pour descendre dans les nombreux et vastes souterrains de ce couvent et pour les visiter. Nous pénétrâmes dans une chambre funéraire très-remarquable. Cette salle est placée à une assez grande profondeur, sous

une seule voûte considérable, et elle nous parut d'autant plus étendue, que nos flambeaux ne répandaient qu'une faible lumière. Les quatre murs y sont percés d'une quantité de niches ou gaînes horizontales et profondes comme des fours sur plusieurs rangées de hauteur, et sur le modèle des catacombes où les Romains accordaient près d'eux des places à leurs affranchis. Et après que l'on y a introduit par les pieds et sans cercueil les corps embaumés ou préparés des moines revêtus de la robe de l'ordre, mais enveloppés d'un linceul, l'orifice est muré avec soin et le nom du défunt est gravé sur un marbre à l'entrée de la place qu'il occupe. Nous regardions avec recueillement les moines, tués ou morts pendant le siége, que l'on n'avait pas eu le temps de maçonner dans leurs sépultures, et nous ne pouvions nous défendre de l'impression pénible que nous causait ce triste spectacle. On gardait le silence, et chacun semblait se dire : Pourquoi troublons-nous la paix de ces tombeaux? demain peut-être on nous y descendra!... Allons ailleurs explorer les ruines du couvent.

Dode fit de suite établir une troisième parallèle qui s'appuyait à l'Èbre avec une forte batterie, pour canonner le quai de la ville et seconder notre attaque de la rive droite.

Sur cet autre côté du fleuve, Haxo avait fait préparer pendant la nuit deux fourneaux consi- Rive droite.

dérables au pied des écoles pies (hôpital des orphelins), et allait y mettre le feu. L'ennemi soupçonna l'événement, et se retira promptement en abandonnant l'hôpital, et même la grande traverse (du Cosso), qui s'appuyait sur ce bâtiment à la place de la Madeleine. On s'empara promptement de ces positions, on traversa le Cosso, et l'on put même pénétrer au delà sans coup férir dans une maison ruinée, où l'on se logea. Déjà nos sapeurs avaient construit une partie d'un passage, en double caponnière, dont la grande traverse abandonnée devait former le côté gauche, lorsque nous reconnûmes que la position était peu sûre et difficile à tenir. L'on en retira aussitôt le poste et les travailleurs.

9 fév. Quiroga, capitaine du génie des Espagnols, remarqua cette retraite, et vint nous attaquer avec furie. Il nous chassa même de plusieurs maisons, que nous eûmes plus tard beaucoup de peine à reprendre, et ce fut dans cette circonstance qu'il commença par plusieurs traits de courage et de capacité à donner à son nom la célébrité qu'il eut par la suite. Craignant de perdre son monde par les explosions, il n'osa chercher à pénétrer dans l'hôpital, où nous étions depuis une heure occupés à nous retrancher; mais il fit appliquer le long de la façade, donnant sur le Cosso, beaucoup de fascines goudronnées. L'incendie gagna tout l'édifice; et tandis que nous

nous retirions, les tourbillons d'une fumée noire et infecte nous annonçaient que plus de trois cents cadavres, qui encombraient les lits et les planchers de l'hôpital, étaient dévorés par ce feu qui s'éteignit de lui-même le quatrième jour. A gauche de cet hôpital, au bout de la rue del Medio, nos sapeurs traversèrent le Cosso furtivement pendant la nuit pour aller attacher un pétard au mur du séminaire. Dès que l'ouverture fut pratiquée, nos troupes pénétrèrent, sans rencontrer d'obstacle, dans tout l'édifice, qui avait été ruiné au siége précédent, le 27 juillet, par l'explosion d'un magasin à poudre. On se hâta de construire une communication en double caponnière avec des gabions et des sacs à terre, à travers le Cosso. Malheureusement on manquait de terre pour remplir assez promptement les gabions, et les balles les traversaient. L'ennemi plongeait sur nous du haut des grandes maisons voisines, et tuait nos sapeurs. Il essaya de déboucher par la rue San-Lorenzo : notre feu l'arrêta; mais il amena du canon, brisa nos parapets, et nous fit battre en retraite. Joffrenot, l'un de nos meilleurs officiers du génie, fut tué dans cette matinée.

Breuille ne perdit pas un moment pour attacher le mineur sous les maisons où l'ennemi venait de rentrer, au bout des rues Palomar et Santo-Augustino.

Haxo, se voyant appuyé par les travaux de Dode sur la rive gauche, rapprocha ses attaques vers le quai, et y porta ses moyens en officiers du génie, mineurs et sapeurs; toujours avec le but d'arriver à couper la communication du pont. Il cheminait, selon les circonstances, à l'aide de la sape, des pétards ou de la mine, et il avait déjà enlevé successivement plusieurs îles de maisons. Les Espagnols les avaient défendues avec une ténacité qui semblait s'accroître de jour en jour, et ils ne négligeaient jamais, avant de les abandonner, de les enduire de goudron pour nous donner plus de peine à éteindre l'incendie. Un paysan eut même la témérité de venir à découvert jusque dans nos postes jeter des grenades enflammées. Cette provocation lui coûta la vie.

A l'attaque du centre, les maisons adjacentes à l'hôpital général étaient depuis quelques jours le théâtre des combats les plus acharnés. Deux fois nos mineurs avaient fait sauter, avec des fourneaux de huit cents livres de poudre, plusieurs parties d'un grand hôtel ou maison blanche donnant sur le Cosso, vis-à-vis la rue del Refugio; et deux fois nos assauts avaient été repoussés. Enfin, au troisième assaut, les Français restèrent les maîtres de ces ruines enflammées; mais une grêle de mitraille, d'éclats de bombes, de grenades et d'obus, leur permit à peine de voir autour d'eux les moyens de s'en garantir, pour ne pas périr ou

reculer. Dans ces maisons bouleversées, on pénétrait dans tous les étages presque en même temps, on en disputait le haut et le bas avec la même fureur, et la mort seule du chef qui y commandait nous laissait la victoire.

Pendant qu'on se battait ainsi avec acharnement à la surface du sol, Breuille avait trouvé le moyen de conduire sous terre, en partant des caves de l'hôpital général, une galerie au pied des fondations de Saint-François. Il allait pénétrer jusque sous le clocher, afin que dans sa chute cet immense édifice écrasât l'église et le couvent, lorsqu'il entendit que le mineur ennemi venait à sa rencontre pour éventer son travail, et que déjà même on l'avait dépassé de plusieurs mètres. Le danger était imminent; il n'y avait pas une minute à perdre; il en fit donc à la hâte prévenir Rogniat, et chargea en même temps son fourneau de trois mille livres de poudre. Les troupes, qui accoururent, étaient cette fois pressées d'en finir avec ces forcenés, et l'on fit de suite un simulacre d'attaque de vive force sur ce point, pour les attirer en grand nombre, autant que possible, dans la sphère d'activité du volcan qui allait les faire périr. Les grands réfectoires de ce couvent servaient d'ateliers pour fondre des balles, préparer des cartouches, charger des grenades et des obus; et plus de cinq à six cents paysans et soldats y étaient occupés, sous la direction de leurs

alcades et de leurs officiers, à confectionner des matériaux et de la poudre pour prolonger la défense.

10 fév. Le brave colonel Dupéroux, avec son régiment, et Valazé, chef de bataillon du génie, avec ses sapeurs, s'embusquèrent dans les ruines de l'hôpital en attendant le signal. A trois heures de l'après-midi, au moment convenu, Breuille fit donner le feu, et l'explosion terrible lança à une hauteur considérable une grande partie du couvent et du cloître; mais le clocher, que l'on s'attendait à voir s'écrouler, resta debout. A peine les débris furent-ils retombés dans le vaste et profond entonnoir ou cratère que l'explosion venait d'ouvrir, et que la poussière nous cachait encore, que le colonel et Valazé, à la tête des troupes, s'élancent dans le couvent, poursuivent l'ennemi à la baïonnette, et s'emparent de tout le bâtiment. Cette attaque fut si vive que Palafox, présumant dans le premier instant que nous allions pénétrer plus avant dans la ville, fit prendre les armes à toute la garnison, et rangea sa cavalerie en bataille sur le Cosso et sur le marché neuf, où elle s'apprêtait à nous sabrer. Nous avions espéré que les Espagnols seraient épouvantés par la commotion, qui avait fait trembler au loin tout le quartier, et par l'énormité de ce désastre; mais notre attaque subite augmenta au contraire leur fureur.

Ils se défendaient pied à pied, et la terre n'était pas assez spacieuse pour cette guerre à toute outrance. Il fallut les poursuivre et combattre jusque sur les toits ; et nous vîmes ces exaltés se précipiter sans hésiter, du sommet des murailles de l'édifice, à la hauteur de quatre-vingts pieds, plutôt que de se rendre au vainqueur, qui leur tendait la main pour les sauver.

Le colonel comte de Fleuri, émigré français, qui avait conduit une troupe de paysans sur les toits, pénétra avec eux dans le haut du clocher. Ils firent en peu d'instants, à la voûte de l'Église, des trous par lesquels ils nous fusillaient si vivement, et jetaient sur nous tant d'obus et de grenades, qu'il fallut abandonner l'église dans la soirée du 10; mais nous y rentrâmes le lendemain, et Fleuri et les siens furent enfin précipités du haut du clocher, après avoir vendu chèrement leur vie.

Rarement la guerre a présenté un tableau plus épouvantable que celui des ruines du couvent de Saint-François pendant et après l'assaut. Non-seulement la violente explosion qui eut lieu détruisit la moitié du bâtiment et les caveaux souterrains, dans lesquels beaucoup de familles se croyaient en sûreté contre le bombardement, mais encore elle fit périr plus de quatre cents ouvriers ou défenseurs, parmi lesquels disparut tout entière une compagnie des grenadiers du

régiment de Valence. La terre des jardins de Fuentès, toutes les surfaces des environs, et les toits étaient horribles à voir par la quantité de débris humains dont ils étaient jonchés. L'on ne pouvait faire un pas sans heurter des membres déchirés et palpitants: un grand nombre de mains et de fragments de bras séparés du tronc nous indiquaient toute l'énormité de la catastrophe

Un des grenadiers qui venaient de poursuivre les Espagnols jusque sur les combles de l'église, dont nous parcourions les larges gouttières, pour chercher s'il n'y restait pas des ennemis cachés ou blessés à secourir, nous fit remarquer parmi ces débris deux choses hideuses, qui, dans tout autre instant, nous auraient fait reculer d'horreur. Voyez, nous dit-il avec indignation, les mains arrachées des bras de ces enragés; elles sont entièrement noircies par la poudre qu'elles ont tiré sur nous. En les déplaçant du pied pour passer sans les écraser, il étendit sa main pour soulever avec curiosité une épaisse chevelure, remarquable par son éclat luisant et sa longueur. Il croyait ramasser la coiffure artificielle d'une femme; mais il rejeta promptement cette dépouille en voyant ces beaux cheveux couleur d'ébène encore attachés aux lambeaux de la figure pâle et déchirée d'une jeune fille. Il ne paraissait pas moins ému que nous à ce douloureux spectacle, lorsqu'il ajouta d'une voix animée : « Voyez ce

ruisseau de sang! voyez les déplorables suites de l'obstination et de la fureur!» En effet, le sang de plusieurs Aragonais ruisselait sous nos pieds, dans le conduit des gouttières gothiques (saillantes et élancées en dehors de l'édifice) représentant des dragons, des vautours et des monstres ailés. Depuis huit siècles, ces gouttières ne versaient que des torrents de pluie, et aujourd'hui, par un contraste hideux, elles vomissaient sur les assaillants des flots de sang humain.

Afin d'être prêts à diriger cette rude attaque du 10 février, nous nous étions placés à couvert, Prost et moi, tout à côté des troupes sous une porte voûtée du mur de l'hôpital. Nous faillîmes cependant y périr sous les quartiers de murailles, les charpentes et les pierres qui tombaient sur l'abri trop étroit que nous avions choisi. Nous n'avions songé qu'à nous rapprocher du lieu du combat et à bien voir le fracas épouvantable qui allait avoir lieu. (D.) Ce désir de réussir dans notre entreprise, sans perdre le coup d'œil de l'effet qu'elle devait produire, dominait en nous la crainte d'être écrasés; et sans attendre que tout fût retombé, nous nous avançâmes assez pour pouvoir nous rendre compte de cette catastrophe extraordinaire.

En l'observant d'aussi près, cette explosion ne nous laissa voir qu'une gerbe énorme et confuse dans laquelle la rapidité d'ascension nous empêchait de distinguer aucun objet séparément,

Mais au moment où ils arrivaient au sommet de la courbe et traçaient la parabole, leur marche plus lente nous permit de distinguer vaguement des hommes et des matériaux qui allaient être précipités. Presque aussitôt un épais tourbillon de poussière et de fumée nous enveloppa tellement, qu'il fut impossible de voir et presque de respirer. Dans ce même instant, le fracas de la chute sur tous les toits voisins fut bien plus violent que le bruit de l'explosion, qui avait été très-sourd. Après quelques secondes, l'obscurité commença légèrement à se dissiper, et au cri de *houra, en avant, en avant,* chacun se lança, tête baissée, devant soi, ne sachant trop où il marchait, et ne pouvant prendre pour direction que les éclairs des coups de fusil que les Espagnols tiraient sur nous.

Dans les jours précédents, j'avais vu deux autres de ces explosions à de plus grandes distances. L'une d'elles présenta pendant deux ou trois secondes l'aspect d'un immense obélisque grisâtre et tacheté comme du granit. Ce monument instantané qui s'élevait verticalement en sortant de sa base jusqu'à deux cents pieds environ de hauteur, s'affaissa comme une décoration de théâtre, mais avec plus de vitesse, ne laissant à sa place qu'un gros nuage de poussière et de fumée, qui se roula plusieurs fois sur lui-même, et s'arrondit avant d'être dissipé.

Exercé depuis quelques années à peindre

pendant mes loisirs les tableaux des batailles où j'avais combattu, mes yeux avaient acquis une grande habitude pour observer tout ce qui frappe les regards. Le coup d'œil assuré du peintre ajoute encore à l'adresse du coup d'œil du guerrier, et s'il l'aide souvent à juger de suite le meilleur parti qu'il peut tirer de la position où il se trouve, il réveille aussi toujours en lui des sentiments pleins d'intérêt dans des situations où d'autres officiers restent indifférents. J'apportais ces dispositions en concourant à l'assaut de l'intérieur de l'église des Récollets de Saint-François, dont je vais dire deux mots, ne sachant pas si j'aurai plus tard le temps d'en faire un tableau.

L'explosion avait fait une large ouverture à un côté du mur, près de la grande porte, et bouleversé tout le pavé de la nef et du cloître. Dans ce soulèvement, tout avait changé de place. Les corniches, la chaire, les autels latéraux, étaient tombés et avaient été enfouis en partie. Les tombeaux et les restes humains renfermés dans les caveaux depuis des siècles avaient été arrachés et lancés du fond des souterrains jusque sur la surface du sol. Lorsque nous pénétrâmes par la brèche, les Espagnols rentraient déjà dans l'église par la sacristie. Ils se barricadaient, au milieu des décombres, derrière les bancs, les chaises et les confessionnaux renversés. Les châsses des reliques

et jusqu'aux fragments des cercueils exhumés de leurs caveaux, tout leur servait de rempart pour se cacher et faire le coup de fusil. Une pluie de balles tombait sur nous de toute part. Les plus meurtrières partaient des tribunes et des galeries d'en haut, et surtout des petites ouvertures d'un des grands piliers à côté du chœur, dans lequel se trouvait établi l'escalier du clocher. La brèche du grand mur de l'église était heureusement fort large. Notre colonne y pénétra facilement, et tout fut envahi. Les défenseurs, abordés à la baïonnette avec une fougue extraordinaire dans ces retranchements et dans les chapelles latérales, furent poursuivis jusque sur les toits. L'on y montait avec eux par l'escalier en spirale, étroit et dangereux, du grand pilier, et ils tombaient partout sous nos coups.

Ce tumulte au milieu de ce sombre et beau vaisseau d'une architecture gothique, enrichi de dorures et d'ornements brisés par la guerre, présentait un aspect surprenant. Les vitraux en couleurs rembrunies, et détruits en partie, laissaient pénétrer un rayon lumineux comme une gloire céleste qui jetait son éclat sur le groupe le plus animé des combattants, et sur le nuage blanchâtre de la fumée de la poudre qui nous suffoquait. En avant de ce plan éclairé, se dessinait dans l'ombre le maître-autel, en marbre brun, élevé sur huit marches, et surmonté d'un baldaquin

magnifique, orné d'une légion d'anges portant des couronnes, et supporté par huit colonnes d'ordre corinthien. Plusieurs de ces colonnes avaient été brisées et confusément renversées dans l'ébranlement de l'édifice. Les unes restaient debout et les autres gisaient à terre; et ce désordre donnait à ces ruines une irrégularité de lignes que l'on aurait pu prendre pour un heureux effet de l'art. Dans la nef, tout était sombre depuis le chœur jusqu'à la brèche près du portail; et c'était dans cet espace obscur, long de cinquante à soixante mètres, au milieu des cercueils, des ossements et des marbres fracassés, que s'agitait la furie de la guerre.

De l'un de ces cercueils antiques et brisés, l'on voyait sortir la tête livide et décharnée et la moitié du corps d'un évêque enseveli dans ses habits pontificaux. Ses bras osseux et desséchés dirigés vers nous, ses orbites sombres et profondes, sa bouche effrayante, nous apparaissaient comme un fantôme semblable à l'ombre de Samuel nous criant dans ce vacarme : Saül! Saül! pourquoi viens-tu troubler ma tombe? Ce bouleversement, cette scène de carnage au milieu des ossements humains, et ce spectre mitré vacillant sous nos pas, présentaient à nos regards surpris l'aspect le plus imposant et le plus extraordinaire de la désolation.

Un peu plus tard, lorsque je descendis après

que l'ennemi eut été chassé de toutes les parties de l'église, l'effet de lumière était encore admirable; mais la scène avait changé. Ici, les restes exhumés des religieux et des prélats étaient livrés au pillage par les soldats, qui les dépouillaient des riches vêtements dont quelques-uns étaient encore enveloppés; là, un groupe de Français bien tristes, bien fatigués de ces combats interminables, buvaient avec avidité, pour s'en consoler, le vin généreux des pauvres récollets; bientôt, après avoir vidé gaiement les outres en peaux de chèvres que les moines avaient laissées, ils s'en servaient pour se les lancer entre eux et jouer au ballon après les avoir soufflées. Ailleurs, on voyait nos officiers de santé prodiguer indistinctement des soins aux blessés, Espagnols ou Français, et l'on pouvait admirer le courage tranquille avec lequel ces généreux chirurgiens affrontaient les plus grands dangers, pour venir nous secourir. Leurs efforts furent impuissants pour rappeler à la vie deux officiers du génie d'un grand mérite, que nous perdîmes dans cette journée aux attaques de droite et du centre, les capitaines Viervaux et Jencesse.

On s'empara des deux chapelles et des maisons adossées à Saint-François, et qui longeaient le Cosso. Pour pouvoir gêner et fusiller tout ce qui passerait dans cette grande rue, qui est large à cet endroit d'environ cent pieds, on établit de

bons tireurs dans le clocher, à la même place où les Espagnols venaient de se faire tuer plutôt que de se rendre. Du haut de cette tour, on voyait dans les rues une grande quantité de traverses et de barricades préparées pour la défense ultérieure, et des gibets chargés de victimes. Ces appareils menaçants et ce sinistre aspect n'annonçaient pas que les chefs et la population fussent disposés à des sentiments plus pacifiques. Et pourtant la démarche lente et morne des habitants qui circulaient dans les rues et les places jonchées de morts, aurait pu nous faire croire que l'heure du découragement était enfin arrivée, si pendant le jour et la nuit qui avaient précédé, les Espagnols n'eussent combattu avec la fureur du désespoir. La ville n'était plus qu'un étroit cimetière. Partout les morts embarrassaient le passage, et les assiégés n'avaient plus la force de les enterrer ou de les déplacer. L'espace même leur manquait pour les inhumations; et leur indifférence devant ces objets hideux était arrivée au point qu'ils les enjambaient froidement, comme ils auraient passé sur une pierre ou par-dessus tout autre obstacle. Les femmes et les moines, par leur démarche animée en circulant au milieu de la foule, semblaient être les seuls qui eussent conservé leur première ardeur.

Palafox remarquait avec douleur depuis quelques jours que beaucoup d'Aragonais ne dissimu-

laient plus leurs dispositions au découragement; et il venait de faire publier dans cette même matinée du 10, qui allait être si désastreuse pour la ville, une longue et touchante proclamation, dont je rapporte ici les idées principales :

10 fév. « Valeureux fils de Saragosse, le temple au-
« guste de notre très-sainte mère et patronne,
« et votre vie, celle de vos femmes et de vos en-
« fants, et la liberté de la patrie, seront en dan-
« ger, si vous continuez à prêter l'oreille aux
« indignes intrigues de l'ennemi, qui vous invite
« en secret à la lâcheté et à la défection... Repous-
« sez ces perfides insinuations; n'écoutez que la
« voix de votre cœur, elle vous tracera les de-
« voirs que vous avez à remplir.... Montez sur les
« tours, comptez les ennemis, et vous serez hon-
« teux d'être opprimés par un si petit nombre
« d'audacieux....... Vous m'avez arraché de ma re-
« traite pour vous commander; j'ai cédé avec joie
« au vœu de mes concitoyens, parce que j'ai cru
« pouvoir compter jusqu'à la mort sur leur cou-
« rage.... Soyez donc, à mon exemple, toujours
« constants et animés du désir de vaincre,
« pour que nous puissions rester glorieusement
« les dignes fils del Pilar..... Favorisons par notre
« persévérance l'arrivée des secours. Ils amè-
« nent avec eux les trésors immenses que nos
« frères d'Amérique nous envoient pour ré-
« compenser ceux d'entre vous qui auront con-

« quis par leurs courageux efforts la liberté de « Saragosse....... J'ai reçu la révélation que notre « très-sainte mère del Pilar cessera de protéger « les lâches : ils succomberont sous les châtiments « les plus sévères, et la flétrissure qui s'attachera « à leurs noms les couvrira pour toujours d'in- « famie aux yeux de Dieu et des hommes. »

Aussitôt qu'on se fut emparé de ce couvent de Saint-François, on fit arriver avec beaucoup de peine, à travers ces murailles renversées, deux pièces de canon et un obusier, pour armer deux batteries blindées sans que l'ennemi pût s'en apercevoir : l'une dans la chapelle, et l'autre sous la voûte d'une porte cochère. Dès qu'elles furent prêtes, la première volée que l'on tira rompit les deux battants en bois derrière lesquels nous étions masqués, et cette surprise parut intimider beaucoup les habitants. L'on s'occupa de suite à se fortifier dans les débris de l'hôpital, et dans ceux des maisons voisines, et au milieu des ruines de Saint-François. Breuille entreprit immédiatement deux attaques de mineurs pour traverser la partie la plus large du Cosso. Il faut remarquer, à cette occasion, que dans ces galeries si longues, à travers un terrain embarrassé de maçonnerie, et sous un sol occupé par l'ennemi, l'on ne pouvait pratiquer des ouvertures ou des puits pour donner de l'air à nos galeries, et que l'un des grands dangers que l'on y courait

11 fév.

était celui de ne pouvoir respirer; mais rien n'était capable d'arrêter nos braves mineurs.

NOTES DU CHAPITRE SEPTIÈME.

(A.) Comme Virgile nous montre le pieux Énée dans l'incendie et le sac de Troie, n'emportant que ses dieux pénates et son vieux père.

(B.) Pour entretenir leur effervescence, on leur proposait pour modèle d'énergie les traits de l'antiquité, qu'elles promettaient d'imiter et même de surpasser. On citait la femme de Sparte qui donnant un bouclier à son fils en l'envoyant au combat lui disait : « Reviens dessus ou dessous. » On rappelait la résolution des femmes de Carthage, qui coupèrent leurs cheveux pour faire des cordes aux arcs ; enfin, l'action atroce de l'épouse d'Asdrubal, qui poignarda ses enfants, et se précipita avec eux dans les flammes plutôt que de se rendre aux Romains....

(C.) Ces brasiers humains rappelaient ces bûchers de Rome sur lesquels Néron entassait les chrétiens pour éclairer ses jeux sanguinaires.

(D.) Notre position était semblable à celle de Pline le jeune au désastre de Pompéia; animés par le même désir de voir et d'apprendre, nous éprouvions les mêmes sentiments ; mais nous fûmes plus heureux que lui.

HUITIÈME CHAPITRE.

Haxo s'approche de la porte del Sol. — Erreur des mineurs. — Résistance héroïque. — Fatigue de part et d'autre. — Cent paysans désertent et sont renvoyés en ville. — Adresse des Polonais. — L'épidémie augmente. — Approche des secours. — M. le Maréchal marche à l'ennemi. — Vives attaques à la droite et au centre. — Mineurs espagnols. — Affaiblissement de l'armée.

DU 11 AU 14 FÉVRIER.

Pendant le long et périlleux travail que nous venons de décrire, on s'avançait d'autre part à l'attaque de droite, où l'on entrait dans la maison située au bout de la rue Ottela, que l'ennemi venait d'abandonner. Haxo ayant trouvé une porte que les assiégés avaient négligé de barricader, s'en servit pour pénétrer dans l'île de maisons entre les rues Alcover et Aljeceros, assez rapprochée de la porte del Sol, conduisant au quai. Ici la rue du Cosso est infiniment plus étroite, et le mineur la traversait par deux galeries pour arriver sous le bâtiment de l'Université. Dans le même moment, Breuille voulut ouvrir le mur de l'une des maisons donnant sur le Cosso, à l'angle de la rue Aljeceros; mais le baril de poudre que l'on plaça au premier étage fit une explosion trop forte, et la maison disparut aussitôt, ne laissant qu'une place vide par laquelle 11 fév.

il fut impossible d'arriver sans trop se découvrir jusqu'à la maison suivante. Cette maison appuyait une des traverses sur le Cosso, et l'ennemi la défendit obstinément.

Le mineur qui cheminait sous le Cosso, pour arriver jusqu'à l'Université, rencontra, à peu près à la distance qui lui avait été indiquée, les fondations des anciennes murailles de Saragosse, dont on avait démoli depuis longtemps les parties supérieures. Trompé par cette apparence, et croyant être parvenu à son but, il chargea chacun de ses fourneaux de cinq cents livres de poudre et leur donna le feu. Ces explosions ne produisirent que des trous dans le Cosso, sans ébranler l'Université, que l'on n'avait pas atteint. Malheureusement une des deux colonnes de nos braves Polonais, n'écoutant que son ardeur, déboucha trop promptement au milieu de la fumée qui l'empêchait de voir devant elle, et tandis qu'elle cherchait inutilement une brèche qui n'existait pas, l'ennemi embusqué derrière la traverse lui tuait tant de monde qu'elle fut obligée de rentrer après avoir perdu quarante hommes et son jeune colonel, qui se traînait vers nous criblé de balles. Le vieux capitaine Clotzinzki, qui commandait à côté de Haxo la seconde colonne, sut heureusement reconnaître assez tôt l'erreur, et il ramena son monde sans perdre aucun des siens. Trop souvent on a vu l'empressement et

l'excessive témérité de nos braves occasionner des défaites et faire périr des milliers d'hommes que l'on aurait conservés et conduits à la victoire si on les eût dirigés avec moins de précipitation. Nos armes savantes du génie et de l'artillerie ont des habitudes calmes et réfléchies qui n'arrêtent jamais leur élan lorsqu'il est nécessaire, et nos jeunes officiers gagneraient beaucoup à suivre un tel exemple.

Les deux fourneaux n'ayant pas réussi, Breuille en fit entreprendre sous le Cosso deux autres dont le travail fut extrêmement long parce qu'il fallut percer les fondations de l'ancienne enceinte qui nous séparaient de celles de l'Université. La même difficulté se présentait encore plus grande au pied de la maison à laquelle s'appuyait la traverse des Espagnols sur le Cosso. L'ennemi attachait à la possession de cette maison la plus grande importance, et il la défendait très-obstinément depuis plusieurs jours. L'incendie et l'explosion de quelques mines n'y avaient produit que peu d'effet, parce parce que nos poudres avaient souffert de l'humidité. Cette maison était si fort entourée de décombres, qu'il était impossible de l'aborder autrement qu'à découvert. Ces sortes d'attaques à découvert nous réussissaient mal contre des ennemis presque invincibles derrière des murs. Il fallut renoncer à ce moyen, et le général Dedon fut obligé d'essayer de la battre en brèche avec

une pièce de douze. L'on ne put même établir cette pièce que sur un mauvais plancher de la maison la plus voisine, et il fallut l'étayer pour empêcher qu'il ne s'écroulât. Chaque coup de canon dirigé contre la maison attaquée la perçait de part en part, et cependant rien ne pouvait en déloger l'ennemi, qui tirait aussitôt sur nous par les trous que faisaient nos boulets : il eut même le courage de tenir dans cette position périlleuse pendant six jours.

12 fév. L'opiniâtreté n'était pas moindre chez les femmes que chez les hommes. Nous venions de descendre dans une cave où des Polonais étaient aux aguets. En regardant par les soupiraux, ils aperçurent un Espagnol occupé à ramasser le plomb des balles dans un petit jardin, et le tuèrent d'un coup de fusil. Cet homme venait à peine de tomber, lorsqu'une femme en pleurs, vomissant des imprécations avec l'accent du désespoir, vint se précipiter sur le corps du mari qu'elle perdait. Nos soldats, qu'un sentiment d'humanité retenait immobiles devant une épouse éplorée, auraient généreusement respecté sa douleur, si cette femme, se relevant avec rage, n'eût arraché sous nos yeux le manteau, la giberne et le fusil du défunt pour les emporter, en nous adressant mille imprécations. Une balle à l'instant même l'étendit morte sur le corps qu'elle voulait venger. Peu de minutes après, une jeune fille de

quinze à seize ans accourut en jetant les cris déchirants de *mi padre! mi madre! alma de mi madre!* et elle se traînait à genoux autour de ces corps inanimés pour les embrasser et pour chercher à les rappeler à la vie; elle paraissait en proie à la plus affreuse douleur, et s'arrachait les cheveux en se roulant convulsivement sur ces êtres chéris, et nous conjurant de la tuer aussi pour mettre un terme à ses malheurs. Aucun des nôtres n'eut la cruauté de verser le sang de l'orpheline sur les corps de ses parents; et cependant elle avait eu la témérité de nous provoquer à son tour. Après avoir tenté inutilement d'emporter le corps de sa mère, elle l'enveloppe dans le manteau pour pouvoir l'entraîner avec la giberne et le fusil qui pouvaient lui être si funestes!.. Le besoin impérieux de la vengeance la poussait aussi vivement à cette action que les sentiments de la piété filiale. Nous ne pûmes blâmer la haine que la jeune enfant portait aux meurtriers de sa famille, et l'on entendit nos Polonais lui crier alternativement dans leur langue sarmate, ou en mauvais Espagnol : *Malenka nie cekay sien ! Chiquita no tiene miedo !* (Ne crains rien, petite!) Peu de jours se passaient sans que l'on vît se reproduire quelques scènes de cette nature.

A l'attaque du centre, Prost établissait l'artillerie sous des blindages dans les chapelles latérales de Saint-François : il faisait boucher avec des sacs 13 fév.

à terre toutes les fenêtres inutiles du clocher et les portes et les brèches des murs donnant sur le Cosso; et jusqu'à la rue Zurradorès il fortifiait les maisons que nous occupions pour les mettre à l'abri des attaques que l'ennemi pouvait tenter par le Cosso. Breuille pratiquait sous terre cinq galeries nouvelles pour pénétrer sur le côté opposé du Cosso, afin d'arriver sous la Comédie, et sous les maisons qui l'avoisinent, entre les rues del Réfugio et San-Christoval; le terrain que traversait le mineur était rarement homogène; parfois trop dur, et parfois aussi trop humide, il lui opposait de grandes difficultés. Il marchait sans avoir d'autres données certaines que la direction, et souvent il débouchait sur un puits, un égoût, un gros mur, ou tout autre obstacle fâcheux à rencontrer. Ces accidents retardaient notre marche souterraine, et nous obligeaient à ralentir également à la surface du sol les mouvements que nous avions intérêt à faire coïncider.

Dans l'après-midi, deux cents Polonais pénétrèrent dans le bel hôtel du comte de Sastago, donnant sur le Cosso, près du palais Fuentès; mais cet édifice, entièrement ébranlé par l'explosion de Saint-François, les menaçait partout de sa chute. En effet, deux planchers s'écroulèrent immédiatement sous leurs pas, en blessèrent quelques-uns, et décidèrent les autres à se retirer. La nuit suivante, l'ennemi éventa l'une des cinq galeries

dont nous venons de parler (celle qui s'avançait vers la rue San-Christoval) : nos mineurs, obligés de se retirer, mirent le feu en partant à quelques grenades, qui effrayèrent les Espagnols. Ceux-ci prirent la fuite à leur tour; mais ils revinrent une heure après pour prendre possession de notre galerie : il était trop tard : on leur avait tendu un piége; et dès que la lumière de leurs lampes parut, et nous annonça leur approche, on fit donner le feu à cinquante livres de poudre fortement comprimée, et l'explosion en fit périr plusieurs.

Plus nous avancions en ville, plus le général d'artillerie rencontrait de difficultés à surmonter pour faire arriver les pièces de siége jusqu'aux batteries. Ce n'était qu'à force de travail qu'on parvenait à traîner ces lourdes masses à travers nos communications intérieures. Dans beaucoup de places, il fallait même les transporter à bras, à découvert, au milieu des ruines et des décombres. Pendant ces opérations, qui ne pouvaient s'effectuer promptement, les canonniers étaient fort exposés. Leur général fit construire des masques ou mantelets en planches et en madriers épais, pour les garantir des balles : on les plantait momentanément dans les passages les plus dangereux; et il perdait ainsi moins de monde.

Mais laissons un moment nos artilleurs, nos mineurs, et ces habiles officiers poursuivre leurs

opérations, et allons entendre ce qui se dit dans ces tristes ruines qui sont notre conquête, et revenons ensuite jeter un coup d'œil dans notre camp.

Le ciel pur, le soleil chaud et brillant de l'Espagne nous donnaient cette année, au mois de février, la douce température, les bienfaits et tous les agréments d'un printemps anticipé. Les fraises étaient rouges et mûres; les lauriers, les rosiers, et les arbres fruitiers étaient en fleurs : la lavande, le romarin, la violette et les narcisses embaumaient l'air, vivifiaient nos soldats et les préservaient de l'épidémie. La guerre étant arrivée brusquement à l'époque de la récolte des olives, avait empêché les Aragonais de les recueillir entièrement, en sorte que les branches des vieux arbres fléchissaient en guirlandes chargées de beaux fruits mûrs et de couleur violette dont l'aspect séduisant excitait nos désirs. Mais notre avidité trompée par l'extrême âpreté de ce fruit, le rejetait aussitôt : toutefois le feuillage toujours vert de ces bois d'oliviers rendait gracieuse au dernier point la vue de nos baraques, qui étaient construites sous leur ombrage.

Pour se garantir mieux de la fraîcheur des nuits, les soldats avaient apporté au camp tous les tableaux qu'ils avaient pu retirer des églises ou couvents dont on s'était emparé; et ces toiles, peintes ou vernissées, les abritaient parfaitement

contre le soleil, la pluie, le froid et l'humidité : A défaut de paille, ils faisaient avec le parchemin des manuscrits antiques une couche moins dure, mais plus sèche que la terre. C'était un vandalisme vraiment déplorable, et il était bien pénible pour quelques-uns de nous de ne pouvoir sauver ces objets intéressants en les remplaçant par d'autres moins précieux et également propres à conserver la santé des assiégeants! Dans toute autre position, on se serait dit : Plutôt souffrir que détruire; mais ici il y allait de la vie, et, faute d'autres ressources, on employait au camp les gros livres pour se coucher, les ornements des autels et les statues des saints, les sculptures en bois doré, pour se chauffer, et les tableaux d'église pour couvrir les baraques.

Il s'en fallait bien que ces ouvrages mutilés fussent tous d'une grande valeur : quelques-uns étaient des copies des grands maîtres d'Italie; mais on y trouvait des productions originales des artistes qui ont illustré l'école espagnole : des peintures de Jose Martinez, de Martino Goya, du célèbre A. Velasquez, de A. Sanzo, de Joachim Araly, de Murillo, de Francisco Salas, des beaux portraits antiques des rois d'Aragon provenants de la collection très-curieuse de leurs portraits qui a été détruite pendant les derniers siéges. Les sculptures d'Ancheta, élève de Michel-Ange; de Manuel Giral. Les ornements dorés d'architec-

ture sur les dessins de Ventura Rodriguez, de I. Yarza. Bien d'autres morceaux précieux des maîtres célèbres en Espagne et nés à Saragosse, ajoutaient aux regrets que nous éprouvions de la destruction de tous ces beaux fragments.

Une visite au camp était pour nous une véritable récréation. Cette exposition de peintures ressemblait à celles qu'on voyait autrefois dans la place Dauphine, au pied du Palais de Justice, à Paris, lorsque les jeunes artistes n'étaient pas encore, en 1792, admis à l'honneur d'exposer leurs ouvrages au Louvre. Ce spectacle semblait plaire beaucoup à nos braves Polonais, qui sont catholiques, et en général pleins de piété. Peu accoutumés à trouver dans les églises de leur pays des peintures du mérite des tableaux d'églises d'Espagne, on les voyait considérer avec recueillement toutes ces belles représentations des sujets tirés de l'Histoire Sainte ou de celle des Martyrs. Leur imagination, habituellement tranquille, s'échauffait et s'identifiait avec ces sublimes inspirations; ils ne voyaient plus que le généreux dévouement des martyrs et les palmes célestes qui leur étaient décernées. Le désir d'imiter ces courageux exemples leur donnait la force de persévérer dans leurs rudes travaux, et l'espoir des récompenses éternelles leur procurait les plus puissantes consolations dans les peines qu'ils avaient à supporter. Aussi leur maintien plein d'

résignation n'annonçait pas encore que leur patience fût épuisée. Les Français, au contraire, plus vifs et plus ardents, paraissaient supporter leurs fatigues avec moins de constance.

Un jour, en passant près d'un groupe de soldats occupés à regarder un de ces tableaux, monsieur le Maréchal fut surpris d'entendre ces paroles : « Le bon Dieu laissera boire un coup au Vieux, comme le Maréchal nous fera passer ici le goût du pain. » Il s'approcha d'eux, et vit qu'ils admiraient une très-belle composition de Murillo, rappelant la parabole de Jésus qui invite l'apôtre saint Pierre à marcher sur les eaux. « Hé bien! mes amis, leur dit le Maréchal d'un ton assuré, Dieu parle ici à saint Pierre précisément comme j'ai à vous parler à vous-mêmes. Dieu lui dit : Pierre, si tu as foi à mes paroles, tu marcheras sur les eaux; ce qui signifie : Si tu as confiance en moi, l'espérance soutiendra ton courage, et ta persévérance triomphera de tous les obstacles. Saint Pierre a marché sur les eaux, et vous, mes amis, dans peu de jours vous prendrez Saragosse!... » Ces braves soldats, si pleins de candeur et d'obéissance, avaient écouté avec une respectueuse attention ces paroles prononcés avec l'accent de la plus intime persuasion. Aussitôt leurs visages, sur lesquels on n'avait pu surprendre un sourire depuis plusieurs jours, se déridèrent spontanément, et ils reconduisirent le

Maréchal au bruit des joyeux vivat qui exprimaient combien ils comptaient sur ses promesses.

Au milieu des dangers de toute espèce qui les environnaient continuellement, il était bien difficile de soutenir encore longtemps la constance de ces hommes succombant à tant de fatigues. Le Maréchal trouvait heureusement dans sa haute capacité des ressources pour ranimer l'esprit de l'armée, qui s'affaiblissait de jour en jour. Les officiers consignaient dans leurs rapports les plaintes que les soldats commençaient à faire. « Ce siége sera donc interminable, disaient-ils; nous périrons tous, l'un après l'autre, dans ces combats corps à corps, qu'il faut livrer chaque jour.... Quelle folie, ajoutaient-ils, d'assiéger cent mille hommes avec dix mille seulement! Si l'on n'attend pas les renforts pour continuer, on nous enterrera tous ici. C'est à peine si nous sommes nourris! Le quart de la ville réduit en cendres nous coûte déjà le quart des nôtres. Nous sommes excédés de fatigue; si cela doit durer, aucune force, aucun courage n'y pourront plus tenir, et l'armée entière succombera avant d'avoir forcé ces frénétiques à nous abandonner une maison entière où nous puissions nous reposer un peu. » Pour ranimer l'esprit de la troupe, M. le Maréchal chargea ses officiers de lui porter ces paroles de sa part : « Si cinquante mille Espagnols en état

« de porter les armes se laissent enfermer par si « peu de Français, c'est qu'ils tremblent devant « vous. Persévérez, mes amis, et vous vaincrez. « Le bombardement, les explosions et l'épidémie « sont tellement funestes aux assiégés, que « leurs forces s'épuisent plus promptement que « les vôtres, parce que vous vivez en plein air et « sans inquiétude pour vos familles. Dans peu « de jours, ce fléau aura frappé tant d'Espagnols, « qu'ils ne pourront plus opposer qu'une faible « résistance. Si pourtant ces forcenés veulent « s'enterrer sous les ruines de leur ville, comme « les habitants de Numance, huit jours de persé- « vérance nous suffiront pour les détruire jusqu'au « dernier. Notre position est difficile sans doute, « mais elle est cent fois préférable à la leur; depuis « longtemps ils n'osent plus faire de sorties; la « crainte s'est emparée d'eux, et la victoire est « certaine. »

M. le Maréchal ne se trompait pas dans ses prévisions. Les assiégés étaient arrivés au plus haut degré de la misère, et la junte était à l'apogée de ses cruautés. Elle avait pu contenir pendant quelque temps les partis par la terreur; mais aujourd'hui les hommes sensés, les négociants, les gens riches, tous ceux enfin qui avaient beaucoup à perdre, voyant que l'on ne pouvait plus compter sur l'arrivée des secours vainement attendus depuis si longtemps, voulaient que l'on

capitulât. Les autres, affaiblis par la maladie, la fatigue et les inquiétudes, mouraient de faim sur des tas de blé qu'ils ne pouvaient pas moudre, ou restaient abrutis dans leur rage, n'ayant pas la force de prendre un parti raisonnable. Ils suivaient aveuglément les ordres d'une junte monacale, qui craignait avant tout de voir les Français supprimer les couvents en Espagne comme en France, dès qu'ils se seraient rendus maîtres de Saragosse.

13 fév. Une centaine de ces malheureux paysans (hommes, femmes et enfants) enfermés en ville, ne pouvant plus supporter leur affreuse position, désertèrent un matin en masse vers le château d'Aljaféria, et supplièrent nos avant-postes, qui voulaient les repousser, de les tuer plutôt que de les forcer à rentrer dans la ville. L'officier de garde, trop généreux pour vouloir prendre un parti si cruel, les fit conduire à monsieur le Maréchal. Celui-ci les aborda d'un air sévère, et leur reprocha d'une voix forte d'avoir fait verser tant de sang français par leur féroce entêtement. « Vous « me demandez la grâce de retourner dans vos « foyers : vous ne la méritez pas. » Et faisant approcher sa garde autour de ces êtres désolés, qui s'attendaient à marcher au supplice, il dit. « Em« menez-les, faites-les boire et manger ; qu'on les « rassasie, qu'on leur donne ensuite à chacun « deux francs et deux pains, et qu'on les recon-

« duise à Saragosse. Je veux que les habitants de « cette ville sachent que nous avons des vivres « en abondance, et qu'ils apprennent ce que l'on « peut attendre de ma générosité. » Henri IV, pressé par les circonstances autant que par ses sentiments généreux de conquérir le cœur de ses sujets, ne les avait pas mieux traités aux portes de Paris, que ne le furent ces étrangers par le duc de Montebello.

Les Suisses qui étaient en ville s'étaient tou- 14 fév.
jours battus avec courage, mais leur fidélité ne résistait plus à de si rudes épreuves; ils désertaient de temps à autre, et le 14 février une garde entière de cinquante Suisses avec armes et bagages, son officier en tête, passa dans nos rangs, au faubourg, près du couvent de Jésus.

En rentrant du camp dans la portion de l'intérieur de la ville que nous occupions, c'est-à-dire dans des ruines hideuses, infectes, encombrées de gravois et de cadavres espagnols, on trouvait à chaque pas des sentinelles et des vedettes placées pour guetter ce que faisaient les assiégés et en prévenir immédiatement. Nos Polonais des trois régiments de la Vistule avaient acquis à ce service une adresse incroyable. Ils apercevaient autour d'eux dans les murs ou dans les portes le moindre petit trou pratiqué par les Espagnols; et n'eût-il de diamètre que celui d'un gros sou, ils le montraient de suite aux

arrivants en leur recommandant de s'en défier et de se tenir sur leurs gardes. Ces renseignements, presque toujours donnés par signes, car peu d'entre nous comprenaient le Polonais, étaient non-seulement très-précieux, mais encore amusants à recevoir, à cause de la bienveillante pantomime avec laquelle ces amis si dévoués s'empressaient de nous les donner. Avec des yeux très-expressifs, ils nous indiquaient du doigt, en décrivant un cercle, la direction du petit trou dangereux, ou meurtrière invisible, qu'il fallait éviter; et ils portaient un doigt de l'autre main sur leur bouche, pour nous recommander le silence. Ceux qui négligeaient ces précautions, étaient à l'instant même fusillés par ces petits orifices imperceptibles, et tirés de si près que tous les coups portaient.

Les communications ou galeries intérieures que nous avions été obligés de percer dans toutes les maisons d'une même île, étaient également gardées dans la crainte d'une surprise. Souvent il fallait passer d'une île dans l'autre par des rues étroites, où l'on n'avait pas cru devoir faire des traverses. Alors on pratiquait, vis-à-vis l'une de l'autre, des brèches ou des ouvertures, et l'officier qui faisait sa ronde devait prendre l'élan pour franchir, d'un seul bond, toute la largeur de la rue; autrement, s'il manquait d'agilité, des coups tirés avec adresse l'étendaient au milieu de sa

course. Nous perdîmes de cette manière plusieurs officiers. L'adresse et l'assiduité des Polonais, dans ces services qui leur étaient confiés, ont sauvé la vie à un grand nombre de Français trop souvent disposés à dédaigner des soins qu'ils considéraient comme indignes de leur courage. Pour mon compte, je leur ai dû la vie deux fois; et je suis certain que sans ces amis fidèles, ces alliés si dévoués, qui, après avoir inutilement combattu pour rendre la liberté à leur patrie, sont venus répandre leur sang pour soutenir nos intérêts, un nombre bien plus considérable de familles françaises aurait répandu des larmes amères et porté le deuil, le jour même où l'on put se réjouir en France de la prise de Saragosse.

Les victimes de l'épidémie étaient déjà si nombreuses, qu'on trouvait leurs corps abandonnés tout habillés dans les rues et dans les maisons dont nous nous emparions. Heureusement pour nous, l'air était si vif, qu'il desséchait promptement ces cadavres, qui ne présentaient rien de repoussant pour l'odorat ni pour la vue; ils étaient légers et semblables à des statues de carton couvertes de poussière. Je crois apercevoir encore une chambre au second étage d'une maison qui avait été ouverte et détruite par moitié de bas en haut. L'explosion semblait avoir surpris un père et sa fille au moment de la sieste après le repas, à côté d'une petite table ronde, couverte encore de quelques vases.

Le vieillard, assez bien mis, et en partie enveloppé dans son manteau, était assis dans une très-grande chaise à bras, en bois noir, tandis que sa fille, tout habillée, était étendue à ses pieds sur une nate de jonc. Rien dans leurs traits ne portait l'empreinte de la douleur, et pendant les premiers jours que je passai devant ce groupe immobile, je ne savais me rendre compte si les figures de ces deux personnes mortes étaient naturelles ou de cire.

Nous étions de part et d'autre dans une position très-difficile, lorsque M. le Maréchal reçut, en rentrant à son quartier général, des rapports qui étaient de nature à augmenter nos inquiétudes. Le général Suchet, dont la division peu nombreuse était chargée d'éclairer au loin le pays, et de protéger nos attaques de la rive gauche de l'Èbre, annonçait que le général Reding, à la tête d'une armée de trente à quarante mille Espagnols, manœuvrait entre Tarragone et Lérida, avec l'espoir de couper l'armée du général Gouvion Saint-Cyr de Barcelone, et de tomber sur nous très-prochainement pour délivrer Saragosse. Le marquis de Lazan, et don Francisco, les deux frères de Palafox, lui amenaient en outre comme avant-garde un corps de douze à quinze mille hommes, récemment composé de quelques régiments de troupe de ligne et de beaucoup de paysans bien armés. Ces troupes avaient déjà

pris position à Fraga, Mequinenza et Monzon, et devaient se mettre en mouvement le 13 pour venir faire lever le siége; leurs émissaires avaient même pénétré jusque dans les bois en vue de Saragosse, et entretenaient l'espoir des assiégés, au moyen de nombreux signaux de fusées qu'ils tiraient pendant la nuit, ou de feux qu'ils allumaient pendant le jour pour produire beaucoup de fumée. La ville y répondait en tirant également des fusées et au bruit des plus vives acclamations.

Le général Watier, qui occupait Alcanitz et Caspé sur le Rio Guadalope, se hâta d'envoyer aussi les mêmes rapports. M. le Maréchal comprenant toute l'imminence du danger qui menaçait sa faible armée, saisit cette occasion pour nous montrer combien un chef habile peut trouver de ressources dans son énergie; il confia le commandement du siége au duc d'Abrantès, et il partit le soir même, avec une des deux brigades de la division Gazan, et le 13e régiment de cuirassiers, pour rejoindre Suchet, et se porter avec cette poignée de braves à la rencontre d'un ennemi très-supérieur en nombre.

Il avait à peine fait six lieues dans la direction de Lérida, lorsqu'il apprit qu'un corps ennemi, s'étant porté sur Huesca, pouvait l'attaquer sur ses derrières. Pour éviter cette surprise, M. le Maréchal revint prendre une position avantageuse

en avant de Saragosse, sur les hauteurs au delà de Villa Mayor, où il se tint en observation pendant plusieurs jours.

Pendant ce temps la ville agitée tour à tour par la crainte, la fureur et l'anarchie, voyait les feux dévorants de la mine s'échapper avec fracas de dessous terre et tout renverser; les bombes décrivant continuellement dans toutes les directions d'immenses courbes de feu, incendiaient et écrasaient les édifices dans leur chute. Enfin le fléau de l'épidémie, plus destructeur encore, exerçait d'affreux ravages parmi les malheureux Aragonais, qui n'étaient plus soutenus que par une faible espérance au milieu de tant de maux.

14 fév. Haxo les pressait vivement à son attaque de droite, en s'approchant de la porte del Sol vers l'Èbre, au bout du Cosso. Il avait sur sa droite et presque derrière lui les deux îles de maisons formées par la rue des Arcades et la rue Mayor, depuis les Augustins et le quai. Il lui importait de ne pas laisser sa droite à découvert en avançant sur le centre; et il fit creuser par le mineur des galeries sous la rue des Arcades, dont les maisons sont adossées à l'ancien mur de clôture de la ville, flanqué de tours rondes. Cette rue est fort étroite et très-longue. Les mines y furent promptement achevées, et produisirent de larges brèches par lesquelles on donna l'assaut. Nos Polonais poursuivirent l'ennemi dans toute

la longueur de l'île, par les communications intérieures, que les Espagnols avaient eux-mêmes pratiquées pour s'y défendre. Après l'avoir ainsi prise tout entière, et avant que nous n'eussions pu faire des dispositions pour nous y retrancher, les Espagnols escaladèrent un mur avec des échelles, et revinrent en force nous en chasser; mais à notre tour nous les attaquâmes de nouveau si vivement, qu'enfin cette île demeura en notre pouvoir. Daguenet, capitaine du génie, fut blessé mortellement en dirigeant les troupes qui reprirent cette position.

La seconde île était la plus grande et la plus voisine du quai. Elle couvrait entièrement la grande batterie circulaire que les assiégés avaient construite au faubourg des Tanneurs, au bout du quai, et ils mettaient autant d'importance à la conserver, que nous attachions d'intérêt à nous en emparer. Une tour, sans issue de notre côté, était fortement occupée par les Espagnols, qui tiraient sur nous de tous les étages, et nous empêchaient encore de nous approcher de l'île. Il fallut ouvrir cette tour au moyen du pétard; après quoi l'on y roula des bombes, dont l'explosion fit écrouler toutes les voûtes, jusqu'à celles de la cave. Nos Polonais, toujours avides de combattre, et trop impatients pour attendre des échelles, s'y firent descendre avec des cordes, et abordèrent l'ennemi, qui ne put leur résister.

A la gauche de cette tour, l'ennemi canonnait la rue Mayor dans toute sa longueur par une arrière-batterie, et défendait l'approche de la dernière grande île de maisons voisine du quai. Il nous importait aussi beaucoup de l'occuper; mais nos mineurs n'avaient pas obtenu ici le résultat qu'ils désiraient. Les explosions avaient tellement encombré de gravois et de charpentes les brèches qu'elles avaient produites, qu'il fut impossible de les aborder.

L'artillerie fut obligée de battre en brèche avec des pièces de douze, qu'il avait été très-difficile d'établir dans un espace si rétréci : et Haxo se trouva réduit à ne pouvoir attaquer que par la sape, en se servant d'une des traverses prises à l'ennemi, pour se garantir des deux pièces de vingt-quatre de la rue Mayor. Ce travail, des plus périlleux, nous coûta plus de vingt hommes, et cependant on ne put s'emparer que d'une baraque ruinée et d'un petit hangard : mais cet espace, quelque peu considérable qu'il fût, nous permit de prendre pied dans cette île. Chaque jour le terrain y fut disputé avec tant d'acharnement, qu'il nous arriva souvent de n'avoir pu prendre, au bout de vingt-quatre heures, que les premiers étages d'une maison, dont les Espagnols défendaient encore les caves et les greniers. Le talent, la sagacité vive et enjouée, et le courage plein de sang-froid avec lesquels Haxo savait lever

toutes les difficultés, soutenaient la constance et entretenaient l'ardeur de ses subordonnés.

Les Espagnols ont généralement la parole très-sonore; et dans ces lieux rétrécis, voisins de la cathédrale, où quelquefois un seul mur, une seule cloison nous séparait des ennemis, nous entendions tout ce qu'ils disaient. Nous savions que l'agitation en ville était toujours croissante; que le clergé continuait à promettre des miracles, et que la statue de la Vierge n'avait pas encore été descendue de dessus son pilier. Le peuple avait une foi si vive, et mettait tant de confiance dans cette sainte image, que nous ne pouvions plus espérer de le réduire avant d'avoir renversé son palladium si vénéré. En conséquence, nos artilleurs reçurent l'ordre de diriger momentanément toutes leurs bombes sur le quartier de la cathédrale, afin d'épouvanter par les ravages effrayants tous ceux qui se croyaient en sûreté dans le rayon protecteur de la sainte madone, et pour forcer ces fanatiques à se soumettre enfin à la puissance infernale de nos mortiers, de nos mines et de nos canons.

Passant à l'attaque du centre, en tournant le dos au fleuve et en remontant la gauche du Cosso, nous trouvâmes Prost occupé à s'emparer de plusieurs maisons ou plutôt de leurs décombres et de leurs cendres, car l'ennemi les défendait aussi longtemps qu'il y restait pierre sur pierre,

et les brûlait en les abandonnant. Prost se trouvait, depuis deux jours, arrêté devant le palais d'Aranda, grand édifice flanqué de deux tours, et isolé par une petite rue que nous ne pouvions traverser. L'ennemi défendait ce poste comme une citadelle, parce que la maison donnait sur le Cosso, dont Palafox tenait essentiellement à nous éloigner. Plusieurs fois nos mineurs essayèrent de traverser la petite rue par des galeries pour faire brèche à l'hôtel, mais les mineurs Espagnols, occupés chaque jour à nous livrer des combats souterrains, avaient acquis de l'expérience et de l'adresse, et ils firent échouer ici tous les projets des nôtres. Plus loin, ils éventèrent même l'une des deux grandes galeries qui traversaient sous le Cosso, en avant de Saint-François. Les mineurs se battaient aussi vaillamment dans ces souterrains obscurs, que s'ils avaient été attaqués, au grand jour, sous les yeux de toute l'armée. Trois de nos mineurs périrent enterrés dans ces longs rameaux de mines, que l'on fut obligé de fermer en y introduisant des poutres horizontales pour les embarrasser, et pour que l'ennemi ne pût tirer aucun parti de ces ouvertures.

La seconde galerie était aussi sur le pont d'être éventée : dès que l'on s'en aperçut, Breulle la fit charger rapidement, et l'on y mit le feu. L'explosion renversa, de l'autre côté du Cosso, une grande maison, où furent enfouis environ

vingt hommes qui s'y croyaient loin du danger.

Les espérances que Palafox avait fondées sur la saison pluvieuse, qui devait nous inonder et nous faire abandonner nos tranchées et notre entreprise, étaient loin de se réaliser; et cependant notre armée s'affaiblissait de jour en jour par les combats continuels et par les maladies. Il ne nous restait pas assez de troupes pour étendre nos attaques dans le moment où il eût été le plus avantageux de le faire; et Rogniat fut obligé de renoncer à gagner du terrain vers la gauche de Saint-François. Si dans ce moment Palafox avait pu comprendre et apprécier exactement tout le parti qu'il pouvait tirer du nombre encore considérable de ses combattants, en se jetant, avec une colonne de vingt mille hommes déterminés, sur l'une ou l'autre rive du fleuve, notre position aurait pu devenir extrêmement critique; mais ce général était déjà malade et atteint de l'épidémie. Son énergie semblait s'affaiblir avec sa santé; peut-être même n'osa-t-il pas hasarder de conduire au dehors des hommes qui, dans leurs murs, étaient des héros, mais dont le courage avait faibli devant nous dans les plaines de Tudéla.

Rogniat, forcé de concentrer ses moyens, fit renverser par les mines toutes les maisons qui étaient contiguës au couvent de Saint-François, afin d'empêcher l'ennemi de pouvoir en appro-

cher autrement qu'à découvert. Gagnant ensuite du terrain vers la droite, il établit une batterie blindée, qui reçut un obusier, avec lequel on put enfiler la rue du Cosso. Un peu plus loin, toujours vers la droite, on arma encore d'une pièce de douze une autre batterie blindée, qui gêna beaucoup les assiégés, en battant toute la longueur de la rue Saint-Giles, qui conduit au pont par le milieu de la ville.

Pendant ces travaux, nos mineurs cheminaient dans plusieurs endroits sous le Cosso; à l'attaque de Prost, ils s'avançaient par six galeries, dont les deux premières étaient déjà parvenues à l'autre côté sous la Comédie et sous la maison voisine, et à l'attaque de Haxo, par deux galeries pour arriver sous le bâtiment de l'Université.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'attaque redouble d'intensité. — L'arrivée des secours est suspendue. — M. le Maréchal revient au camp. — Attaque simultanée de la droite, du centre et du faubourg. — Affreux tumulte. — Mort du capitaine Gallard. — Prise du couvent de Saint-Lazare. — Prise des retranchements de Villa Nueva. — Prise du couvent de Sainte-Élisabeth. — La Religieuse. — Prise du faubourg. — Vains efforts de Palafox et de Saint-Marc. — Prise de l'Université et de la batterie circulaire. — Les Espagnols chassés du palais Aranda. — Progrès du siége sur tous les points.

DU 15 AU 19 FÉVRIER.

Le départ des troupes que M. le Maréchal avait emmenées avec lui pour aller disperser les rassemblements ennemis, augmentait encore les difficultés de notre position, et le général Gazan, à qui il ne restait que deux mille hommes pour garder les tranchées, se trouva dépourvu de travailleurs et dans la nécessité de suspendre pendant plusieurs jours les travaux de cheminement devant le faubourg. L'artillerie, pendant ce temps, établissait, approvisionnait et armait ses batteries. 15 fév.

En l'absence de M. le Maréchal, le duc d'Abrantès vint plusieurs fois prendre part à nos travaux périlleux, et chacun cherchait à lire dans ses yeux par quel nouveau trait de hardiesse se distinguerait le guerrier vif et spirituel, qui écrivant un jour dans la tranchée de Toulon sous la dic-

tée de Napoléon, et voyant un boulet frapper la terre près de lui et le couvrir de poussière, s'écria gaiement : « Cela arrive à propos, j'allais tourner la page! » Cependant il ne fit aucune action d'éclat dans cette occasion : au reste, il arrive souvent que les hommes les plus remarquables se perdent dans la foule lorsqu'ils approchent du terme fatal qui nous place tous sous le même niveau. M. le Duc avait adressé, le 1er janvier, au Prince major général, un rapport où la position critique de l'armée de siége se trouvait exprimée avec une vérité telle, que l'Empereur pouvait en concevoir de l'inquiétude; et il nous annonça avec une satisfaction bien vive que, par une dépêche du 10 février, le major général avait donné des ordres pour faire arriver des renforts. Il envoyait des recrues et quelques vieux soldats, quatre cent mille francs pour payer la solde, et pour fournir aux travaux du génie et de l'artillerie, huit cent mille rations de biscuit, cent mille kilogrammes de poudre, du grain et des troupeaux de moutons : mais les secours étaient si éloignés, et les transports présentaient tant de difficultés, que le siége fut terminé longtemps avant leur arrivée.

Chaque jour nous pressions nos travaux avec une nouvelle activité. A l'attaque du centre, Prost avait établi devant la porte de Saint-François un retranchement ou logement qui s'avançait

sur le Cosso pour battre et enfiler cette promenade. On cheminait par six galeries sous ce boulevard; mais les mineurs ennemis, non moins actifs que les nôtres, étaient partis des caves profondes du théâtre pour nous contreminer, et ils parvinrent sous la galerie que nous dirigions vers ce bâtiment. On s'en aperçut, et l'on chargea promptement de deux cents livres de poudre un fourneau dont l'explosion creusa un entonnoir considérable sur le Cosso, et renversa la façade de la Comédie. Plusieurs pièces de douze et des obusiers furent immédiatement placés sous des batteries blindées devant cet édifice pour achever de l'ouvrir, et en face de la grande rue Saint-Giles, qui conduit au pont, et par laquelle nos boulets allaient frapper l'ennemi jusqu'au centre de la ville. Sous la rue Catalina, l'on dirigeait des mines pour aller renverser le palais d'Aranda, qui était flanqué de deux tours carrées, et dont l'ennemi avait fait une bonne citadelle. Le mineur ennemi, de son côté, marchait à notre rencontre. On aperçut sa lumière au travers de la fente d'un mur de cave lézardé qui nous séparait, et on eut le temps seulement de placer une grosse bombe et quelques livres de poudre, qui lui donnèrent le camouflet. Ensuite on chemina vers le même point par une autre direction. L'assiégé eut plus de succès à la galerie qui arrivait à l'angle de la rue Christoval; il nous

attendit avec un fourneau dont l'explosion nous tua deux mineurs.

A l'attaque de droite, Breuille cherchait à faire sauter la traverse de l'ennemi sur le Cosso, à l'extrémité de la rue Aljeceros. Il s'avançait en même temps par plusieurs galeries sous l'Université. Haxo, dans sa marche le long de la rue des Arcades et de la rue Major, s'emparait des maisons au milieu de la mitraille et des coups de fusils, et en renversait quelques-unes au moyen de la mine. Mais bientôt le goudron enflammé le forçait à les abandonner, pour n'y rentrer qu'après avoir vu s'éteindre l'incendie. Dans l'une de ces maisons, les Espagnols tiraient sur nous par le premier étage, et nous les attaquions par le rez-de-chaussée, lorsque le mur et le plancher s'écroulèrent en écrasant pêle-mêle les assiégeants et les assiégés. Et ce fut un spectacle bien touchant que de voir ces malheureux oublier leur animosité pour s'entre-secourir. Haxo faisait percer une des grosses tours de la vieille enceinte pour pénétrer jusqu'à la porte del Sol, et paraissait à peine arrêté par l'opiniâtreté de la défense, et par les canons que les assiégés avaient mis en batterie à la grande traverse de la porte del Sol, à l'angle de la rue Major. Cependant les puits et les fosses que les mineurs rencontraient dans ce quartier populeux, les forçaient à se détourner. Nos mines et nos batteries ruinaient le faubourg des

Tanneries, et faisaient une large brèche aux retranchements qui couvraient les assiégés jusqu'à l'Èbre. Dans la maison à laquelle s'appuyait la traverse du Cosso, on avait été obligé d'ouvrir un trou dans le mur pour faire passer la bouche d'une pièce de canon, et après chaque coup on refermait l'ouverture avec un gros ballot de laine. La maison fut ébranlée et traversée de part en part; le mur était à moitié renversé, et cependant les Espagnols tinrent ferme, et nous repoussèrent par une grêle de balles et de grenades, lorsque nous essayâmes vainement d'y pénétrer, Valazé et moi, et vingt des plus intrépides Polonais.

La nouvelle de la marche hardie de M. le Maréchal vers les rassemblements commandés par les frères de Palafox, leur était parvenue promptement; et fort intimidés par l'approche d'un tel adversaire, ils suspendirent leurs mouvements, pour attendre que Reding fût assez près d'eux pour les soutenir. Mais l'armée de Reding était elle-même fort maltraitée par celle de Gouvion Saint-Cyr, et l'ennemi extérieur n'ayant pas osé attaquer la division Suchet, M. le Maréchal revint le 17 pour presser les travaux du siége.

Tandis qu'il parcourait les lignes du faubourg, un Espagnol, embusqué dans les décombres, lui tira à bout portant un coup de fusil qui brûla le revers de son habit. M. le Maréchal, irrité de cette audace, monta dans les combles du

couvent de Jésus, et ajusta lui-même une douzaine de coups de fusils. L'ennemi dirigea un obusier sur la lucarne d'où ces coups partaient, et l'un des obus coupa en deux le capitaine du génie Lepot, qui regardait par-dessus l'épaule de M. le Maréchal.

En ville, les opérations marchaient promptement; mais Haxo, qui touchait presque à la porte del Sol, se trouvait trop à découvert. Cet officier ne pouvait avancer plus loin sans courir le danger de laisser l'ennemi derrière lui dans les retranchements qu'il occupait : il lui importait beaucoup que le faubourg de la rive gauche de l'Èbre fût promptement enlevé pour mettre le quartier des Tanneries entre deux feux et le faire évacuer.

M. le Maréchal ordonna donc pour le lendemain, 18 février, une nouvelle attaque générale et simultanée sur la ville et sur le faubourg, afin de répandre partout, en même temps, la terreur et la consternation, et rendre cette journée encore plus fatale aux assiégés que celle du 27 janvier. Il prescrivit en outre d'élever dans la nuit des épaulements sur les routes par lesquelles il craignait que l'ennemi pût nous échapper.

Pour faire connaître les faits d'armes de cette mémorable journée, j'emprunterai deux passages au récit officiel de Rogniat. Je ne saurais y ajouter un mot, sans en diminuer l'intérêt. (Il est question de l'attaque de Haxo près du quai.)

« Le 18, nous profitâmes de nos établissements « à l'extrémité de l'île, au delà de la rue Major, « pour ouvrir la maison suivante par l'explo- « sion d'un pétard; les Polonais s'élancèrent « aussitôt par cette brèche au travers de l'in- « cendie, et poursuivirent l'ennemi l'épée dans « les reins, par ses propres communications. Ils « s'emparèrent aussi de cette grande île, à « l'exception des deux dernières maisons; et les « Espagnols furent obligés d'abandonner leur « batterie circulaire et leur chemin couvert sur « le quai, qui étaient pris de revers. Nous chassâ- « mes aussi les Espagnols de l'île aux Tourelles « jusqu'à la porte del Sol, en nous servant de « grosses bombes, que les sapeurs roulaient dans « les appartements occupés par l'ennemi. La mai- « son de l'angle qui soutenait la traverse du « Cosso fut de nouveau attaquée sans succès.

« Les mineurs mirent le feu aux deux fourneaux « sous l'Université, chargés chacun de quinze « cents livres de poudre, et leur explosion pro- « duisit deux brèches énormes, par lesquelles « nous lançâmes deux colonnes de troupes, qui « s'emparèrent de presque tout ce grand bâti- « ment. L'ennemi fut enfin obligé d'abandonner « la traverse du Cosso. »

A la même heure, M. le Maréchal faisait attaquer devant lui le faubourg par la division Gazan. Depuis le point du jour, toute l'artillerie

du siége tirait sur la ville, et particulièrement sur les abords du pont, afin d'en intercepter la communication; et déjà tous les parapets étaient abattus. Les mortiers et les obusiers projetaient les bombes dans la direction de Notre-Dame del Pilar; et cinquante pièces en batterie dans la seconde parallèle, à droite et à gauche du couvent de Jésus au faubourg, canonnaient le couvent de Saint-Lazare. Le but de notre attaque principale était de nous emparer de ce bâtiment, construit près du pont, et qui maîtrisait cette communication, la seule qui existât entre la ville et le faubourg.

Vers midi, la brèche était pratiquable à Saint-Lazare; notre feu et celui de l'ennemi redoublaient sur tous les points, et jamais peut-être tempête ni bataille n'avait fait un vacarme aussi épouvantable. Dans les plaines, le bruit des orages et les détonnations de l'artillerie se perdent dans l'espace; mais dans les rues d'une ville, le son du canon retentit sur chaque muraille; le craquement des toits sous la chute et les éclats des bombes, le pétillement de plusieurs incendies à la fois, le tocsin qui sonnait à tous les clochers, le sifflement des boulets, des obus et de la mitraille; le tintement aigre des mortiers : enfin tout ce bruit confus, triplé par les échos sur tous les édifices, qui tremblaient au point que les tuiles tombaient sur nos têtes et sur celles des Espagnols, formait

une musique guerrière qui devait jeter l'épouvante dans le cœur des assiégés, et qui faisait tressaillir nos soldats d'une vive allégresse. Ils suivaient des yeux les bombes qui écrasaient le palais de l'archevêque, qui enfonçaient les voûtes de l'église de Notre-Dame del Pilar, dont le pavé de la nef était couvert de débris. Le peuple, indigné de tous ces désastres, qu'il considérait comme autant de sacriléges, entrait en fureur et s'abandonnait au désespoir; et nos soldats voyaient, au contraire, dans ces événements déplorables, la fin prochaine de leurs fatigues; aussi leurs regards animés et leur attitude fière n'avaient jamais exprimé plus de joie et plus d'ardeur.

Les Espagnols comptaient à peu près sept mille défenseurs dans le faubourg au moment où cette grêle épouvantable de projectiles vint interrompre leur communication avec la ville. Le canon perçait de part en part les murs de clôture des jardins, et chaque trou de boulet leur servait aussitôt de créneau pour faire la fusillade. Cependant les murs s'écroulent et les défenseurs se retirent aussitôt dans le couvent de Saint-Lazare et dans celui de Sainte-Élisabeth, que nous battions en brèche. Le canon renversa une grande porte cochère de cet édifice, et nous nous disposions à y pénétrer, lorsque les paysans relevèrent la porte et la soutinrent ainsi à force de bras. Deux fois

elle fut abattue et relevée de la même manière; alors l'artillerie fut obligée de battre en brèche les deux piliers pour les détruire avec la porte. Un peu plus tard, lorsqu'on put y pénétrer, on trouva les débris de cette porte renversés sur un monceau d'Espagnols, qui s'étaient bravement fait tuer pour la soutenir fermée.

Au premier bruit de cette attaque générale, le commandant du faubourg accourut à son poste pour défendre la position; mais il fut tué en traversant le pont. La nouvelle de sa mort se répandit promptement parmi les défenseurs du faubourg et jeta de l'hésitation dans leurs mouvements. M. le Maréchal s'en aperçut, saisit le moment favorable, et ordonna l'attaque.

Aussitôt les tirailleurs débouchèrent de la tranchée, et s'avancèrent éparpillés, pour souffrir moins de la mitraille tirée par des batteries espagnoles de la rive droite et par des barques canonnières qui nous blessaient beaucoup de monde. Trois colonnes soutenaient ce mouvement, et l'on pénétra promptement dans une huilerie, qui fut à l'instant jonchée de morts. Nous avançâmes ensuite par des passages étroits dans plusieurs maisons vigoureusement défendues, où tout fut passé au fil de l'épée. Dans une de ces maisons, où nous avions été arrêtés près d'une heure par la courageuse résistance des Espagnols, le capitaine Gallard trouva le moyen de faire pénétrer

sa compagnie par le toit, et il descendit, à travers les greniers, sur les Espagnols qu'il surprit et mit en fuite. Tous ceux qui osèrent résister tombèrent sous ses coups. Bientôt, au milieu des cris de détresse de tous ces malheureux, et environné d'une fumée épaisse qui l'empêche de voir devant lui, il croit frapper les derniers de ces ennemis, lorsqu'une attaque des plus vives le surprend à son tour. Aussitôt il redouble d'énergie, se précipite sur ceux qui s'avancent sur lui, et tombe glorieusement percé de coups : mais, hélas! il était frappé par des baïonnettes françaises! Un autre officier de son régiment, le capitaine Clerget, était parvenu à enfoncer une porte au bas de la maison dans le moment où Gallard y pénétrait pas les toits, et dans cette rencontre imprévue il reconnut trop tard sa méprise déplorable, et il eut la douleur d'avoir donné la mort au brave capitaine Gallard et à plusieurs Français.

Dès qu'elles eurent pu se loger dans les maisons voisines de Saint-Lazare, nos troupes pénétrèrent dans la cour de ce couvent. Ensuite, à l'aide d'un pétard, on enfonça le mur de l'église, où les moines se défendaient à outrance. Derrière eux, une masse d'hommes, de femmes et d'enfants, qui n'avaient pas osé repasser le pont, s'était réfugiée au pied de l'autel et criait miséricorde : mais la fumée étant trop épaisse pour que l'on pût apercevoir les victimes qu'on aurait voulu

épargner, tout fut saccagé, et la mort seule étouffa les cris et rétablit le silence dans le sanctuaire. Le grand escalier, les corridors, les chambres du couvent étaient dans le même moment le théâtre d'un combat aussi sanglant et aussi opiniâtre. Le couvent fut pris en entier, et l'on vit à l'instant même se précipiter dans l'Èbre, par toutes les croisées, les moines et les soldats qui le défendaient. Nos feux furent ensuite immédiatement dirigés sur l'entrée du pont, afin d'empêcher ceux qui étaient dans le faubourg de repasser en ville.

Nos autres colonnes s'étaient dirigées sur le couvent de Sainte-Élisabeth et sur la tête de pont : elles pénétraient vigoureusement dans les ouvrages et les batteries considérables que les Espagnols avaient élevés, en appuyant à leur droite, au couvent de Sainte-Élisabeth sur la grande route de Barcelone, et à leur gauche à la grande route, sur le chemin de Villa-Nueva. Ces troupes ne rencontrèrent plus qu'une faible résistance, en s'emparant de ces immenses retranchements garnis d'artillerie, et même du couvent de Sainte-Élisabeth, qu'on leur abandonna. Elles s'occupèrent de suite à s'y retrancher et à se mettre partout à couvert contre la mitraille dont la ville et les barques de l'Èbre les criblaient.

Dans le faubourg, la consternation s'empara des Espagnols, restés sans chef, à l'instant même

où ils remarquèrent qu'on leur avait coupé la retraite. Ils renoncèrent à défendre la tête de pont et les maisons, et ils abandonnèrent le faubourg : errants et dispersés ils cherchaient à fuir, étant très-incertains du parti qu'ils devaient prendre, lorsqu'ils trouvaient toutes les issues fermées. Trois cents d'entre eux, plus intrépides que les autres, entraînés par Fernando Gonzalès, bravèrent avec audace notre fusillade, et se firent jour pour rentrer en ville, en forçant le passage du pont à travers une pluie de balles qui partaient du couvent de Saint-Lazare. La fumée de cette fusillade les couvrit promptement d'un voile épais qui les déroba à nos regards. Ils eurent peu de blessés dans ce court trajet, et leur chef fut assez heureux pour ramener à Saragosse presque tous ceux qui avaient osé le suivre. Quelques-uns d'entre eux s'échappèrent à l'aide des barques, plusieurs traversèrent le fleuve à la nage, beaucoup se noyèrent, et les autres, au nombre de trois mille, essayèrent de fuir dans la campagne par la plage du bord de l'Èbre, en le remontant : mais le général Gazan envoya promptement un régiment et de la cavalerie pour leur barrer le passage. Leur position était désespérée, et leurs forces étant épuisées par les privations et par les longues et périlleuses fatigues du siége, ils mirent bas les armes : on les emmena prisonniers. On remarquait parmi eux le

général Manso, le colonel don Manoel Bayo, l'ingénieur don Blas Gil de Barnabé, et environ cinq cents Sus ses.

Le commandant du faubourg, dont la mort les avait d'abord jetés dans le découragement qui causait maintenant leur défaite, était le baron de Versage, le même que l'on a vu combattre si vaillamment, ainsi que le colonel Fleuri, sur d'autres points du siége. De Versage venait de prendre des ordres en ville, lorsqu'il fut emporté par un boulet en repassant le pont. Par un effet extraordinaire d'une triste destinée, deux hommes de cœur, émigrés français, succombent en peu de jours en combattant pour la même cause : ils quittent la France au moment où, fatiguée de porter le joug sous des rois absolus, elle prend les armes pour s'en affranchir : et dans leur aveugle dévouement au pouvoir despotique, ils sont réduits, par le caprice du sort, à prêter le secours de leur épée à un peuple étranger, pour l'aider à défendre ses droits et sa liberté! Mais vaincus enfin par les Français, qu'ils ont abandonnés lorsqu'ils pouvaient marcher avec eux à la fortune et à la gloire, ils périssent l'un et l'autre dans les rangs ennemis, sans doute avec le douloureux regret d'avoir porté les armes contre leur patrie.

Palafox, bien qu'il fût malade, et qu'il pût à peine se soutenir, avait entrepris de venir, avec

le général Philippe de Saint-Marc, au secours du faubourg. Trois fois ce général essaya vainement de déboucher par le pont à la tête de ses troupes. Quelques centaines d'hommes seulement parvinrent à passer; mais nos batteries de la rive gauche lui tuaient tant de monde aux abords du quai, que ses principales colonnes regardèrent comme impossible de franchir à découvert toute la longueur du pont sous cette grêle de boulets, quoiqu'on eût remplacé les parapets renversés par des épaulements en sacs à terre et en ballots de laine. Ces troupes restèrent donc en ville, et elles ne purent même pas nous empêcher de prendre le bâtiment de l'université et les pièces de gros calibre dont la batterie circulaire du quai se trouvait armée, lorsqu'on les força de l'abandonner.

L'attaque imprévue du faubourg démoralisa promptement les Espagnols : ils perdirent la possibilité de tirer quelque avantage de leur nombre, et nous restâmes les maîtres de cette position, qui nous permettait de canonner la ville dans la partie qui avait le moins souffert, et où l'on avait placé tous les principaux établissements. La communication de Saragosse avec la rive gauche fut entièrement interceptée; nous prîmes dix-sept pièces de canon dans les batteries ennemies, et nous fîmes trois mille prisonniers. Un nombre à peu près semblable d'Espagnols était tombé

sous nos coups. Cette victoire si brillante, remportée à découvert par une faible division, dont six cents hommes seulement avaient pris part au combat, contre des troupes déterminées et bien retranchées, fut immense par ses résultats sur l'esprit des assiégés, et ne coûta que cinquante hommes à la division Gazan.

Pendant le tumulte de l'attaque du faubourg, au milieu des feux qui se croisaient de toute part, une religieuse du couvent de Sainte-Élisabeth, que son grand âge empêchait de fuir aussi rapidement que ses compagnes, attira tous les regards sur elle, tandis qu'elle traversait d'un pas grave et chancelant à la fois une place jonchée de morts et de blessés. Sa guimpe en désordre, sa tête découverte et ses cheveux épars, indiquaient assez qu'on l'avait entraînée dans un moment de trouble pour la soustraire au danger. Cependant la noble expression de ses traits annonçait la tranquillité de son cœur, et on la voyait passer au travers des blancs tourbillons de la fumée des batailles sans qu'elle parût effrayée du fracas des armes. Elle nous apparaissait dans ce moment comme un ange consolateur qu'on croit voir descendre lentement porté sur les ailes de l'espérance et environné des rayons lumineux d'une gloire céleste, dans ces rêves bienfaisants que le ciel envoie quelquefois aux mortels affligés pour calmer les violentes agitations de leur âme. En

présence de ces redoutables combats, elle semblait dire : Je n'ai point fait de mal sur cette terre, Dieu puissant, je suis sous ton égide et je ne saurais rien redouter. L'air de douceur et de bienveillance et le calme inaltérable répandus sur toute sa personne, pendant le vacarme effroyable qui régnait autour d'elle, excitaient l'étonnement et l'intérêt de tous ceux qui la voyaient passer : chacun craignait pour les jours de cette femme, et voulait la sauver. Toutefois il y allait aussi pour nous de la vie, parce qu'il fallait se mettre à découvert en traversant la place, et s'exposer à être fusillé par les Aragonais. Mais une occasion si précieuse de protéger la faiblesse ne pouvait s'offrir vainement à des Français. Un officier et plusieurs soldats s'élancent spontanément vers la religieuse, la saisissent par les mains, et, la soutenant dans leurs bras, l'entraînent vivement à l'abri du danger. Ils cherchaient quelques mots en Espagnol pour lui adresser la parole et la tranquilliser sur le motif et la vivacité de leur démarche; mais à leur grande surprise, cette religieuse, avec un doux sourire et d'une voix faible, leur répondit en bon français : « Généreux soldats, je suis Française comme « vous (A), et ce n'est pas moi que menacent vos « armes. Il y a cinquante ans que j'entrai dans ce « couvent; accordez-moi la grâce de me laisser « rejoindre mes compagnes, pour aller prier et « mourir avec elles!... » Touché de la noble con-

fiance qu'elle lui témoignait, le jeune officier la combla d'attentions, et la fit conduire auprès du général Gazan. Elle reçut des preuves du plus vif intérêt; on l'entoura de respects et de soins, et quelques jours après cette sainte femme fut rendue à ses compagnes et à ses pieuses occupations.

Dès que nous fûmes rentrés en ville, après la brillante expédition du faubourg, nous allâmes visiter le bâtiment de l'université, dont on venait de s'emparer. Vers trois heures, pendant l'affaire la plus vive du faubourg, on mit le feu aux deux grandes mines préparées sous l'Université, chargées chacune de quinze cents livres de poudre. Cinq cents hommes d'élite, Français et Polonais, partagés en deux colonnes, s'y précipitèrent malgré le feu de la traverse de la porte del Sol et celui des maisons voisines. Les Espagnols, bien près d'être découragés par tous les maux qui leur arrivaient à la fois, firent une faible résistance. Nous prîmes le bâtiment de l'université, et en les poursuivant on approcha pêle-mêle avec eux, par la rue duS épulcre, jusqu'à l'église de la Trinité, qui leur resta. Une autre colonne pénétra sans coup férir, à l'entrée de la nuit, près de la traverse du Cosso, dans la maison sur laquelle dix assauts précédents avaient été repoussés. En même temps, Prost s'emparait d'une partie du palais Fuentès, où il fit mettre le feu pour isoler son flanc gauche et se garantir d'une surprise.

L'édifice de l'université avait été fondé en 1474, et contenait une bibliothèque encore plus nombreuse et plus riche en manuscrits antiques et précieux que celles des autres couvents que nous occupions. Quoique tout s'y trouvât dans un désordre affligeant, ce fut un grand sujet de joie pour nos officiers d'y découvrir plusieurs livres français, qui leur procurèrent quelques distractions, dont ils avaient le plus grand besoin. La fatigue était devenue extrême pour l'officier comme pour le soldat. L'épidémie commençait à nous atteindre; l'hôpital d'Alagon était encombré de malades et de blessés. Les infirmiers, les officiers de santé, les vivres, le linge, les médicaments, presque tout enfin y manquait. La victoire du 18 était donc arrivée fort à propos pour ranimer l'esprit de l'armée et lui rendre toute sa vigueur, en même temps qu'elle consternait les assiégés. Ceux-ci, tourmentés et resserrés dans leurs murs, ne pouvaient même plus paraître sur le quai; et c'était sous leurs yeux, à la portée de la voix, de l'autre côté de la rivière, que les trois mille hommes venaient de mettre bas les armes. La nouvelle s'en était promptement répandue en ville, et Palafox ni la junte n'essayèrent même pas de la démentir.

Profitant de nos avantages, nous pressâmes nos travaux avec une activité surprenante. Le 19, nos mineurs ouvrirent une brèche très-large, au 19 fév.

moyen d'un pétard, à l'église de la Trinité, attenante à l'Université. Cette église est à l'instant même envahie par nos soldats, qui en chassent l'ennemi, le poursuivent l'épée dans les reins, du haut en bas du couvent de la Trinité, et arrivent avec lui sur une des traverses de la rue du Sépulcre. Dans cette action rapide, on s'empare de deux pièces de canon, qu'on ne laisse pas aux Espagnols le temps de retirer. Haxo se sert du fossé profond de cette traverse, comme d'une tranchée, pour arriver à couvert au pied de la maison en face. On pétarde cette maison, et après en avoir ouvert le mur, on y livre un assaut fougueux, dans lequel plus de vingt Aragonais sont tués. Il était devenu extrêmement difficile d'arrêter nos braves, et dans ce nouvel élan plein de vigueur ils pénétrèrent dans toutes les maisons qui nous séparaient encore du quai, et s'en rendirent maîtres. De son côté, le général Dedon ramenait sur la rive gauche les cinquante pièces qui avaient battu le faubourg. On les mit en batterie, et leur feu fut dirigé le lendemain sur tout le quartier du quai : bientôt on le vit, à chaque instant, s'écrouler en lambeaux.

A l'attaque du centre, Breuille faisait mettre le feu à un fourneau chargé de seize cents livres de poudre, sous le palais d'Aranda, ou la maison aux Tourelles. Une grande partie de la façade fut renversée avec un fracas épouvantable, et

engloutit sous ses ruines plus de cinquante Espagnols, dont deux colonels, qui depuis huit jours mettaient la plus furieuse obstination à défendre ce poste. Prost aussitôt fait attaquer la maison, et pénètre dans l'île entière en poursuivant l'ennemi, sans être arrêté par les flammes de l'incendie que les assiégés allument partout en se sauvant pour protéger leur retraite.

NOTE DU CHAPITRE NEUVIÈME.

(A) La religieuse Dolorès était née à Bordeaux, demoiselle de Grandménil, sœur du célèbre acteur de ce nom.

CHAPITRE DIXIÈME.

Effroi dans Saragosse. — Le typhus augmente. — Palafox se décide à capituler. — Refus des Français. — Continuation des travaux. — Six galeries sont pratiquées par les mineurs sous les principaux édifices de la ville. — Préparatifs d'un dernier assaut. — Épouvante des assiégés. — La ville demande grâce. — Nouveau parlementaire. — Imprudence des mineurs. — Saragosse est conquise. — Sortie des troupes. — Mort de Bazile. — L'alcade de Muéla. — *Te Deum* chanté à Notre-Dame del Pilar.

DU 19 AU 24 FÉVRIER.

19 fév. Pendant ce désastre, dont toutes les scènes se succédaient avec une extrême rapidité, la guerre devenait plus meurtrière à mesure que la défense se trouvait plus concentrée. La population décroissait d'une manière effrayante, et le typhus faisait périr chaque jour dix fois plus de personnes que la veille. Ce terrible fléau frappait surtout les paysans, les réfugiés du dehors et les soldats blessés qui n'avaient ni famille, ni demeure fixe, ni secours. Il n'y avait plus de service régulier dans les hôpitaux, qui étaient encombrés; plus de médicaments pour les malades : l'eau de riz était le seul adoucissement qu'il fût possible d'apporter à leurs maux. Ces malheureux malades avaient à peine de la paille pour se coucher sur le pavé des longues et froides galeries voûtées qui sont à l'entrée de chaque maison. Ils y mouraient de faim, ou consumés par les ardeurs de la fièvre,

sans qu'une main secourable vînt leur apporter un breuvage rafraîchissant. La comtesse Burida, et les femmes qui s'étaient dévouées à distribuer des secours aux blessés, n'existaient plus ou pouvaient à peine se traîner vers leurs plus proches parents. La gangrène gagnait rapidement les plus légères blessures, de violents accès de fièvre surprenaient dans leurs factions les sentinelles que la crainte des supplices ou un reste de courage avaient conduites à leurs postes. On les voyait enveloppées de leurs couvertures et grelotantes, assises sur les bancs de pierre, laissant échapper les armes que leurs mains défaillantes ne pouvaient plus supporter, et quelques-unes même mouraient avant d'être relevées.

Palafox lui-même, atteint de l'épidémie, mais surtout excédé par les cruelles exigences des moines et des intrigants de la junte, à laquelle il était forcé de prêter son nom, se voyait hors d'état de supporter plus longtemps le fardeau du commandement; déjà l'on se défiait de lui et des autres chefs militaires. On craignait qu'ils ne partissent, comme au premier siége, sous le spécieux prétexte d'aller presser l'arrivée des secours ; et dans cette appréhension les hommes du peuple, qui rejetaient encore toute idée de capitulation, faisaient bonne garde aux chaloupes canonnières qui pouvaient faciliter leur retraite. Parmi les meneurs énergumènes de

la ville, beaucoup avaient déjà succombé. Bazile, chef de la junte, perdait son crédit et sa puissance, en même temps qu'il perdait leur appui. Le peuple et le clergé cessaient enfin de compter sur la protection miraculeuse de la madone del Pilar, en reconnaissant qu'elle dédaignait de préserver sa propre église de la destruction. La garnison croyait avoir assez fait pour la gloire du nom espagnol, et un grand nombre d'hommes influents parmi les habitants, se voyant forcés de céder à la nécessité, osèrent dire enfin que l'heure était venue de cesser de combattre. Ils se rendirent chez Palafox, pour le presser de capituler. Ce général était encore plein d'énergie, mais trop malade pour pouvoir espérer plus longtemps de conquérir la couronne obsidionale, lorsqu'il apprit, sans pouvoir en douter, les succès de nos armées dans toute la Péninsule. Cependant il crut devoir hasarder une démarche qui pouvait lui faire gagner du temps, et qui lui permettait de suivre l'impulsion de ses sentiments généreux. Il désirait vivement rendre moins affreuse l'existence des Aragonais qui avaient pu survivre à tant de misères. Mais trop fier encore pour vouloir faire en plein jour une démarche qui ne paraissait pas recevoir l'assentiment général, il attendit la nuit pour envoyer un parlementaire à M. le Maréchal.

19 fév. Cherchant donc à tirer le meilleur parti pos-

sible de sa déplorable et fâcheuse position, Palafox chargea son aide de camp Casseillas d'aller demander à M. le Maréchal une trêve de trois jours, pendant lesquels on permettrait à cet officier d'aller vérifier l'état des affaires dans la Péninsule, ajoutant que si le moment de capituler était en effet arrivé, il demandait les mêmes avantages que M. le Maréchal avait offerts le 24 janvier, et, de plus, que la garnison pût rejoindre les armées espagnoles et emmener ses chariots couverts.

Les choses étaient bien changées depuis un mois, et la réponse de M. le Maréchal contenait les expressions suivantes :

« Général, vos propositions m'ont irrité au der-« nier point. Je vous ai fait connaître ce qui se « passe en Espagne. Quand un homme d'honneur « donne sa parole, on doit la tenir pour sacrée. « Je vous envoie avec cette lettre la capitulation « du Ferrol et celle de la Corogne. Je vous le jure « sur l'honneur, vous n'avez pas de secours à es-« pérer. Il n'y a plus d'armées espagnoles : tout est « détruit. Le roi Joseph Napoléon est entré à Ma-« drid. Toutes les villes lui ont envoyé des dépu-« tations, et plusieurs régiments de l'Espagne « sont entrés à son service. Telle est, général, la « pure vérité. Personne au monde n'est autorisé « à douter de la loyauté et de la générosité de la « nation française : je suis prêt à accorder un

« pardon général à tous les habitants de Saragosse,
« et je promets de respecter leur vie et leurs
« biens.

« A la tranchée devant Saragosse, le 19 février
« 1809, le maréchal duc de Montebello; *signé :*
« Lannes. »

Après le départ de ce parlementaire, le feu continua.

Fort affligé de ce refus, et tourmenté par une fièvre ardente, Palafox, noble et orgueilleux castillan, voulut essayer de s'épargner la honte de signer une capitulation, et il se déchargea sur le comte Philippe de Saint-Marc des soins du commandement. Mais ce général étranger, ne pouvant espérer d'obtenir la confiance du peuple, qui avait voulu le pendre six semaines auparavant, se hâta de remettre son autorité momentanée aux mains d'une junte nouvelle formée de quarante personnes choisies parmi les notables de la ville; elle se composait des chefs du clergé, de ceux de la magistrature et de l'armée, sous la présidence de don Pedro Maria Ric, régent de l'audience royale. Cette junte passa la nuit à délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre.

20 fév. Le 20, l'incendie était encore considérable dans l'île de maisons que nous avions prise la veille, à l'attaque de droite; cependant Prost parvint à s'y fortifier. Haxo, de son côté, pénétrait aussi dans une autre île embrasée, entre le quai et la rue du

Sépulcre. Par un dernier effort, les Espagnols envoyèrent trois cents hommes afin d'essayer de reprendre les deux pièces qu'ils avaient abandonnées à la traverse de la rue du Sépulcre. Cette traverse et son fossé nous avaient empêchés d'emmener ces pièces, et elles restaient délaissées, sans aucune défense apparente, en vue de l'ennemi, pour l'attirer comme dans un piége. Mais sitôt que la colonne des assiégés déboucha dans cette rue étroite, les Polonais, qui étaient embusqués aux environs, la chargèrent si vigoureusement à la baïonnette, qu'il resta sur la place tant d'Espagnols amoncelés dans ce petit espace, qu'on aurait pu se mettre à couvert derrière eux. Le reste de la colonne prit la fuite et disparut.

La vigoureuse canonnade des cinquante pièces de canon dirigées sur le quai avait ouvert une maison et une tour carrée, à laquelle s'appuyait l'une des grandes traverses qui couvraient le pont.

Le capitaine Lubinski, jeune homme d'une 20 fév.
famille distinguée, s'élança à la tête de cinquante Polonais, et franchit à découvert, en se glissant le long des murs, un espace de plus de cent pas, pour pénétrer dans cette maison. Il en chassa les Espagnols, et les força à abandonner deux pièces de canon en batterie à la seconde grande traverse du quartier des Tanneries. Les assiégés ayant pu remarquer combien il nous serait difficile d'aller soutenir ces hommes isolés, dirigèrent contre

eux tous leurs efforts : on les entendait désigner le beau blond Lubinski comme le point de mire auquel ils devaient viser. Aussi le nombre de ces braves commençait à diminuer. Quinze sapeurs du génie, pleins de dévouement pour nos intrépides frères d'armes, parvinrent à les rejoindre, et les aidèrent à se retrancher. De son côté, Haxo s'empressait de faire percer des murs et des communications pour parvenir jusqu'à eux, afin de les dégager.

Toutes nos attaques, vivement pressées et concentrées sur un espace de la ville aussi resserré, auraient dû en écarter les habitants. Cependant ils se trouvaient réunis en si grand nombre sur ce point, et paraissaient si fort animés, que nous présumâmes un moment qu'ils étaient occupés à consolider les murs de ce quartier pour les empêcher de crouler. Évidemment, la foule s'amoncelait sur le lieu où les intérêts les plus graves allaient se décider, et son agitation était extrême. Les femmes et les moines ne paraissaient plus dans ces groupes ; les hommes, divisés d'opinion, se querellaient vivement entre eux. Il était aisé de juger, à leur mésintelligence, qu'ils agitaient la question de capituler, et que le siége touchait à sa fin. Pendant ces bruyants démêlés, les cinquante pièces en batteries pressaient leurs coups, faisaient un fracas horrible, et plusieurs mines sautaient assez près de là. Six autres ga-

leries avaient atteint le côté opposé du Cosso; l'une sous le palais de justice la Audiencia, la seconde sous la Comédie, et les quatre dernières sous les plus grands hôtels. Breuille faisait charger chacun de ces fourneaux de trois mille livres de poudre. Tout était préparé pour que l'explosion eût lieu simultanément le lendemain matin, pendant une troisième attaque générale; et nous nous disposions à franchir le Cosso aussitôt après que le plus beau quartier de Saragosse aurait été renversé.

L'extrême besoin que nous avions d'en finir nous donnait à tous une espèce de fièvre d'agitation, et le moment fixé nous semblait encore trop éloigné, lorsqu'enfin, vers trois heures, nous vîmes s'élever du milieu de cette réunion d'hommes irrités, et paraître par-dessus les murs, plusieurs épées auxquelles on avait attaché des mouchoirs flottants en signe de paix, pour demander à parlementer. Rien ne pouvait nous intéresser plus vivement que ces démonstrations; aussi nous nous empressâmes de hisser nos mouchoirs pour témoigner de nos dispositions favorables. L'on envoya sur-le-champ prévenir M. le Maréchal, et nous fîmes un moment suspendre le feu dans notre voisinage. Les Espagnols s'avancèrent alors à découvert, et on leur cria d'avoir confiance, d'approcher et de se rendre. A ce mot de se rendre, *entregarse*, la colère de quel-

ques-uns parut se ranimer; ils se frappèrent entre eux sous nos yeux, et leur querelle devenait des plus vives. Pour les concilier, on vit qu'il fallait en venir au brutal argument du canon, cet *ultima ratio regum*, et le sifflement de deux boulets, tirés au-dessus de leur tête, les disposa définitivement à devenir traitables. Alors un de leurs officiers, passant par-dessus un mur à l'aide d'une échelle, se présente pour demander que M. le Maréchal voulût bien envoyer le même parlementaire qu'il leur avait adressé le mois précédent.

20 fév. A quatre heures, l'ordre de cesser le feu fut envoyé sur toute la ligne, et Saint-Marc, aide de camp de M. le Maréchal, se présenta aux avant-postes près la porte del Carmen. On lui banda les yeux, et on le conduisit à la junte réunie chez Palafox, qui s'était logé vers le Portillo, dans le quartier le moins bombardé.

Sur ces entrefaites, on se hâtait de faire des ouvertures dans les murs pour arriver jusqu'à Lubinski et le dégager; mais ce malheureux jeune homme avait déjà succombé avec dix-sept de ses braves Polonais et trois sapeurs du génie. Les autres furent délivrés.

Saint-Marc fut obligé de traverser toute la ville; partout, sur son passage, il entendait la foule proférer des vociférations insultantes contre les Français, et sa vie lui paraissait fort exposée au milieu de ces furibonds. Arrivé dans le palais

de la junte, on lui débanda les yeux, et il se trouva en présence d'une quarantaine de personnes dont les regards irrités et les figures livides et décharnées exprimaient en même temps la haine et la souffrance. Palafox, visiblement affaibli par la maladie; Philippe de Saint-Marc, et cette réunion composée d'officiers, de citoyens et de religieux, au nombre desquels se trouvait encore Bazile, était la junte nouvelle. Ceux-ci paraissaient être graves et modérés en comparaison de ceux de la première junte dans laquelle avait figuré le redoutable curé de l'église San-Gil, les intrépides Sorgo, Marino, Lios, Bénito, le féroce George Arcos, limonadier du grand café sur le Cosso; et plusieurs autres que le typhus, les combats et les explosions avaient déjà fait périr.

Dans une allocution fort courte, Saint-Marc félicita les membres de cette assemblée de ce que, après avoir donné à leur patrie tant de preuves admirables d'un courage et d'un dévouement qui allaient illustrer à jamais les habitants et la garnison de Saragosse, ils écoutaient enfin la voix de l'humanité, qui les suppliait d'arrêter les flots de sang que l'on ne cessait de répandre depuis deux mois. Don Pedro Maria Ric prit ensuite la parole, au nom de Palafox, et fit un éloge pompeux de la conduite héroïque des troupes et des habitants; puis il réclama pour eux une capitulation honorable. Saint-Marc ayant annoncé

que l'on devait tout attendre de la générosité de M. le Maréchal, mais qu'il avait ordre de demander que la ville se rendît à discrétion, l'assemblée jeta un cri d'indignation, et peu s'en fallut que toute disposition pacifique ne fût rompue. Le parlementaire eut alors beaucoup de peine à calmer cet orage et à se faire entendre. Cependant son sang-froid et son langage plein de convenance parvinrent à apaiser quelques personnes de l'assemblée. Celles-ci s'occupèrent à ramener les autres, et la discussion commençait à reprendre un tour plus favorable : déjà même Palafox avait exprimé le désir de ne traiter que pour la garnison, et d'user près des habitants, conjointement avec la junte, de tout son crédit pour les déterminer à envoyer des députés à M. le Maréchal, lorsqu'un incident imprévu vint mettre les jours de Saint-Marc dans le plus grand danger.

Ce moment d'armistice avait été promptement connu de tous les habitants, et chacun se hâtait d'en jouir, en sortant de ses caves et de dessous ses blindages, pour respirer en liberté sans avoir à craindre le bombardement. Breuille et Prost, occupés, dans un des souterrains éloignés, à l'attaque du centre, sur le Cosso, n'avaient pu être prévenus assez tôt de la cessation des hostilités, et ils firent donner le feu à une mine dans le moment le plus inopportun. L'explosion produisit un de ces jets de pierres, une de ces pyramides ou

obélisques instantanées, qui s'était élevée à une hauteur prodigieuse, et que la population avait aperçue. Dans sa défiance, elle attribua cet événement à une trahison, et se portant rapidement vers la junte, elle grossit la foule qui l'entourait. Des cris de vengeance et de mort retentissaient de toute part, et l'on voulait massacrer le traître parlementaire. Bazile se montrait peu disposé à s'opposer à ce meurtre. Palafox, malade, pouvait à peine protéger Saint-Marc, dont il ne suspectait point la loyauté. Le général Philippe de Saint-Marc, qui ne devait qu'à Palafox d'avoir conservé sa propre vie lorsqu'elle avait été menacée par cette multitude, n'était point en mesure de défendre celle de son compatriote. Le tumulte augmentait, et les cris violents de *mort au traître* ne permettaient plus de s'entendre. L'issue de cette crise paraissait très-incertaine, et le parlementaire était dans une grande anxiété. Dans ce moment, on ouvre brusquement la porte du conseil; une foule d'officiers à l'œil animé et l'épée à la main s'élancent vers le parlementaire; ils lui protestent qu'ils ne souffriront pas que le droit des gens soit violé dans sa personne; et par un généreux dévouement ils jurent de lui faire un rempart de leurs corps, jusqu'au moment où l'événement qui met le peuple en fureur pourra être expliqué.

M. le Maréchal avait vu l'explosion, et se doutant de la position critique dans laquelle cet ac-

cident placerait Saint-Marc, il envoya sur-le-champ un officier pour donner les explications convenables, et exprimer ses regrets. On avait eu une extrême difficulté à faire parvenir, en même temps, à tous les chefs l'ordre de cesser le feu, à cause des longs détours irréguliers de nos tranchées. Les raisons de l'officier furent accueillies favorablement par la multitude, qui s'apaisa aussitôt, et les envoyés de la junte se disposèrent à accompagner Saint-Marc jusqu'aux écluses, chez M. le Maréchal, où les chefs de l'armée les attendaient.

Cependant les députés n'osèrent pas traverser la ville immédiatement, devant quelques hommes pleins d'énergie qui voulaient encore prolonger la défense, et faisaient trembler ceux dont une lutte si obstinée avait épuisé les forces et le courage. Dans la crainte de voir ces furieux se porter encore à des excès qui devaient nécessairement aggraver la triste position de la ville, les députés attendirent la nuit, et arrivèrent avec le parlementaire aux écluses vers sept heures. Saint-Marc, dans l'espoir d'être plus promptement en sûreté, les avait dirigés vers la même porte de la ville par laquelle il était entré; son ami, le capitaine Labédoyère, l'attendait sur ce point avec un escadron de lanciers, qui n'étaient pas moins impatients que leur chef de voler au secours de Saint-Marc.

M. le Maréchal, entouré de son état major, reçut les députés avec beaucoup d'égards, mais avec une sévérité apparente; il insista d'abord pour que la ville se rendît à discrétion. Et quoique son cœur se sentît vivement pressé d'accorder une capitulation honorable à des troupes dont il admirait le courage, cependant il lui importait aussi beaucoup de terminer son entreprise dans la circonstance présente, parce que son armée, fort affaiblie par les fatigues et les maladies, commençait à manquer des approvisionnements de l'artillerie, qui étaient indispensables pour continuer le siége avec succès. (On se souvient que tout ce matériel de poudres et de projectiles arrivait devant Saragosse avec les plus grandes difficultés par Pampelune et Bayonne.) Ainsi, M. le Maréchal, feignant de céder aux instantes prières qui lui furent adressées, de ne point réduire aux dernières extrémités des malheureux qui préféraient la mort au joug honteux que leurs députés auraient pu être forcés de subir, consentit à leur accorder une capitulation.

Les députés essayèrent alors de se montrer exigeants. Parmi les requêtes qu'ils présentèrent, celle du clergé voulait que l'on maintînt et que l'on garantît les revenus ecclésiastiques; que l'on reconnût Ferdinand VII : enfin ils articulèrent d'autres prétentions également inadmissibles. M. le Maréchal fit alors dérouler sous leurs yeux

le plan du siége, pour qu'ils pussent juger et comprendre le peu d'espoir qu'il leur restait : il leur montra l'emplacement des six énormes fourneaux de mines établis sous le Cosso. Il ajouta qu'ils étaient prêts à recevoir le feu, à l'instant même, et que chacun contenait une charge de trois milliers de livres de poudre. A ce mot, qui parut produire sur eux une profonde impression de terreur, tous ces députés firent vivement plusieurs signes de croix; et l'un d'entre eux, qui avait suivi avec une extrême inquiétude, comme les autres, les indications de M. le Maréchal sur ce plan, s'écria avec l'accent de la douleur, en traçant rapidement avec son pouce cinq ou six croix sur son front et sur sa bouche : « Ah! la casa Ciscala! » C'était son propre hôtel. Aux exclamations des députés, nous apprîmes les noms des divers édifices menacés, le palais ducal de Villa-Hermosa, l'hôtel d'Olivar, de Cerezo, la Comédie, etc.

Le duc d'Abrantès, voulant s'égayer un moment aux dépens de ces riches propriétaires que la frayeur avait saisis, leur demanda, en riant, s'ils voulaient faire à leurs hôtels quelques changements de décoration. « En une seconde, leur dit-il, on peut vous satisfaire; il suffit d'y laisser tomber l'étoile du mineur. »

Les députés, frémissant d'inquiétude, s'empressèrent de se soumettre, pour prévenir ces

nouveaux désastres, et signèrent les articles suivants : « Un pardon général est accordé à la ville « de Saragosse. — La garnison sortira avec les « honneurs de la guerre. — Elle déposera les ar« mes à deux cents pas de la porte del Portillo. « — Les officiers conserveront leurs épées; les « soldats garderont leurs sacs. — Ils seront con« duits en France, où ils resteront prisonniers de « guerre. — Les bourgeois rendront leurs armes. « — Les propriétés seront garanties. — La reli« gion sera maintenue et respectée. — Les paysans « retourneront librement chez eux. — Les fonc« tionnaires prêteront serment de fidélité au roi « Joseph. — Les individus de toutes les classes, « qui voudront servir ce prince, seront immé« diatement enrôlés dans les rangs de son armée. »

Ces clauses étant ainsi arrêtées, les députés, accompagnés de deux officiers de M. le Maréchal, quittèrent le quartier général à dix heures du soir; et n'osant pas s'exposer à rencontrer la population furibonde et inquiète qui attendait en masse dans les rues de Saragosse, ils se dirigèrent vers le château de l'inquisition, hors de la ville, et firent connaître à Palafox et à la junte le résultat de leur mission. Bazile et quelques autres membres de la junte furent très-affligés de cette capitulation. Cependant cette assemblée se soumit en silence à des conditions qu'elle n'osait même espérer; et pour en assurer promptement

l'exécution, elle ordonna au commandant des gardes qui entouraient le château d'Aljaféria de livrer ses postes aux troupes françaises, qui les occupèrent immédiatement.

Cette nouvelle, que l'on désirait tenir secrète jusqu'au lever du jour, fut cependant promptement connue de toute la ville. Plusieurs troupes de furieux n'avaient pas attendu le retour des députés pour se porter à de violents excès. Ils s'étaient emparés de l'artillerie dans le but de prolonger la défense; ils doublèrent les gardes qu'ils avaient placées à tous les bateaux pour empêcher l'évasion des membres de la junte qui avaient excité leurs soupçons. Ces agitateurs extravagants étaient en très-petit nombre. Cependant leur énergie et leur irritation devenaient si menaçantes, qu'il semblait être difficile de les forcer à se soumettre aux termes de la capitulation. Ils crièrent à la trahison, et parcoururent les rues en proférant des cris de mort contre les députés; ils voulaient même assassiner ceux qui ne partageaient pas leurs fureurs. Le colonel Marco del Pon, commandant d'un corps de grenadiers aragonais, et plusieurs autres chefs militaires, occupés en même temps à surveiller l'ennemi extérieur, à contenir et à calmer l'insurrection du peuple, passèrent la nuit, au milieu des révoltés, dans les plus vives alarmes. Cependant la multitude, épuisée et trop souffrante pour soutenir

Du 20 au 21 fév.

plus longtemps un parti si violent, s'empressa d'abandonner les agitateurs et d'applaudir à la détermination que la junte avait prise. Les plus irrités, se voyant sans appui, renoncèrent à prolonger la résistance; et cette nuit si longue et si pleine, à la fois, de désordres, d'espérances et de craintes, ne fut pas une des moins pénibles pour les malheureux assiégés.

Dès que nos postes furent établis autour du palais de l'inquisition et dans l'intérieur, l'on se hâta d'allumer des torches pour aller délivrer l'infortuné prince Pignatelli, marquis de Fuentès, grand d'Espagne, qui avait vécu plusieurs années à Paris dans notre intimité, et que nous chérissions pour ses aimables qualités. Il était venu, l'année précédente, remplir, de la part de l'Empereur, une mission conciliatrice pour Saragosse; et depuis ce jour il gémissait dans les cachots de l'inquisition, sans que la protection de Palafox pût adoucir son sort. Ce jeune et beau seigneur aragonais avait à peu près perdu la raison par suite des traitements cruels que la junte lui avait fait éprouver. Aux bruyantes acclamations que nous fîmes entendre en accourant vers lui, à la lueur sinistre des flambeaux, l'épouvante s'empara de son cœur, car il pensait que l'on arrivait pour le traîner au supplice : néanmoins, lorsqu'il se sentit pressé dans nos bras, il nous reconnu et nous nomma presque tous. Mais lorsqu'il put

16

respirer à l'air libre, sa surprise et son bonheur furent si grands, qu'il fut hors d'état d'en soutenir la vive impression, et mourut de joie, au bout
20 fév. de quelques heures. Le général Guillelmi, ancien capitaine général de l'Aragon, remplacé par Palafox, et plusieurs autres personnes qui avaient été emprisonnées dès le commencement du siége, parce qu'on les avait soupçonnées d'être favorables aux Français, furent mises également en liberté et conduites chez M. le Maréchal.

21 fév. Le 21, à la pointe du jour, tous les postes extérieurs de la ville étaient occupés par les Français. A midi, notre armée, peu nombreuse, mais imposante pourtant par sa belle tenue, était rangée en bataille, mèche allumée, faisant face à l'Èbre, sur la route d'Alagon; elle avait ses réserves bien placées pour les cas d'événements. La colonne espagnole sortit d'abord en ordre avec ses drapeaux et ses armes. Jamais peut-être un spectacle plus triste et plus touchant ne vint affliger nos regards. Treize mille hommes malades, portant dans le sang le germe de la contagion, et tous d'une maigreur hideuse, la barbe longue, noire et négligée, et ayant à peine la force de soutenir leurs armes, se traînaient lentement au son du tambour. Leurs vêtements étaient sales et en désordre. Enfin tout en eux retraçait le tableau de la plus affreuse misère. Un sentiment d'orgueil et de fierté indéfinissable perçait encore

à travers les traits de leurs visages livides, tout noircis par la fumée de la poudre, et sombres de colère et de tristesse. La ceinture espagnole de couleur vive dessinait leur taille, le large chapeau rond surmonté de quelques plumes de coq noir ou de vautour ombrageait leur front, et le manteau brun ou la couverture de mulet, jeté négligemment sur tous ces costumes variés d'Aragonais, de Catalans, de Valenciens, donnaient encore de la grâce et presque de l'élégance à leurs vêtements déchirés dans de si nobles fatigues, et aux haillons rembrunis dont ces spectres vivants étaient couverts. Leurs femmes et leurs enfants en pleurs, qui encombraient les rangs, se tournaient fréquemment vers la madone, qu'ils imploraient encore. Au moment où ces braves déposèrent les armes et nous livrèrent leurs drapeaux, beaucoup d'entre eux exprimèrent un violent sentiment de désespoir. Leurs yeux étincelaient de colère, et leurs regards farouches semblaient nous dire qu'ils comptaient nos rangs, et qu'ils regrettaient vivement d'avoir faibli devant un si petit nombre d'ennemis. Ils partirent pour la France, et Saragosse était conquise !

Ainsi se termina ce siége mémorable, qui eut 21 fév.
des rapports frappants avec les siéges de Sagonte, de Numance et de Jérusalem.

Après la soumission de Saragosse, un des pre- 22 fév.
miers soins de M. le Maréchal fut d'établir dans

16.

cette ville une sage administration, qui devait effacer toutes les traces du système de terreur qui venait de régner. Elle dut s'occuper encore de faire nettoyer la ville et de l'assainir, en allumant de grands feux sur toutes les places, pour brûler les morts. Les hommes qui avaient été chargés jusqu'alors de les enterrer, avaient eux-mêmes succombé en partie; et ceux qui restaient n'avaient plus la force d'accomplir cette tâche pénible. Les Français qui entrèrent les premiers dans la ville, furent saisis d'horreur, de pitié et de tristesse, à la vue des objets qui témoignaient à quels excès de misère avaient été réduits les malheureux habitants.

Toutes les rues étaient barrées de traverses et de fossés, et embarrassées par des ruines. Les façades des maisons étaient lézardées ou entr'ouvertes; beaucoup de toits et de planchers, démolis par les bombes, restaient en l'air faiblement suspendus, et menaçaient d'écraser les passants. Les portes et les fenêtres, dans les quartiers qui avoisinaient le Cosso, étaient murées ou barricadées avec des meubles, des ballots de laine ou des sacs à terre. Tous les murs étaient percés par les boulets, et troués par des créneaux. L'intérieur des maisons était encore plus dévasté par les communications pratiquées dans la longueur de chaque îlot. Et le quart de la ville à peu près, c'est-à-dire la portion que nous avions conquise, était détruit, comme si des siècles ou des tremblements de terre eussent

réduit les édifices en poussière. Le sol de cette partie de la ville était bouleversé par les mines, dont on retrouvait, à chaque pas, les vastes excavations coniques arrondies en entonnoirs; et partout, sur ce théâtre de désolation, les cendres fumantes et les décombres étaient mêlés aux débris humains à moitié brûlés ou desséchés.

Plus de six mille morts gisaient dans les rues, dans les fossés des traverses, ou entassés, de côté et d'autre, sur les places et sur les parvis des églises, mais plus particulièrement aux portes de Notre-Dame del Pilar : les familles de ces malheureux les y avaient transportés pour qu'ils pussent recevoir les bénédictions que les prêtres n'avaient plus la force de porter à domicile. D'autres s'y étaient traînés eux-mêmes, pour avoir du moins la consolation d'expirer sur le seuil du lieu saint.

L'aspect des Aragonais qui avaient survécu était encore plus triste et plus affligeant. Leurs figures hâves et creuses avaient perdu cette vivacité de regard et d'expression qui embellit les Espagnols; à demi-vêtus, ils se traînaient comme des spectres livides. Les femmes qui n'avaient point pris part aux combats avaient respiré dans les caves, où elles vécurent enfermées pendant cinquante jours, un air vicié qui les rendait encore plus pâles et plus défaites que les hommes. La fumée des lampes, et celle du feu qui

servait à la cuisson des aliments dans ces souterrains, avait noirci leur visage et leurs vêtements : leurs enfants affamés jetaient autour d'elles des cris de désespoir. Le Marché Neuf, éloigné de nos attaques, avait été chaque jour le théâtre des exécutions; et cependant beaucoup de familles dont nous avions envahi les maisons s'étaient réfugiées, à défaut d'autre abri, sous les arcades dont cette place est entourée. Rien ne saurait dépeindre le spectacle hideux que présentait cette population descendue au dernier degré du dépérissement, et qui, sous un ciel encore obscurci par la fumée de plusieurs incendies, gisait sur le pavé pêle-mêle avec les morts et les mourants, au pied des gibets chargés de victimes vacillantes au gré du vent. Supporter le froid des nuits sans être couverts, était pour ces malheureux le moindre des maux qu'ils enduraient. Enfin la mortalité avait été si grande dans cette ville, dont la population s'élevait ordinairement à quarante-cinq mille âmes, que sur plus de cent mille personnes qui s'y étaient agglomérées pendant les cinquante-deux jours que dura le siége, il périt cinquante-quatre mille individus, et plus de huit mille moururent encore depuis le 24 février jusqu'au 19 mars suivant. (A.)

Il paraissait bien juste d'infliger une punition sévère au chef de la faction, qui, dans un intérêt personnel, et sous le prétexte d'un zèle ardent pour

l'indépendance nationale, avait prolongé si longtemps les malheurs qui pesaient sur ses concitoyens, et les avait aggravés par l'excès de son autorité cruelle et impitoyable. M. le Maréchal ayant pu se convaincre que les faits reprochés à cet énergumène et qui parvenaient, à l'instant même, à sa connaissance, étaient bien plus graves encore que ceux dont il était déjà fort irrité, ordonna qu'on le conduisît isolément en France, et qu'il y fût enfermé dans un fort. Ce moine atroce, le bourreau de Saragosse, fut donc arrêté dans son couvent sur le bord du quai, vers minuit, la nuit même du 21 février. En approchant de la rivière, il voulut profiter de l'obscurité pour s'échapper des mains de la garde peu nombreuse qui l'entourait : mais il tomba dans l'Èbre; vingt secondes après, on l'entendit se débattre à la surface de l'eau, et il disparut pour toujours, accomplissant ainsi, lui-même, le châtiment qu'il avait si justement mérité.

Bazile n'avait pas été le seul membre de la junte qui eût montré un cœur féroce et sans pitié; mais on ne s'occupa point de poursuivre les autres : le mission de M. le Maréchal était de conquérir des amis, et non d'exercer des vengeances. De plus, il savait que de tout temps le caractère des peuples de ces contrées les avait portés à commettre des actions cruelles, ou à prendre les résolutions les plus extraordinaires;

et le siége qu'il terminait ne lui présentait qu'une faible image de l'issue mémorable des siéges de Sagonte et de Numance, et de l'horrible sacrifice consommé devant les Romains au siége d'Astapa. Ce qui se passe même encore de nos jours au delà des Pyrénées ne peut nous laisser aucun doute sur le caractère constamment irritable des Espagnols, toujours prêts à se porter aux excès les plus criminels en croyant suivre, sans s'en écarter, les nobles sentiments de leur âme. C'est ainsi que Bazile est devenu le Robespierre de sa patrie, dont il voulait se montrer le libérateur; c'est ainsi que, dans le même pays, tant d'autres, depuis peu, et sous les mêmes prétextes, ont fait fusiller un plus grand nombre de leurs soldats qu'ils n'ont vaincu d'ennemis. Les Aragonais, toujours disposés à se livrer sans réserve aux vives inspirations que leur donne leur ciel brûlant, ont des passions ardentes; et les brillantes espérances auxquelles ils s'abandonnent facilement exaltent parfois leur énergie jusqu'au delà des forces humaines; et c'est alors que l'on voit s'épuiser, s'éteindre et succomber promptement ces êtres chez qui l'imagination brûlante et rapide comme la foudre a consumé le principe de la vie.

Parmi plusieurs exemples de cette sensibilité excessive qui ont eu lieu dans la journée de notre entrée à Saragosse, si fatale aux enthousiastes de l'indépendance espagnole, j'ai cité celui de la

mort de notre ami Pignatelli Fuentès, qu'il me soit permis aussi de rapporter les deux suivants, qui se sont rencontrés dans une même famille.

Edmond D'...... jeune officier au 1er régiment de chasseurs, né de parents distingués du Périgord, d'une taille élevée et bien prise, d'une figure mâle et séduisante, portant l'expression de la douceur et de la bienveillance, que donnent toujours un esprit cultivé, de beaux sentiments et une éducation soignée, avait été blessé gravement dans une des reconnaissances autour de Saragosse lors du premier siége. Il était impossible de le transporter jusqu'à Alagon, et ses camarades, plutôt que de l'exposer à une mort certaine, s'ils l'emportaient, préférèrent prendre le parti hasardeux de le déposer chez le curé de Muéla, en le confiant à la loyauté de cet ecclésiastique, qui promit de lui donner ses soins personnels, et d'user de son influence sur ses paroissiens pour le soustraire à la fureur des révoltés et pour empêcher qu'il ne lui arrivât aucun mal. On laissa à Edmond quelques lanciers pour lui servir de sauvegarde; on promit pour la commune une protection particulière, et en le quittant on marcha à de nouveaux combats.

Le bon curé de Muéla, don Géronimo Sanchez, se hâta d'appeler auprès de lui les personnes qui pouvaient l'aider à donner au mourant les premiers secours. Ces personnes étaient son

frère, l'hidalgo don Ramon, alcade de Muéla; Théréza, la femme de Ramon, et dona Mercédès leur fille. Tous ensemble osèrent mépriser les dangers de la position critique où ils allaient se mettre en secourant un ennemi du pays; et fiers de la confiance qu'ils avaient inspirée à ces étrangers, ils saisirent avidement cette occasion de faire une œuvre de charité. A défaut de chirurgien, et à la manière des Castillans, au moyen de l'eau chaude et d'un rasoir, ils ouvrirent au blessé plusieurs veines des mains et des pieds, lui tirèrent beaucoup de sang, et ils eurent le bonheur de rappeler Edmond à la vie, sans avoir provoqué le mécontentement des habitants de Muéla. Cette commune se trouva préservée des réquisitions de guerre; chacun y ressentait ce bienfait; et bientôt ce fut par un concert unanime que l'intéressant blessé, étendu sur son ottomane, gai, vif et spirituel au milieu de ses souffrances, devint l'objet de toutes les prévenances et des attentions les plus délicates. Chaque jour, les paysans reconnaissants venaient dire au blessé : « Vous êtes notre sauveur; » et ils semblaient avoir adouci pour lui toute la rudesse de leurs mœurs et leur irritation politique. C'était à qui réussirait le mieux à le distraire par des chants d'un caractère arabe ou mauresque accompagnés des sons vifs et bruyants de la guitare et des castagnettes : et lorsque les forces du blessé lui per-

mettaient de les voir plus longtemps se livrer devant lui à un plaisir plus vif, les boléros les plus animés étaient dansés autour de lui jusqu'au moment où dona Mercédès, craignant de fatiguer le malade, leur donnait le signal de la retraite.

Toujours gracieuse et attentive à saisir les instants favorables pour distraire Edmond du chagrin qu'il avait d'être éloigné de son régiment, qui avait à combattre chaque jour de nouveaux ennemis, dona Mercédès venait souvent auprès de lui chanter avec une voix pure, délicieuse et passionnée, les plus beaux morceaux de la musique italienne de Cimarosa, qui faisait alors les délices de l'Europe. Son regard doux à travers des cils allongés, sous des sourcils fins et aussi mobiles que la pensée, était si spirituel, son expression était si naturelle et si pénétrante, qu'Edmond, ravi de la voir et de l'entendre, ne concevait pas comment un aussi beau talent que celui de Mercédès, et tant de brillantes qualités qui en faisaient une perle rare, se trouvaient enfouis dans un obscur village; et chaque officier du régiment qui venait visiter Edmond ne le quittait pas sans lui dire qu'il donnerait sa vie pour être un moment l'objet de soins aussi touchants.

Au trentième jour, Edmond put essayer à marcher; et toujours la première à lui prodiguer des soins, dona Mercédès était là pour le soutenir et l'aider à se déplacer; et toujours aussi, dans

sa tendre sollicitude, elle paraissait souffrir plus que lui du moindre choc qui pouvait le heurter. Vingt fois Edmond sentit trembler la main qui lui prêtait son appui, et vingt fois aussi lui-même il avait senti son cœur ému d'un trouble involontaire, lorsqu'ayant passé son bras pour s'appuyer sur le joli bras et autour de la taille élégante de Mercédès, il laissait reposer sa tête aux cheveux blonds flottants et touffus sur les cheveux d'ébène de cet ange de grâce et de bonté. Mais lorsqu'il traversait lentement avec elle devant une glace, qui lui révélait tout à coup les beautés admirables du groupe que Mercédès formait avec lui; lorsqu'il voyait se réfléchir ces formes sveltes et délicieuses, ces traits si réguliers d'un joli coloris sous une teinte légèrement africaine : la vie alors dans toute sa force et en traits de flammes rentrait dans son cœur; son agitation devenait extrême, et timide cependant, il cherchait à dissimuler la vive émotion dont il n'osait se rendre compte. Dès qu'il était seul, il crayonnait avec amour le groupe enchanteur qui venait de frapper ses regards; aucun détail n'était oublié, et, jusqu'au costume élégant de la jeune Aragonaise, tout était gracieux et frappant de ressemblance. Les paysans, en extase devant ces croquis, ne comprenaient pas comment un homme de guerre pouvait avoir acquis ce talent, au milieu des camps et des voyages continuels que faisaient alors nos armées.

Cependant sa santé faisait des progrès rapides, favorisés par le désir qu'il avait de rejoindre son régiment; et bientôt arriva le jour où Edmond put remonter sur son coursier. Ses yeux animés, humides de larmes, et rayonnants de bonheur, semblaient mesurer avidement l'espace qu'il allait parcourir en volant à la gloire; et pourtant sa reconnaissance l'attachait pour toujours à ceux qui lui avaient rendu la vie. Sanchez, don Ramon et Théréza, pleuraient en le voyant partir; Mercédès seule n'avait point eu la force de se montrer. Mais pressée par ses parents de se joindre à eux pour exprimer au voyageur le désir qu'ils avaient de le revoir bientôt, et de lui dire ce touchant adieu des Espagnols : *Anda V. M^d. con Dios* (allez, sous la protection de Dieu), elle arriva en se cachant le visage, et ne put que lui tendre la main : Edmond la prend avec véhémence, la porte à ses lèvres, la mouille de ses larmes, et s'éloigne brusquement sans pouvoir proférer une parole, tant son cœur était oppressé.

Pendant le reste de la campagne qu'il alla faire avec l'armée, le souvenir qu'Edmond gardait de la généreuse hospitalité de la famille de Muéla venait souvent embellir les instants qu'il passait aux bivouacs avec ceux de ses camarades qui avaient connu ses hôtes, et avec lesquels il pouvait en parler. Mais une chose qu'il avait remarquée pendant son séjour chez eux, lui paraissait toujours fort étrange et presque inexplicable :

c'était l'extrême superstition des paysans, et plus particulièrement encore la foi tout aveugle que le bon curé Sanchez avait aux vertus miraculeuses de Notre-Dame del Pilar. « Jamais, lui avait souvent dit Géronimo, jamais Saragosse ne sera conquise tant que la sainte madone voudra demeurer sur son pilier. La Vierge sanctissime, qui donne à ses images la vie et la volonté, ne permettra jamais que la sainte église où elle est adorée soit profanée par des impies! » La levée inattendue du premier siége de Saragosse, peu de jours après le départ d'Edmond, avait encore affermi dans sa foi le bon curé Sanchez.

Les événements de la guerre ayant ramené Edmond devant Saragosse pour faire le second siége, il s'empressa d'aller à Muéla retrouver ses amis pour leur offrir ses services. Son désappointement et son chagrin furent très-grands, lorsque trouvant la commune et le presbytère abandonnés par ses habitants, il ne put s'y procurer des nouvelles de ses bienfaiteurs. Mais le cœur et l'esprit d'un bon officier de troupes légères ne se laissent point arrêter par les difficultés; et Edmond parvint à savoir au bout de très-peu de jours que don Sanchez et Théréza s'étaient réfugiés dans une chaumière de la montagne, et que don Ramon et sa fille étaient allés à Saragosse chez une tante de Mercédès, où l'investissement inattendu de la place les retenait enfermés.

Il apprit même qu'un mariage, auquel Mercédès, triste et désolée, refusait obstinément de consentir, était la cause pour laquelle son père l'avait conduite à Saragosse.

Edmond envoya promptement une sauvegarde à Théréza et au curé Sanchez, avec prière de rentrer à Muéla. Ceux-ci, ne doutant nullement de la franchise et des nobles sentiments de leur ancien ami; pleins de foi d'ailleurs dans l'appui de Notre-Dame del Pilar, qui ne permettrait pas aux Français de séjourner longtemps dans l'Aragon, se décidèrent à rentrer dans leur demeure, en ramenant avec eux ceux des paysans qui ne s'étaient pas réfugiés dans Saragosse.

Peu de semaines se passaient sans que le bruit du galop ou le hennissement du cheval andalous d'Edmond ne fit tressaillir de plaisir les habitants du presbytère, dont le capitaine venait, chaque fois qu'il était libre, partager et calmer les inquiétudes. Dans ces entrevues, Géronimo Sanchez se montrait plus que jamas incrédule aux récits qu'Edmond lui faisait des progrès du siége; toujours il haussait les épaules, et répondait par un sourire de pitié, ou bien, par une dénégation vive, il accusait hautement de faiblesse l'esprit de celui qui osait douter un instant du pouvoir de la Vierge pour repousser une seconde fois les Français comme elle l'avait fait précédemment. Avec des sentiments plus tendres, et son cœur

d'épouse et de mère, Théréza se montrait plus alarmée, et tremblait pour son mari et pour sa fille. Enfin, aussitôt après que la garnison espagnole eut mis bas les armes, Edmond ayant pu disposer d'un moment pour aller annoncer cette nouvelle à don Sanchez et à Théréza, monta sur le plus léger de ses chevaux, et vint, bride abattue, leur apprendre que Saragosse s'était rendue, et que dans peu d'heures il leur apporterait des nouvelles de l'alcade et de sa fille.

Théréza, tremblante de crainte et d'espérance, ne doutait point de l'événement, et pressait Edmond de réaliser sa promesse. Mais Sanchez, irrité, et souriant de mépris, déclara qu'il ne concevait pas comment Edmond, homme d'honneur, pouvait affirmer une chose impossible; et branlant vivement la tête avec l'expression de l'incrédulité, et le regard d'un homme inspiré, il étendait les mains vers le ciel, et assurait en élevant la voix que jamais là-haut on ne permettrait la chute de Saragosse. Les détails les plus circonstanciés donnés par Edmond étaient aussitôt traités d'erreurs; et déjà Sanchez, superstitieux jusqu'au fanatisme, enflammé et rouge de colère, allait donner un libre cours à son indignation, lorsqu'on entendit quelqu'un accourir et monter rapidement. Des cris de *Madré! Madré!* frappent l'oreille et le cœur de Théréza; elle se précipite vers la porte, et voit sa fille pâle, défaite, à peine

reconnaissable et hors d'haleine, qui tombe dans ses bras, et s'écrie en l'embrassant : *Madré! Madré dé mi alma!* Mercédès, pressée sur le sein maternel, est prête à s'évanouir au milieu des plus douces étreintes. Cependant, en rouvrant sur Théréza ses beaux yeux avides de la revoir, elle aperçoit Edmond. Surprise, et frappée au même instant comme de la foudre, on la voit trembler et défaillir. Sa main se porte vers l'ami qu'elle retrouve, et, pressée dans les siennes, y tressaille, s'affaisse et se glace : son cœur, pressé encore sur le cœur de sa mère, bondit violemment, et cesse aussitôt de battre; son regard s'éteint, et sa voix expire en prononçant vers Edmond ces derniers mots : *Alma mia!* C'était le dernier soupir de cette fille adorable, dont l'âme trop expansive, en s'élançant avec force vers les objets de sa tendresse, se séparait à jamais d'un corps affaibli, hors d'état de supporter la transition trop subite de la souffrance au bonheur.

Edmond et Géronimo étaient désolés devant la scène déchirante qu'ils avaient sous les yeux. Cependant l'heure et le devoir pressaient le capitaine de rentrer au camp : incrédule encore, le curé de Muéla était avide de vérifier et d'approfondir au pied même des autels de la Vierge del Pilar toutes les rigueurs de la Providence qui le frappait si cruellement; tous deux versant des larmes, entourèrent Théréza de quelques

amis pour calmer son désespoir, et ils se hâtèrent de se rendre en ville, espérant trouver don Ramon, et le préparer à la fatale nouvelle qui allait mettre le comble à ses malheurs. Sur sa route, Sanchez questionnait les paysans qu'il rencontrait; et quoique leur état affreux de détresse confirmât leurs récits, dès qu'il leur entendait prononcer ces mots : « Ils sont dans Saragosse , » il s'éloignait d'eux avec humeur en s'écriant : « Ils sont fous! »

Un spectacle bien affligeant allait enfin le convaincre. Après avoir franchi avec Edmond plusieurs issues embarrassées de retranchements, il trouva dans la ville les sentinelles françaises placées en vue les unes des autres, et de distance en distance. Il vit les habitants, que le bombardement avait obligés à se retirer dans les lieux les plus éloignés du danger, revenir et se répandre dans les quartiers que nous leur avions enlevés par les mines et par les assauts. Ces citoyens livides et décharnés cherchaient, au milieu des monceaux de ruines, la place où avaient été leurs maisons, qui semblaient avoir été détruites par un tremblement de terre. Quelques-unes ne présentaient plus que de vastes fonds de cuves semblables aux cratères des volcans éteints. Dans d'autres, ils trouvaient, en partie cachés sous les débris, les corps desséchés de leurs pères, de leurs femmes et de leurs enfants. L'excès du malheur avait tari

leurs larmes, et rien n'était plus déchirant que la vue de ces squelettes, de ces spectres ambulants qui, sans proférer une plainte, se traînaient en silence pour inhumer ces restes chéris, tandis que nos soldats attristés les aidaient à remplir ces pieux devoirs, et donnaient mille preuves de compassion à ces honorables victimes du plus noble dévouement.

Profondément affligé à la vue de cet affreux tableau de dévastation et de deuil, dont la chute du jour rendait encore l'aspect plus sévère, Géronimo tremblait, frissonnait, pressait le pas sans proférer une parole, et ne pouvait respirer. Mais lorsqu'en approchant du parvis del Pilar il le vit couvert des morts qu'on s'occupait à emporter, lorsqu'il vit nos sentinelles circuler sous la nef et en garder les portes en partie brisées par nos boulets, une pâleur mortelle se répandit sur ses traits qui exprimaient le plus terrible effroi; ses genoux fléchirent; il s'évanouit, et tomba les mains jointes et la face contre terre, en s'écriant avec l'accent déchirant du désespoir : *La Madré dé Dios nos abandona.* Edmond cherchait à le relever; Sanchez avait cessé de vivre.

Plusieurs autres scènes de cette nature ont encore confirmé ce que nous disons du caractère des Aragonais. Mais reprenons notre récit.

M. le Maréchal laissa ses troupes au camp, où elles avaient moins à craindre de l'épidémie, et

n'envoya en ville que le nombre de soldats indispensable pour y maintenir le bon ordre, et assurer le désarmement des habitants. Il nomma le duc d'Abrantès gouverneur de l'Aragon, et lui transmit l'ordre de l'Empereur, qui prescrivait de commencer les préparatifs d'une expédition contre Valence. Le général Laval fut nommé gouverneur de Saragosse. Ce général composa une junte nouvelle, et fit placer une garde à l'hôtel de Palafox. Elle devait lui rendre les honneurs dus à son rang, et s'assurer en même temps de sa personne, en attendant que sa santé permît de le conduire en France.

Le colonel Rogniat s'occupa immédiatement à fortifier le château d'Aljaféria; il en fit une citadelle qui pouvait, en cas de revers ou d'insurrection, menacer la ville et la maintenir dans l'obéissance. Il y plaça une garnison de trois cents hommes, avec trente-quatre bouches à feu, dont vingt-deux canons et douze mortiers dirigés vers Saragosse. Les sapeurs et mineurs furent employés à détruire les fortifications que les assiégés avaient élevées.

24 fév. Enfin le 24, le maréchal duc de Montebello, accompagné de M. le maréchal duc de Trévise, des généraux et d'un brillant état major, fit son entrée solennelle en ville, et se rendit d'abord à Notre-Dame del Pilar, pour offrir à Dieu des actions de grâces sur la fin du siége. Il voulait prouver,

par un acte public de piété, son respect pour la religion, et achever de gagner les cœurs, que la capitulation avait déjà fort apaisés. L'archevêque étant malade, l'évêque de Huesca l'attendait, à la tête du clergé, à la porte de la cathédrale; il le conduisit à de riches fauteuils placés en face du maître-autel, où il entendit la grand'messe et le *Te Deum.*

Pendant cette solennité imposante, qui avait lieu dans ce magnifique vaisseau d'église, sous ces voûtes qui n'auraient jamais dû retentir que du chant des hymnes pieuses, et qui étaient percées par les bombes, l'air n'était plus obscurci par la fumée sulfureuse et irritante de la poudre : la myrrhe et l'encens brûlés au pied des autels y répandaient dans ce moment leurs parfums bienfaisants. La fumée suave et odorante enveloppait de ses nuages légers le tabernacle et les fidèles, et disposait les cœurs aux plus douces émotions de la charité, en calmant les douloureux souvenirs de leurs longues infortunes. Les cris de discorde et de fureur, qui depuis peu étaient partis de la tribune évangélique pour provoquer l'auditoire à la guerre, étaient remplacés, aujourd'hui, par la voix calme et conciliante du prélat qui faisait entendre cette prière : *Pax Domini sit vobiscum!* « que la paix du Seigneur soit avec vous ! » Chacun répétait ces mots avec ferveur. Ensuite l'évêque prononça un discours touchant, où il retraça les

malheurs de Saragosse. Tous les cœurs étaient émus, et l'on conçoit aisément que le pontife aragonais dût répandre des larmes en entonnant le *Te Deum* chanté pour remercier Dieu de la victoire qu'il accordait aux Français. Bien peu d'Espagnols, cependant, eurent la force de se rendre à l'église pour assister à cet office, qu'ils considéraient comme le service funèbre de leurs familles et de leurs libertés. Les magistrats, les fonctionnaires de tous les ordres, avaient été maintenus dans leurs emplois, et ils prêtèrent serment de fidélité au roi Joseph Napoléon, dont beaucoup d'Espagnols devaient apprécier plus tard les sentiments généreux et bienveillants avec lesquels ce prince apportait alors à l'Espagne les bienfaits d'un gouvernement constitutionnel.

Pendant la cérémonie, nous admirâmes les riches ornements de cette belle basilique, et nous remarquâmes avec plaisir qu'elle avait peu souffert du bombardement.

La première fondation de cette église remonte à saint Jacques le Majeur, sous l'empire de Clodius, aux premiers temps de l'Église chrétienne. Depuis bien des siècles, il y arrive des pèlerins de toutes les parties du royaume, et leurs offrandes ont puissamment contribué à l'enrichir. Cette cathédrale a trois nefs d'une construction assez lourde. Elles sont surmontées de trois dômes, entourés de douze petites coupoles, à la manière

des églises de l'Orient. L'intérieur en est très-riche, et contient de magnifiques tableaux de Velasquez. La chapelle de la Vierge est un chef-d'œuvre d'architecture corinthienne, en beau marbre, dont le travail est d'un grand fini. Les chapitaux des colonnes et les ornements sont en cuivre doré et d'une grande élégance. Derrière une belle grille dorée enrichie de pierreries, s'élève la petite statue de Notre-Dame, placée sur le pilier ou tronçon de colonne d'où elle tire son nom. Nuit et jour, l'on voit brûler dans cette église, comme au tombeau du Sauveur à Jérusalem, des centaines de luminaires placés sur de riches candélabres et dans des lampes en or et en argent. La profusion et la magnificence y sont portées au dernier point. On remarque dans cette chapelle de la Vierge une quantité considérable de grandes et de petites statues et d'ornements en métaux précieux, que l'on met en évidence dans les jours de grande cérémonie. Le trésor, que nous n'avons pu voir, est, dit-on, surprenant, et sa renommée est répandue dans tout le monde chrétien.

L'archevêque, le clergé, les alcades mayors, les corrégidors et la junte nouvelle, surent apprécier les sentiments généreux qui portaient M. le Maréchal à les traiter avec égard, et à respecter la religion et toutes les choses sacrées. La bonne discipline qu'il maintenait dans l'armée, et les soins assidus qu'il prenait pour consoler les habitants

de Saragosse des longs malheurs qu'ils venaient d'éprouver, les touchèrent vivement; et lorsqu'ils vinrent, après la cérémonie, le remercier de ses dispositions bienveillantes, ils lui offrirent un bouquet de grand prix du trésor de la madone. La junte apporta également, à M. le maréchal Mortier, un œillet en diamant de la valeur de cent mille francs. M. le duc de Trévise le refusa obstinément; mais enfin, pressé par ces magistrats de la manière la plus vive, de ne point affliger la ville par un refus qui pouvait la mettre dans le cas de douter de sa bienveillance pour elle, il accepta la fleur pour faire acte de possession, et en fit immédiatement hommage à Notre-Dame del Pilar, dont elle orne encore le trésor. Si l'antique Celtibérie a vu Scipion, général des Romains, donner en dot à une jeune et belle princesse, sa captive, les monceaux d'or qu'on lui apportait pour sa rançon, et la remettre elle-même pure et sans tache à l'époux de son choix, auquel il enviait le bonheur de la posséder, l'Espagne moderne avait aussi sous les yeux un touchant spectacle de désintéressement, celui que lui présentait le duc de Trévise rendant à la Vierge del Pilar le don précieux que Saragosse lui offrait comme un gage de sa reconnaissance. A l'une et à l'autre de ces deux époques, la noble conduite de ces généraux a porté les mêmes fruits pour leur politique, et l'estime et l'amour qu'ils ont mérité ont souvent

désarmé facilement les peuples qu'on leur donnait à subjuguer.

Le désintéressement des chefs était partagé par toute l'armée, qui éprouvait alors un vif désir de faire du bien aux Aragonais. La conduite de nos troupes fut réellement admirable dans cette circonstance, car elles se montrèrent aussi ingénieuses à se rendre utiles à ces malheureux et à les consoler, qu'elles avaient été habiles et courageuses pour les réduire. Bientôt on vit les habitants passer spontanément de la haine à l'amitié, et déplorer l'aveuglement fatal qui les avait portés à ces affreuses extrémités contre les Français, qui de tout temps ont aimé les Espagnols en frères, et ne leur ont jamais fait la guerre qu'à regret. Les femmes, qui s'étaient montrées les plus acharnées à notre perte, celles qui mettaient le feu aux canons pour nous foudroyer, perdirent les premières le souvenir des maux que nous leur avions causés; et plusieurs jeunes Aragonaises, oubliant leur amour de l'indépendance, se sont alliées à des Français qu'elles ont suivis, et dont elles embellissent aujourd'hui les familles en France.

La perte des Français tués devant Saragosse ou morts de leurs blessures à l'hôpital d'Alagon, où l'on transportait chaque jour nos malades et nos blessés, a été de trois mille cent dix hommes; savoir: l'infanterie française, deux mille deux cent

cinquante-trois; les trois régiments de la Vistule, treize cent quatre-vingts; l'artillerie, quarante-sept, et le génie, trois cent vingt sapeurs et mineurs. Sur vingt-sept officiers du génie qui furent blessés, onze perdirent la vie. L'artillerie n'eut qu'un officier tué et cinq blessés, parce que l'occasion de placer des canons se présentait rarement dans cette guerre de maisons à maisons.

La défense héroïque de Saragosse, où les habitants ont donné tant de preuves de l'élévation de leurs sentiments et de leur courage, peut être présentée, à juste titre, comme un des spectacles les plus extraordinaires de l'histoire des nations; mais la renommée doit surtout publier hautement les glorieux faits d'armes de douze à treize mille Français qui, pendant cinquante-deux jours de tranchée ouverte, gardèrent courageusement l'offensive, sans être arrêtés un seul instant par les difficultés incessantes que leur opposait une population aguerrie, soutenue par trente mille vaillants soldats.

Quelquefois les vainqueurs ont pu croire qu'ils s'illustreraient davantage en exaltant prodigieusement, dans leurs récits, la valeur des vaincus. Mais ici on ne saurait souffrir la moindre exagération; car les actions d'éclat qui honorent les Espagnols ont été si nombreuses, qu'il n'est pas moins difficile de les rapporter toutes que d'en inventer de nouvelles. Je n'arrêterai pas plus long-

temps l'attention du lecteur sur les faits d'armes des deux nations qu'il vient de voir en scène pendant cette lutte de cinquante-deux jours, et j'ose espérer qu'il accordera à chacune la part de gloire qui lui est due.

Toutefois, je dois payer, en terminant, un juste tribut de reconnaissance aux braves Polonais qui ont valeureusement secondé nos efforts, et rappeler, en même temps, le dernier paragraphe du rapport officiel du général Rogniat. L'on y trouve une juste appréciation des services rendus par les officiers du génie, et je me garderai d'omettre des lignes honorables si bien méritées par mes braves camarades.

« Le maréchal Lannes et l'armée entière éprou-
« vèrent une satisfaction bien sentie à combler
« d'éloges les officiers du génie. On citait les ser-
« vices qu'ils avaient rendus pendant le siége ; on
« parlait de leur habileté dans la conduite des tra-
« vaux, de leur bravoure dans les attaques, de
« leur intrépidité dans les dangers. Les troupes
« se rappelaient qu'elles avaient toujours vu ces
« officiers à leur tête, soit pour ouvrir les maisons,
« à l'aide des sapeurs et des mineurs, soit pour
« les guider sur les brèches, au milieu des dé-
« combres, des mines et d'un vaste dédale de
« maisons ; et elles se plaisaient à reconnaître que
« leur intelligence dans ce nouveau genre de
« guerre dans les rues et dans les maisons, avait

« souvent épargné l'effusion de bien du sang. »

L'Aragon était enfin soumis et pacifié. M. le Maréchal avait noblement rempli sa tâche : souffrant de ses anciennes blessures et accablé des fatigues de la guerre, il sollicita un congé pour quitter l'Espagne, et partit pour la France le 21 mars. Les moments de repos n'étaient pas alors de longue durée, et le 21 mai, c'est-à-dire soixante et un jours après, je causais avec M. le maréchal, duc de Montebello, sous le feu de la mitraille, et je l'invitais, de la part de l'Empereur, à ne point prolonger une résistance inutile, lorsqu'un boulet lui emporta les deux jambes, pendant la bataille d'Esling, où il perdit la vie, à six cents lieues de Saragosse, et à deux lieues de Vienne, sur le bord du Danube. Ce grand homme eut la consolation d'expirer dans les bras de Napoléon, qui recueillit ses dernières paroles; et la douleur profonde de l'Empereur, et les larmes abondantes dont il couvrit le Maréchal, disaient hautement qu'il perdait un ami dévoué, et un digne compagnon de gloire!......

La destinée de Palafox parut dès lors devoir prendre une direction plus paisible; il fut immédiatement conduit en France, où on l'accueillit avec tous les égards dus à son grand courage et à sa noble conduite. Lorsque Ferdinand VII remonta sur le trône d'Espagne, Palafox rentra dans Madrid avec ce prince. Croyant sans doute

avoir assez fait pour sa patrie, depuis cette époque il n'a pris aucune part active aux guerres qui la désolent encore, et se contente de jouir en repos du rang de capitaine général, de la grandesse, et du titre de duc de Saragosse, qu'il a bien mérités.

NOTE DU CHAPITRE DIXIÈME.

(A) Le 19 mai 1809, M. le Maréchal écrivait au prince major général : « J'ai fait faire le relevé ci-joint des personnes mortes à Saragosse depuis le 21 septembre jusqu'au 21 février, jour de notre entrée dans la place. Votre Altesse verra qu'il est mort cinquante-quatre mille et tant de personnes. C'est inconcevable! Depuis notre entrée dans Saragosse il en est mort encore huit à dix mille, et cette ville est réduite en ce moment à douze ou quinze mille habitants.

FIN.